



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

2

1774, 2

Mercur

v. 17 - 1774, 2

<36602760460010

<36602760460010

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:

FÉVRIER, 1774.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnaissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

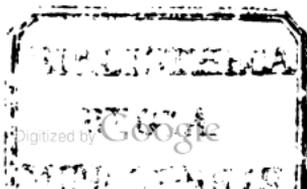
L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.



*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS , in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris.	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart; de 14 vol. par an, à Paris,	9 liv. 16 s.
En Province port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE ; port franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe, libraire;	18 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 8 vol. in 12. par an, à Paris,	13 l. 4 s.
En Province,	17 l. 14 s.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE , 24 vol. 33 liv. 12 s.	
JOURNAL historique & politique de Genève, 36 cahiers par an,	18 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE sous différens aspects, 52 feuilles par an à Paris & en Province,	12 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cahiers par an, à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
LA BOTANIQUE , ou planches gravées en cou- leurs par M. Regnault, par an,	72 liv.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers de chacun par an, franc de port, à Paris,	12 liv.
En Province,	15 liv.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, franc de port, à Paris,	18 liv.
En Province,	24 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

- D**ICT. de *Diplomatique*, avec fig. in-8°. 2 vol. br. 12 l.
- Théâtre de M. de Sivry*, 1 vol. in-8°. broch. 2 liv.
- Bibliothèque grammat.* 1 vol. in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Lettres nouvelles de M^{de} de Sévigné*, in-12. br. 2 l.
- Poème sur l'Inoculation*, in-8°. br. 3 l.
- Ikke liv des Odes d'Horace*, in-12. 2 liv.
- Vie du Dante*, &c. in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Mémoire sur la Musique des Anciens*, nouv. édition in-4°. br. 7 l.
- Lettre sur a division du Zodiaque*, in-12. 12 s.
- Eloge de Racine avec des notes*, par M. de la Harpe, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Fables orientales*, par M. Bret, vol. in-8°. broché, 3 liv.
- La Henriade de M. de Voltaire*, en vers latins & françois, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Traité du Rakitis*, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in-8°. br. avec fig. 4 l.
- Lettres d'Elle & de Lui*, in-8°. b. 1 l. 4 s.
- Le Phasma ou l'Apparition*, histoire grecque, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Les Muses Grecques*, in-8°. br. 1 l. 16 s.
- Les Pythiques de Pindare*, in-8°. br. 5 liv.
- Le Philosophe sérieux*, hist. comique, br. 1 l. 4 s.
- Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV*, &c. in-fol. avec planches, rel. en carton, 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture*, in-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.
- Les Caractères modernes*, 2 vol. br. 3 l.
- Maximes de guerre* du C de Kevenhuller, 1 l. 10 s.
- Histoire naturelle du Thé*, avec fig. br. 1 l. 16 s.



MERCURE

DE FRANCE.

FÉVRIER, 1774.

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

LE FANATISME.

Ode.

Quel nuage nous environne !
Quels éclat ! quels funestes coups !
Quel démon ! Son souffle empoisonne ;
L'Enfer est armé contre nous.
Un monstre , affreux auteur du crime ;
A percé la nuit de l'abyme :
Soutenez vos droits immortels ;

A iij

MERCURE DE FRANCE

Dieu vengeur ; lancez le tonnerre :
 Le Fanatisme est sur la terre ;
 Il marche à l'ombre des autels.

O vous qu'éclaire la sagesse,
 Interprètes sacrés des dieux,
 Souvent sa voix enchanteresse
 A surpris vos cœurs vertueux.
 Du Ciel que sa présence outrage
 Il ose emprunter le langage
 Pour faire triompher l'erreur :
 Et sur l'autel qu'il veut détruire
 L'imposteur établit l'empire
 Du mensonge & de la fureur.

Malgré les cris de la nature ,
 Jadis l'Ammonite égaré
 Offroit au dieu de l'imposture
 Son fils par le feu dévoré.
 Ministre d'un temple profane ,
 L'Iman , le Bonze , le Brachmane
 A subjugué l'orgueil des Rois :
 Et c'est la voix du fanatisme
 De l'absurde mahométisme
 Qui régla le culte & les loix.

* L'ammonite fanatique ; barbare & cruel mettoit des enfans dans les bras ardens de la statue de son dieu Moloch.

Esclaves d'un tyran perfide,
Tristes victimes des Enfers,
L'illusion vous sert de guide ;
Que de précipices ouverts !
Ouvrez les yeux sur votre idole.
Quel espoir trompeur & frivole,
Quelle aveugle erreur vous séduit !
Fuyez des phantômes funèbres,
Malheureux ! l'Ange de ténèbres
Vous livre à la mort qui le suit.

En vain brille le feu céleste
Qui suit l'auguste Vérité ;
Son éclat, de l'ombre funeste
Ne peut vaincre l'obscurité.
Le fanatique en son ivresse
Est sans remords & sans foiblesse ;
Il est l'interprète du sort.
Il confond au gré du caprice
L'héroïsme avec l'injustice,
Et vole au crime avec transport.

Signalez votre obéissance,
Appaisez un Dieu courroucé :
Que du profane qui l'offense
Le sang coupable soit versé.
Il dit : une troupe cruelle,
Ministre aveugle d'un faux zèle,
Croit lever le Ciel outragé :

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Le frère assassine son frère ,
Le fils percé des coups d'un père ,
Le frappe , tombe , & meurt vengé.

Théâtre où triomphait sa rage * ,
Peuples terrassés par ses coups ,
Climats arrosés par le Tage ,
Vous jouissez d'un sort plus doux.
L'avenir aura peine à croire
La sinistre & funeste histoire
Du fanatisme accredité.
On verra qu'en Maître suprême
Il osa sur le trône même
Déployer sa férocité. **

* L'odieux tribunal de l'Inquisition a trop long-temps asservi l'Espagne, le Portugal, & les domaines de ces deux Puissances dans les deux hémisphères. Goa, sur la côte de Malabar, étoit le siège le plus redoutable de son empire. Ses fureurs ont été modérées par un édit également sage & respectable.

** Philippe II, Roi d'Espagne, voyant passer un auto-da-fé, entraîné par un mouvement de commisération bien naturel, s'attendrit sur le sort de ces infortunés, & les plaignit. L'Inquisiteur osa en faire un crime au Monarque, & exigea une réparation. Ce Prince subjugué eut la faiblesse de consentir qu'il lui fût tiré une palette de sang, qui fut jetée par la main du bourreau dans le bûcher en forme d'expiation.

Inquisiteurs, horde barbare
 Gémis dans l'opprobre des fers ;
 Non. Le feu que ta main prépare
 Pourra seul venger l'Univers.
 Un Dieu de paix & de clémence
 Jamais n'ordonna la vengeance,
 Jamais n'ordonna les forfaits.
 Ame, soutien de la Nature,
 Son essence immuable, pure
 Règne sur nous par ses bienfaits :

Quels cris affreux percent la nue ! *
 Quel tumulte sur nos remparts !
 Quelle est cette troupe éperdue
 Que la mort suit de toutes parts
 Ce que la guerre a de terrible
 N'est rien près de ce jour horrible
 Puissent ces odieux momens,
 Momens où la rage inhumaine
 Fit rougir les flots de la Seine,
 Se perdre dans la nuit des temps !

Princes, tremblez. Le diadème
 N'impose point à sa fureur ;
 C'est le fanatisme lui-même, **

* La St Barthelemi.

** L'assassinat de Henri III, dernier des Valois ;
 Fan 1589, par le E. François-Jacques Clément,
 Dominiquain.

10 MERCURE DE FRANCE.

Valois, qui te perce le cœur.
L'esprit de cabale, * de brigade
Bannié la paix, armé la Ligue;
Henri met la discorde aux fers :
L'Enfer frémit. ** Henri succombe ;
Les vertus élèvent sa tombe :
Son mausolée est l'univers.

Il n'est plus, ce siècle d'orage,
Maître absolu de nos destins :
L'Eternel perce le nuage ;
Il nous promet des jours serens.
Et toi, cruel auteur des crimes,
Tu n'as plus d'autels, de victimes ;
Il fut un temps pour tes horreurs.
Rentre dans les royaumes sombres,
Fanatisme ; effraye les ombres
Par le récit de tes fureurs.

*Par M. Delorme, Chevalier de St Louis.
Gentilhomme ord. de Sa Majesté.*

* La guerre, le fanatisme, la procession de la Ligue.

** Le parricide de Henri le Grand, en 1610.



LES ALPES franchies par Annibal.

*Extrait d'une Lettre de M. l'Ab. Roman,
Gd. V. de T., auteur du Poëme de
l'Inoculation.*

C E farouche Annibal, la terreur des Romains,
Suivi des Espagnols, suivi des Africains,
Affronta les rigueurs de ce climat sauvage.
Des bouches de l'Isère il remonte en dix jours,
Notr loin du sablonneux rivage,
Où l'Arche termine son cours.
En deux jours de combats & de marches pénibles,
Il pénètre au travers des rocs inacessibles
Qui de ces régions sont l'éternel rempart.
Il s'empare déjà du plus fort boulevard. *
Vainqueur de l'Allobroge & de la Maurienne,
Des rochers escarpés il suit la double chaîne,
Et, par d'incroyables efforts,
De l'Arche aux flots bruyans occupant les deux
bords,
Même en s'approchant de leur source,
Par sa marche rapide il imite leur course.
C'en est fait; il arrive avec ses bataillons,

* *Castellum quod erat caput ejus regionis.* Tit.
Liv. C'est St Jean de Maurienne.

12 MERCURE DE FRANCE.

Ses éléphants & ses machines ,
Au pied de ces superbes monts ,
Qui, cachant aux Enfers leurs profondes racines,
Dans les Cieux étonnés osent porter leurs fronts,
Il grimpe sur les bords d'un effroyable abyme ;
Il gravit du Cénis le penchant escarpé ;
Il dissout les rochers , & déjà sur la cime
L'Africain triomphant sous la tente est campé.
À ses braves soldats il inspire sa joie ,
Leur montre l'Italie , objet de leurs travaux.
Ils dévorent des yeux cette superbe proie ,
Et , brûlant d'affronter mille périls nouveaux ,
Sur la pente rapide entre deux précipices
Ils marchent d'un pas ferme & descendent du
mont.

Par le fer d'Annibal faut-il que tu périsses ,
O Rome ? le voilà dans les champs du Piémont.

A M. FAURE, mon peintre.

VOTRE talent ici ne peut aller trop loin :
Il vous faut de votre art déployer la finesse,
Quelqu'un qui m'est bien cher est l'objet de ce
soin ;

Exprimez dans mes yeux l'excès de ma tendresse ;
Rendez du sentiment le touchant coloris :
C'est-là qu'on apperçoit vraiment la main du
maître.

F E V R I E R. 1774. 13

Le plaisir d'une mère en doit être le prix.
Qu'en voyant ce portrait, son cri soit : c'est mon
fils !

C'est lui !.. Mon cœur, mes yeux ont su le recon-
noître.

*Par M. V., Commissaire de la Marine,
à Toulon.*

L'ENFANT & LE FEU DE PAILLE.

DANS un de ces jours fortunés ,
Où, content & plein d'alégresse ,
Le François marque sa tendresse
Pour quelques Princes nouveaux nés :
Un enfant vit la populace
Autour d'un feu , sur une place
Sauter , rire , & se divertir ;
« Partageons , dit-il , ce plaisir »
Il part : le voilà qui travaille ,
Ramasse quelques brins de paille ,
En fait un tas , puis au milieu ,
Sans autre façon , mét le feu
La flamme en ondes se déploie ;
Nouveaux sauts , nouveaux cris de joie :
Tandis qu'il rit de tout son cœur ,
Soudain , ô mortelle douleur !
Il voit la paille consumée
Devenir le jouet du vent :

Ainsi , lecteurs , le plus souvent ,
Nos plaisirs s'en vont en fumée.

Par M. Houllier de St Remi.
de Sezanne.

*NOUVELLE en Proverbes italiens , où
l'on fait voir que qui plus a , moins a.*

Ce n'est pas sans raison qu'Esopé dit que le coq est hardi sur son fumier ; selon le proverbe d'Andalousie , qui n'a pas vu Séville , n'a pas vu chose gentille. Mais s'il n'est pas toujours vrai que ce qui est beau est ce qui plaît , puisque chaque fourmi aime son trou , toutefois il arriva qu'un marchand de Paris laissant cette ville délicieuse , & disant en soi-même que la patrie d'un galant homme est partout , résolut de fixer sa résidence à Séville. Comme le vent lui souffloit en poupe , il éprouvoit la vérité de la sentence qui enseigne que la patrie est l'endroit où l'on a du bien ; il gagna en trafiquant avec les Espagnols plus de pistoles que la lune d'Avril ne produit de feuilles ; & , comme l'on fait que quand la for-

F E V R I E R. 1774. 155

tune sert de ménétrière il fait bon danser, il ne se lassoit point de tirer la quintessence. Mais celui qui est né, devant mourir, chacun avalant, comme l'on dit, la mort dans sa première soupe; quand notre marchand vint, à son tour, à ce fâcheux passage, il se détermina à faire comme les autres, à laisser ce qu'il ne pouvoit emporter. Ayant donc un fils unique, il fit comme le paysan qui engraisse son cochon quand il est seul: il abandonna ses facultés à son fils unique & lui laissa une fortune très-considérable. Dès que le père fut mort & que le fils se vit maître de tant de richesses, comme il est de règle que le bien qui entre par les fenêtres, sorte par-là, selon l'invincible raison qu'avec le cheval d'autrui & ses propres éperons on fait les lieux bien longues, & qu'il n'est que de gagner pour apprendre à dépenser, le pauvre sot commença à jeter ses écus à pleines pêles, & à gaspiller son bien en dissipateur. Aussi, comme l'on dit communément que chacun court faire du bois quand le chêne est à terre, le jeune sot se vit investi d'une infinité de ces gens qui savent s'enivrer au tonneau d'autrui & s'empiffrer à la table des autres, jeûnant, pour en voir la fin, chez

16 MERCURE DE FRANCE.

eux sans vigile. Comme tout bois a son ver, notre jeune homme avoit ses défauts : qu'on juge si ses écus s'en alloient à flots ! Entr'autres gens qui s'aidèrent à le plumer , il y eut un misérable gueux de profession, qui, sachant qu'on ne perd rien à demander , & que tel qui veut beaucoup ne doit pas demander peu , outre que chien affamé n'a pas peur du bâton , pria le dissipateur de vouloir bien lui donner cent pièces. Le prodigue faisant, selon le proverbe , à telle demande telle réponse , lui dit : Pourquoi demandes-tu aux autres un denier & à moi cent pièces ? Le mendiant, sans s'amuser à lui graisser les bottes , lui répondit franchement : c'est que j'espère recevoir encore une fois des autres, & de toi jamais plus ; car on dit : après avoir rasé, il n'y a pas de quoi tondre ; & qui ne tient pas compte d'un sou n'est jamais maître d'un écu. Cette réponse dessilla les yeux du prodigue ; il fut convaincu qu'il est plus aisé de faire des plaies que de les guérir. Il donna les cent pièces au mendiant & serra sa bourse, apprenant de cette façon que celui qui ne fait pas quand il peut, ne fait pas quand il veut.

LE FAUX ÉPAGNEUL.

Conte.

PAR un jeudi, beau jour des boulevards,
 Où tout Paris se heurte & se promène ;
 Où le beau monde arrive dans des chars
 Pour écraser, une fois la semaine,
 Les gens à pied de son faitte jaloux ;
 Pour afficher quelque mode étrangère ;
 Pour respirer moins d'air que de poussière,
 Voir la parade, & pour sentir des choux ;
 Un jeudi donc Hortense avec ses grâces
 Que relevoit l'éclat du diamant,
 Vint au rempart en carosse à sept glaces.
 L'Abbé Frivole étoit sur le devant,
 Charmant perfide, & fripon sûr de plaire :
 C'étoit l'Amour dans le char de sa mère.

En moins de rien deux courriers vigoureux
 L'ont amenée au milieu de la file,
 Où sa voiture, enclavée entre mille,
 Avance un pas, puis en recule deux.
 Là, chaque instant quelque *gare-derrière* ;
 A contre-sens vous force de rouler :
 En reculant vous faites reculer,
 Et de voiture en voiture il opère,
 Tant qu'il ait fait reculer la dernière.

18 MERCURE DE FRANCE.

Or bien souvent un fiacre malheureux
Donne ce branle à tous nos merveilleux.

Pendant ce temps la petite marchande,
D'un équipage approchant sans façon,
Monte à la botte afin d'être plus grande ;
Et tout roulant vous montre son carton.
Espère-t-elle avoir grand débit ? Non ;
Mais elle fait que dans cette posture,
Tandis qu'on lorgne en-dedans la figure ;
Ceux de dehors lorgnent son pied mignon.
D'autres fripons remplacent la friponne,
Plus sûrs de vendre, à beaux louis comptans,
Les animaux où le caprice donne,
Des chiens, des chats, des perroquets parlans,
Ou des magots bien laids, bien excellens.

L'un d'eux portoit une des sept merveilles,
Un Epagneul pas plus gros que le poing,
A longue soie ; & dont les deux oreilles
Traînoient à terre ; enfin de point en point
Un vrai miracle. Hortense perdit tête,
A cette vue. — Appelez l'Homme au chien !
L'Abbé... Mes gens !.. Mon Dieu ! l'aimable
bête !..
Dites, marchand ; je veux l'avoir. Combien ?—
Vingt-cinq louis. ---Vingt-cinq ! mais c'est pour
rien.

Au même instant la somme est délivrée,
Au même instant s'éclipse le vendeur,

De son emplette Hortense est enivrée. --
 Mon cher Abbé, vous me portez bonheur...
 Qu'il est charmant ! comme sa taille est prise ! --
 Il est divin, d'honneur, répond l'Abbé ;
 Voilà de quoi désoler la Marquise,
 Vous avez-là réponse à la Tisbé. --
 Fi donc, Monsieur ! Tisbé sera maussade
 Auprès de lui... Quel œil spirituel ! ..
 Le petit homme a l'air un peu malade ;
 C'est la fatigue ; il fait un chaud cruel.
 L'Abbé, tirez le cordon... A l'hôtel.
 Rapidement on part... Elle est rentrée.

Dans une loge artistement dorée,
 Sur un coussin tout rempli d'édredon
 On établit le petit mirmidon.
 Soupe légère est pour lui préparée ;
 Mais vainement. On ne peut l'obliger
 A faire honneur à ce friand potage. --
 Il aime mieux peut-être un blanc-manger ?
 Il en vient un. Hélas ! pas davantage.
 On ne fait pas qu'un obstacle étranger
 Des alimens resserre le passage.
 Bon ! dit l'Abbé, s'il s'étoit promené,
 Il mangeroit. On le met donc à terre.
 Son mouvement est contraint & gêné.
 Il veut marcher, hésite, délibère,
 Fait quelques pas & tombe sur le né.
 A cette chute, on conçoit les alarmes

20 MERCURE DE FRANCE.

De sa maîtresse. Elle jette un grand cri ,
Et tout de bon ses yeux versent les larmes
Qu'elle doit feindre au deuil de son mari.

Chez Lionnois que tout Paris renomme ,
Hortense envoie & renvoie à l'instant.

Lionnois vient à la fin , affectant

La gravité d'un médecin pour homme ,

Se fait donner le chétif animal ,

Le prend , le tâte. . . Oh ! oh ! dit-il , son mal

Est peu de chose. A ces mots il apprête

De grands ciseaux dont Hortense frémit ,

Et vous découd le ventre de la bête. --

Ciel ! . . . Arrêtez. . . Elle s'évanouit.

Il va son train , & , taillant chaque membre ,

D'un bel étui parvient à dégager

Un laid roquet fretillant par la chambre ,

Qui tout joyeux de se voir soulager ,

Sans regretter sa parure accessoire ,

S'en va gaîment lapper le blanc-manger

Dont il n'a pu profiter dans sa gloire.

Par l'Auteur de la pièce sur le Wisck.

STANCES à M. de Buffon, sur son passage dans sa patrie; par M. Baillet, suppléant au Collège: envoyées à l'Académie & lues dans la séance publique, le 5 Août 1773.

DANS cette enceinte, ô ma patrie !
 Lève, lève un front triomphant ;
 Réjouis - toi , mère chérie ,
 Voici ton plus illustre enfant.
 C'est dans ton sein qu'avec la vie
 Il puisa son brillant génie ;
 Célèbre avec moi ses succès :
 Heureux berceau de son enfance ,
 Tu donnas un Pline à la France ;
 Ton nom ne périra jamais,

Jetons des fleurs sur son passage ,
 Accourez tous , ô Citoyens !
 Venez lui rendre un juste hommage ,
 Venez unir vos vœux aux miens.
 Ah ! mon cœur tressaille à sa vue !
 Sans doute votre ame est émue
 Comme la mienne en l'écoutant.
 O jour le plus beau de ma vie !
 J'ai satisfait ma noble envie ,
 J'ai vu Buffon . . . je suis content.

22 **MERCURE DE FRANCE.**

A son aspect ma jeune lyre
Rend sous mes doigts des sons plus doux :
C'est lui. . . . je cède à mon délire !
C'est lui qui s'assied parmi nous.
Buffon , dont les sçavans ouvrages
Enleveront tous les suffrages
De la juste Postérité ;
Buffon , que , dès son vivant même ,
A marqué de son sceau suprême
La main de l'immortalité.

Qu'il sera cher à la pensée
De ces favoris d'Apollon ,
Ce jour où leur nouveau Lycée
S'ouvre pour recevoir Buffon.
Comme le dieu de l'harmonie
Charme les Nymphes d'Aonie
Par ses accens mélodieux ;
Avec quelle éloquence active
Il rend notre oreille attentive ,
Et peint la Nature à nos yeux !

Dans les entrailles de la terre
Il descend jusqu'à ces métaux ,
Source funeste & salutaire
Et de nos biens & de nos maux.
Il les épie à leur naissance,
Les suit de l'œil avec constance ,
Marque sur eux l'effet du temps

Et, saisissant chaque nuance,
Pour nous découvrir leur essence,
Il remonte à leurs élémens.

Que son exemple nous enflamme ;
Elèves du sacré Vallon !
Est-il pour éveiller notre ame,
Est-il un plus noble aiguillon ?
Voyons, voyons d'un œil tranquille
L'essaim bourdonnant & futile
Des insectes de l'Hélicon ;
Et, lors qu'ils siffleront de rage,
Si l'un de nous se décourage
Qu'il jette un regard sur Buffon,

Contre lui l'Envie animée
Dresse ses serpens meurtriers ;
En vain sa bouche envenimée
Tente de souiller ses lauriers,
L'entendez vous désespérée,
De ses couleuvres entourée
Mugir sous les pas de Buffon ?
Tandis qu'oubliant sa victoire
Il vole au temple de Mémoire
Cueillir la palme d'Apollon.

Ainsi périt l'Hydre indomptable
Qui de Lerne infestoit les bords ;
D'Alcide le bras redoutable
Triompha de ses vains efforts

24 MERCURE DE FRANCE.

Sa fable devient ton histoire ,
Esprit divin , qui vers la gloire
A pris un vol audacieux ;
Que te font les cris inutiles
De tous ces odieux reptiles ,
Quand tu t'élances dans les Cieux ?

Un jour , par un sort invincible ,
Notre globe qu'il a décrit ,
Tombera sous la faux terrible
Du monstre ailé qui nous poursuit ;
Mais tandis que , foule inactive ,
Nous végéterons sur la rive
Des froides ondes du Léthé ,
Cet astre brillant de lumière ,
Dans son immortelle carrière
Roulera sans être arrêté.]

*ÉPITRE de Sapho à Phaon ; Traduction
libre d'Ovide.*

INSENSIBLE Phaon , reconnoîtras-tu les caractères de cette épître ? Le nom de celle qui les a tracés est-il tout-à-fait sorti de ta mémoire ? Ingrat , ton cœur ne te dit-il plus que c'est Sapho qui t'écrit ? Peut-être vas-tu demander pourquoi ce ton plaintif ?

plaintif ? Hélas ! il convient à ma situation déplorable. Il fut un temps où l'écho répétoit les sons mélodieux de ma lyre ; désormais il ne répétera plus que les accens de ma douleur. Le ton funèbre de l'élegie a été inventé pour l'amante abandonnée & trahie.

Malheureuse ! le feu circule dans mes veines. La fleur de ma jeunesse se fané. C'est ainsi que , dans l'ardeur de la canicule , le vent brûlant du midi , dessèche les moissons & flétrit la verdure. Je pleure , & Phaon parcourt avec tranquillité les riantes campagnes de la Sicile. Ma voix ne s'accorde plus au son de ma lyre. Les Muses ne m'inspirent plus. Elles fuyent une amante désespérée. Les aimables compagnes de mon enfance n'ont plus à mes yeux ces charmes qui me les rendoient si chères. La belle Anactorie a perdu ses attraits. La blonde Cydno & l'aimable Arthis ne sont plus les mêmes. Je les suis, je ne songe qu'à Phaon , je ne vis que pour Phaon.

O le plus chéri des amans ! je crois te voir à chaque instant. Je contemple encore ces beaux yeux dont l'éclat a été si funeste à mon repos. Tantôt je te vois sonant la lyre , & je te prends alors pour

B

26 MERCURE DE FRANCE.

Apollon ; tantôt je te vois un thyrsé à la main , & je crois voir alors l'aimable Bacchus. Ces Dieux charmans auxquels tu ne cèdes point en beauté , ne furent point insensibles. Apollon aima Daphné , Bacchus brûla pour Ariane ; l'une & l'autre cependant ne furent pas favorisées des Muses. Les chastes Sœurs du Permesse m'inspirèrent des chants lyriques. Mon nom sera immortel parmi les races futures. La gloire du poëte Alcée ne s'étendra pas plus loin que la mienne. Nous rendrons à jamais célèbre l'isle de Lesbos qui nous a vu naître.

Si la Nature m'a refusé les agrémens du corps , elle m'a prodigué ceux de l'esprit. Je n'ai point cette blancheur éblouissante qui fascine les yeux des amans vulgaires ; mais Andromède , née sous le ciel brûlant de l'Ethiopie , avoit le teint noir , & Persée ne l'en aima pas moins. La blanche colombe s'unit souvent au pigeon d'un plumage différent. La tendre tourterelle ne dédaigne pas son amant fidèle , parce que son plumage est noir.

Il fut un temps où j'étois belle à tes yeux. Je m'en souviens encore. (Les amans perdent-ils le souvenir de leur bonheur) ? Ah ! rappelle-toi ces momens heureux où

tu me pressois tendrement sur ton sein. Je chantois, & tu m'interrompois par des baisers pleins de feu. Tes yeux peignoient la volupté & la tendresse. Tu admirois avec transport le son de ma voix & les vers tendres que l'amour m'inspiroit. Ta bouche collée sur la mienne, me juroit alors de m'aimer toujours. Perfide ! où sont tes sermens ? Pourquoi suis-je à Lesbos ? Phaon n'y est plus. Que ne suis je en Sicile ? C'est là que le parjure cherche à faire de nouvelles conquêtes. Jeunes Beautés, qui habitez les champs fleuris de la Sicile, fuyez les pièges que le plus dangereux des hommes tend à votre ingenuité. Renvoyez-le à Lesbos ; c'est là que l'infortunée Sapho qu'il a trompée, gémit sans cesse. Il vous trompe comme elle. Son langage, ses sermens, l'expression même de ses yeux autrefois si tendres, tout est faux. O Venus ! si jamais j'ai chanté des hymnes à ta louange, venge-moi d'un perfide qui me fuit, & qui s'est réfugié jusques aux pied de tes autels. *

Hélas ! la Fortune a épuisé sur moi ses

* Venus étoit adorée en Sicile sous le nom d'Ericyna.

28 MERCURE DE FRANCE;

rigueurs. A l'aurore de mon âge, elle s'attacha à mon sort pour me poursuivre. Je n'avois vu que six printemps, & j'arrosai déjà de mes larmes l'urne d'un père. Il me restoit un frère. Une femme artificieuse scut glisser dans son cœur le poison de l'amour. Malheureuse victime de sa passion, il s'oublia lui même! Honneur, fortune; il prodigua tout pour son indigne conquête. Les conseils que mon amitié alarmée lui donna, l'éloignèrent de moi. Fugitif & désespéré, il parcourt les mers pour soutenir les restes d'une vie languissante. Je n'ai qu'une fille. Elle est dans cet âge heureux où le cœur ne s'ouvre pas encore aux impressions de la douleur. La tendresse maternelle m'alarme sans cesse sur son sort. Je crains qu'un jour elle ne soit aussi malheureuse que sa mère.

Parmi tant de vicissitudes, Phaon étoit ma seule consolation. C'étoit pour lui que je me parois de fleurs. C'étoit pour plaire à ses yeux, que j'ornois mes cheveux de l'éclat des tubis, & des parfums de l'Arabie. Vains ornemens! ils me sont désormais inutiles. Je voulois plaire à Phaon, & Phaon n'est plus ici. Les mers nous séparent. Je néglige à présent le soin de ma parure. Le Zéphire ne se joue plus

dans ces tresses charmantes que la main de mon amant avoit formées. Mes cheveux flottent négligemment & sans apprêt sur mes épaules. Tout m'accable, tout me devient importun.

Heureuse si l'absence de l'objet chéri, eût pu éteindre le feu qui me dévore ! Que je suis loin de cette douce sécurité qui suit l'indifférence ! Je le sens, la plaie de mon cœur est incurable. Les Parques, aussi cruelles que toi, ont pris plaisir à tramer les jours de ma vie infortunée. Je cherche en vain le repos dans le commerce des Muses : j'y trouve toujours l'amour.

Pouvois-je résister à tes charmes ? Une foible mortelle pouvoit-elle contempler sans danger ce teint de rose, & ces yeux dont l'éclat eût charmé les Divinités ? Belle Aurore ! Combien de fois n'ai-je pas craint que tu ne m'enlevasses mon amant ? Mais ton cœur étoit fixé, l'amour de Céphale te captivoit. Lune brillante ! combien de fois dans le silence de la nuit n'es-tu pas arrêtée dans ton char d'argent, pour admirer mon cher Phaon dans les bras du sommeil ? Ah ! si Endimyon n'eût sçû te plaire, sans doute je t'eusse vu ma rivale. Vénus même n'auroit pu résister aux charmes qui m'ont séduite, si le

souvenir d'Adonis n'eût été gravé dans son cœur.

O Phaon ! aimable jeune homme , la gloire & l'ornement de ton siècle, reviens, reviens cruel , dans les bras de ta Sapho. Je ne demande point que tu m'aimes : souffre seulement que je t'adore ; ne me hais point. Ce n'est pas un crime de t'aimer avec transport. Cet écrit arrosé de mes larmes ne dit il rien à ton cœur ? As-tu pu m'abandonner sans me dire le dernier adieu ? Puisque tu devois me quitter pour toujours , pourquoi m'avoir envié la foible consolation de te baigner de mes larmes, de t'accabler de mes baisers ? Pourquoi ne m'avoir laissé aucun gage de ton amour ? Babare ! mon cœur , ma vie , mon innocence même , tout étoit à toi ; & tu ne m'as pas permis de te dire en partant : Phaon , n'oublie point ta Sapho.

Que devins-je , grands dieux ! lorsque je fus informée de ton départ. Un froid mortel glaça mon cœur. Ma douleur concentrée au - dedans , ne put s'épancher par mes larmes. Je voulus parler ; la parole expira sur mes lèvres. Abattue & consternée , je ne pus prononcer que ton nom. Bientôt un torrent de larmes coula de mes yeux. Mon désespoir éclata en re-

proches contre la perfidie des hommes. Hors de moi, je déchirai mon sein, j'attachai mes cheveux. Semblable à une tendre mère qui suit au bûcher le corps inanimé d'un fils unique ; je pouffai vers le ciel d'affreux gémissemens. J'appelai Phaon, & Phaon ne me répondit point. Mon frère, mon barbare frère, insulta à ma douleur, par le ris amant de l'ironie. Toutes mes concitoyennes furent témoins de mon désespoir. Je ne cherchai point à dérober à leurs yeux le trait cruel qui me déchiroit. Mes larmes, mon visage pâle & défait, tout m'auroit trahi.

Cher amant ! ton image me poursuit sans cesse. La nuit, lorsque Morphée répand sur moi les pavots, je te vois à mes côtés. Je te tends les bras. Je te presse contre mon sein. Mes baisers raniment tes yeux mourans & accablés sous le poids de la volupté. J'entends encore ta voix enchanteresse répondre à mes soupirs. Chère illusion ! Elle s'évanouit au lever de l'aurore. Alors mon bonheur fantastique disparaît. La clarté du jour me devient insupportable. Je fuis dans les antres des rochers, & dans les forêts, autrefois les témoins de nos plaisirs. Je re-

32 **MERCURE DE FRANCE.**

connois. cette grotte rustique, où tu me fis le premier aveu de ton amour. Je reconnois ces arbres touffus, où sont encore gravés ton nom & le mien. Que ces lieux sont changés ! je n'y retrouve plus celui dont la présence me les rendoit si chers. Je parcours seule & désespérée ces riantes prairies que nous parcourûmes autrefois ensemble. Je vois encore ce tendre gazon où Phaon voloit des bras de l'amour, dans ceux du repos. Alors des larmes s'échappent de mes yeux, & je dis en soupirant : c'est ici que l'ingrat me jura de m'aimer toujours. Toute la Nature semble partager ma douleur. Ces fleurs qui s'embellissoient à l'aspect de nos plaisirs, se flétrissent & languissent sur leur tige desséchée. Les oiseaux ne voltigent plus dans ces bocages. Ils ne chantent plus leurs amours. La malheureuse Procne déplore sa disgrâce. Elle redemande Ithis à l'écho des bois. Elle pleure la mort d'un fils, & Sapho regrette l'absence d'un amant. Le doux zéphire ne folâtre plus avec les fleurs ; il n'agite plus le feuillage de arbres. L'absence de Phaon attriste tous les objets.

Dans le réduit obscur d'un bois solitaire, est une fontaine qu'une ancienne

tradition a consacré. Ses eaux claires & limpides sont bordées d'un gazon toujours fleuri. Un feuillage épais en interdit l'accès aux rayons du soleil. Un soir, au clair de la lune, je m'endormis dans cet asyle champêtre. Je crus voir une Nyade sortir de la fontaine & s'arrêter devant moi. Elle étoit triste, & me regardant d'un air compatissant, elle sembloit partager mes peines. Sapho, me dit-elle, malheureuse Sapho, tu peux éteindre le feu qui te consume. Dirige tes pas vers le promontoire consacré à Apollon. Précipite-toi dans la mer, & tu seras guéti. Deucalion enflammé d'amour pour l'insensible Pirha, monta sur le rocher de Leucate, & se précipita dans les flots. Aussi tôt son cœur fut libre, & la cruelle Pirha commença dès-lors à soupirer. Depuis ce temps, ce promontoire a toujours été le refuge des amans désespérés. Ainsi parla la Nymphe, & elle disparut aussi tôt. Je me réveillai saisie de crainte. Mes joues étoient inondées de larmes.

Belle Nyade, je suivrai tes conseils. J'irai, oui, j'irai sur le rocher de Leucate. Je me précipiterai dans la mer. L'Amour me prêterà ses aîles. Le Zéphir souviendra le poids léger de mon corps.

B w

Lorsque j'aurai oublié l'ingrat qui cause tous mes malheurs , je consacrerai ma lyre à Apollon ; ma lyre sur laquelle j'ai chanté mes amours.

Homme dur & insensible ! pourquoi me forces-tu de chercher dans la mer un remède à mes maux. Reviens , & ta présence me rendra ce bonheur qui s'est évaporé comme un songe. Reviens , tu seras mon dieu , tu seras mon Apollon. Que dis-je ? Peut être ton cœur , plus dur que les rochers , triomphera-t'il de ma mort. Ah ! du moins , si je pouvois te serrer encore une fois dans mes bras , & me précipiter avec toi ; je ne me plaindrois point de ta cruauté.

Jeunes filles de Lesbos , vos chants n'accompagneront plus le son mélodieux de ma lyre. Vous ne vous assemblerez plus au tour de moi , pour m'entendre chanter mes amours. L'aimable mortel qui m'inspiroit n'est plus ici. Je faisois dans ses yeux cet enthousiasme divin qui m'élevoit l'ame. Sa présence allumoit le feu de mon génie. Un seul de ses regards enflammoit mon imagination , & faisoit naître dans mon cœur l'extase du sentiment. Il n'est plus ici. Je cherche en vain à le toucher par mes prières. Il ne m'en-

tend plus. Mes soupirs ne parviennent point jusqu'à lui.

Ah ! si, du haut d'un rocher, je voyois un jour les voiles de ton vaisseau flotter dans les airs ; puisse alors la déesse de Cythère, calmer l'impétuosité des flots ! Que l'Amour prenne lui-même le gouvernail, & que l'haleine des Zéphirs enfle doucement les voiles ! Mais si cet espoir est vain ; si Sapho doit être pour jamais séparée de son cher Phaon, annonce-moi mon malheur. J'aurai alors recours à la plus triste des ressources, au rocher de Leucate. Le danger ne m'effraye point, pourvu que je puisse espérer un sort plus heureux.

Par M. D. , de Chartres.

O D E A L Y D I E ,

Imitée de la 8e. du premier livre d'Horace.

LYDIE, auprès de toi, victime de tes charmes ;
 Sybaris a perdu des momens glorieux ;
 Il fuit le champ de Mars, il néglige ses armes,
 Il cède sans effort au pouvoir de tes yeux.
 Nous ne le voyons plus se battre dans l'arène,

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

Lui qu'un soleil brûlant excitoit aux combats :
Loin de ces jeux brillans sa tendresse l'entraîne ;
Il est enchaîné dans ses bras.

La mollesse a flétri sa gloire,
Il préfère aux lauriers les myrtes de l'Amour,
Tandis que ses rivaux volent à la victoire,
Que, par toi, l'imprudent a perdu sans retour.
A son penchant perfide, hélas ! il s'abandonne,
Ses courriers négligés ont perdu leur ardeur ;
Eh ! qu'importe à présent que ta main le couronne ?

Tu ne peux lui donner les lauriers du vainqueur.

Le Tibre a cessé de lui plaire ;
Il roule une onde salubre,
Les lutteurs dans ses flots vont se désaltérer ;
Ah ! Lydie est l'objet que Sybaris préfère ;
Près d'elle, il aime à s'enivrer
De l'encens impur de Cythère.

L'huile des combattans flatte peu ses desirs,
Il se livre aux transports d'une ardeur infer-
sée ;

Ses beaux jours sont perdus, & son ame abusée.
Ose sacrifier sa gloire à ses plaisirs.
Tel, goûtant les douceurs d'une perfide joie,

Dans l'isle de Scyros , fuyant les murs de Troye ,
 Le terrible enfant de Thétis ,
 Aux genoux de Déidamie ,
 Par une lâche ardeur voit son ame asservie ,
 Et laisse triompher le perfide Pâris.

*Par M. Guittard cadet , de Limoux ,
 en Languedoc.*

LES YEUX gâtent le Cœur.

Conte.

ON peut , sans être belle , avoir la taille leste ;
 Et je ne fais quoi de touchant ;
 Aimables laides , j'en atteste
 Un fidèle miroir ; il vous en dit autant.
 Votre empire est plus doux , votre amour plus
 constant ,
 La beauté n'est qu'un don funeste ,
 Les yeux gâtent le cœur , une Sapho l'a dit ,
 Oseroit-on la contredire ?
 Je récitois ce trait à la jeune Thémire ,
 Quand tout-à-coup on nous apprit
 Que le galant Cléon , des amans de la belle
 Le plus volage & le plus beau ,
 Avoit reçu des mains d'une prude rebelle
 Un coup d'aiguille , ou de ciseau ,
 Tout au travers de la prunelle.

38 MERCURE DE FRANCE:

Eh ! bien tant mieux , s'écria-t'elle :
Le Ciel accomplit mon souhait ,
Les yeux gâtent le cœur , Cléon sera parfait.
Le lendemain notre douzelle ,
En revoyant Cléon , recula de frayeur ,
Et dit ingénument : les yeux gâtent le cœur.
Bientôt des larmes abondantes
Se joignirent aux cris d'une amère douleur.
Que faites-vous , lui dit une de ses suivantes ?
Avec vos beaux romans , avec votre bon cœur ,
Voilà vos yeux rougis à faire peur !
Consolez-vous , Mademoiselle ,
Et le plutôt sera le mieux ;
Une insensible est toujours belle ;
C'est le cœur qui gâte les yeux.

Par M. de la Louptière.

ÉPIÏRE à Madame Drouin , qui , après avoir fait les délices du théâtre de Toulouse , & avoir habité aux environs de cette ville une maison de campagne appelée Mon - plaisir , s'est engagée pour quelque temps à la Comédie de Bruxelles.

Vous dont la sagesse riante
Aux amans de Thalie offre un nouvel attrait ;

Vous, d'une soubrete piquante
 Le modèle le plus parfait,
 Avez-vous dans vos jeux oublié que Toulouse
 De ses droits fut toujours jalouse ?
 Je l'ai vue exhaler ses plaintes, ses regrets ;
 Peut-on cueillir ailleurs des couronnes plus belles ?

Depuis que vos talens, tels que des feux folers,
 Ont entraîné les Ris aux marais de Bruxelles,
 En vain vers la Garonne un champêtre manoir
 Rappelle leur troupe folâtre :
 Son bocage, qui fut leur plus digne théâtre,
 Renaît sans ranimer les jeux & leur espoir :
 Le nom de Mon-plaisir est tout ce qui lui reste.

Les concerts de ma Muse agreste
 Pouvoient ils remplacer la douceur de vous voir ?
 Tout languit, tout ressent votre absence funeste.

Quelquefois, au retour d'un paisible bosquet,
 Et des erreurs d'un labyrinthe,
 Où des pas de Thalie on vient chercher l'empreinte,

Je ne fais quel trouble secret,
 Me ramenant à l'hermitage,
 Fixoit sur un pastel mes yeux & mon hommage.
 Si le crépuscule du soir
 Au salon venoit me surprendre,
 Lisant le roman le plus tendre,
 J'allois rêver dans le boudoir ;

40 MERCURE DE FRANCE.

Quel charme règne encor dans l'air qu'on y respire !

Et qu'il méloit d'ivresse aux accens de ma lyre !

Pour chanter les feux de l'Amour

J'avois bien choisi mon séjour.

Fidèle ami des arts, le Toulousain souhaite

Que cette agréable retraite

Reentre en votre pouvoir à votre heureux retour :

C'est pour les Talens qu'elle est faite ,

Et, quoique je renonce à ce traité jaloux

Qui pour long temps m'en rend le maître ,

Les côteaux champenois où les dieux m'ont fait
naître ,

Paris même , Paris qui remplit tous mes goûts ,

N'offrent pas à ma Muse un asyle si doux ;

Elle n'est pas transfuge : est-on tenté de l'être ,

Lorsque l'on a signé des accords avec vous ?

Par le même.

TRADUCTION libre des Fables Angloises, par M. R. d'Avignon, Docteur en droit.

LE PAYSAN & LE MATIN.

DANS cette contrée où le Nil, ce Roi des fleuves, répand l'abondance avec se

eaux, un paysan veuf élevoit avec un soin vraiment paternel, son petit enfant, l'unique héritier qui lui restoit de son épouse, qu'il avoit plus aimée que sa vie, pendant tout le temps qu'il avoit habité avec elle. Une affaire pressante survient, & l'oblige de sortir de sa cabane rustique. Il n'étoit pas besoin que ce père rende endormît le petit enfant par des chansons; il dormoit déjà dans son berceau. Un matin étoit couché auprès de lui, & c'est sur sa fidélité que l'homme de campagne se reposa pour garder sa maison. Son affaire finie, il se hâte de revoir son bien-aimé nourrisson. Il lève le loquet; car il n'y avoit point d'autre barreau ni d'autre clôture à sa petite cabane. Le matin, par sa façon d'aboyer & son empressement à faire jouer sa queue, (eh! la perfidie se trouva-t-elle jamais dans cet animal?) exprime, ce semble, un sentiment de joie, plus fort qu'à l'ordinaire. Il s'entrelace dans les jambes de son maître, & ne cesse pas de le caresser. Mais quelle fut la surprise du père! Il voit son chien tout couvert de sang; sa gueule effroyable le distilloit encore, & donnoit des indices qui faisoient soupçonner quelque meurtre. Le père épou-

42 - MERCURE DE FRANCE.

vanté regarde autour, sans découvrir son enfant, l'unique objet de sa tendresse. Le berceau étoit renversé. L'effroi, le désespoir dans l'ame, il jette un regard farouche sur tout le reste. Chaque objet lui confirme le malheureux sort de son fils, & il ne voit plus dans son chien que le meurtrier de cet enfant chéri. Il s'abandonne alors à la fureur, s'arrache les cheveux, jure d'abattre d'un coup de hache qu'il tenoit à la main, la tête du coupable, & sur le champ le matin est cruellement tué. Le campagnard court ensuite vers le berceau, le lève, & tout étonné il voit son petit enfant endormi, sans avoir reçu le moindre mal. Auprès de lui il apperçoit un serpent monstrueux, fraîchement déchiré & seignant encore; de sorte qu'il étoit évident que ce chien fidèle, & trop inhumainement immolé, avoit tué le serpent, pour défendre le fils de son maître & l'arracher à la mort. La fable dit que, dans le combat, l'enfant & le berceau avoient été renversés.

Il en doit être d'un ami comme d'une autre personne; ne le condamnez jamais sans l'entendre.

LE BERGER PATRIOTE.

Lorsque les animaux avoient la raison en partage , un troupeau de moutons , amateur de la liberté , voulut se choisir un berger pour le garder & le défendre. Les moutons de ce temps-là avoient , ainsi que les citoyens d'Angleterre , le droit de voter. Parmi les payfans qui ambitionnoient ce poste , il s'en trouva un doué de toutes les qualités propres à subjuguier les esprits. Il élevoit hautement la voix en faveur de la liberté ; il caressoit la gent moutonière , & ne cessoit de lui donner des marques de son zèle apparent. Les moutons , ainsi que les hommes , se laissent prendre à la flatterie. L'adroit campagnard affiche la générosité , fait des présens aux uns & aux autres , marque à tous beaucoup d'attention. L'herbe tendre leur est prodiguée , & c'est toujours de l'eau la plus fraîche & la plus limpide qu'il leur fait boire. Le jour de l'élection arrive ; le fin matois est choisi pour berger , sans que personne y mette la moindre opposition. Rien de plus vrai que le proverbe : Les honneurs changent les mœurs. On ne voit plus de zèle patriotique dans le nouveau berger ; il cesse

44 MERCURE DE FRANCE.

d'être le soutien du bien public ; les moutons ne paissent plus sur la montagne ; ils ne vont plus se désaltérer dans de clairs ruisseaux. Le filet tissé par le démon de la corruption , avoit été tiré , & le poisson étoit pris. Le nouveau despote ne parle que d'obéissance , du pouvoir des bergers , & de la fidélité qui doit se trouver dans les moutons. Il les dépouille cruellement de leur laine , sans avoir égard ni au temps ni à la saison ; il les traîne au marché ; les agneaux nés libres sont inhumainement vendus ; & si les animaux bêtans font entendre leurs justes plaintes , il leur répond avec un air moqueur : Ceux qui sont assez foux pour se vendre à prix d'argent , ne doivent jamais se plaindre de leur esclavage. Permettez , moutons mes amis , que je vous le dise ; je vous ai achetés , ne trouvez donc pas mauvais que je vous vende.

La morale, Monsieur ? . . . je ne suis pas assez sot que de tenir le miroir devant un aveugle.

LE GÉNIE, LA VERTU & LA RÉPUTATION.

Le Génie , la Vertu & la Réputation convinent ensemble de parcourir l'An-

gletette , pour y examiner ce que la nation offre de remarquable & de curieux ; mais , dirent - ils de concert , comme nous ne saurions prévoir les événemens qui peuvent nous arriver , il faut fixer un endroit où nous nous retrouvions , supposé que nous venions à nous séparer les uns des autres. Le Génie se leva le premier , & leur parla ainsi : Si ma mauvaise fortune me fait égarer , j'irai devant le tombeau de Shakespéar , pour m'y tenir humblement prosterné : ce sera là que vous me reverrez , ou bien à l'ombre de ce-bois champêtre & touffu d'où Milton faisoit entendre les sons éclatans de sa voix aux esprits célestes , ou enfin dans cette grotte où Pope , plongé dans de profondes réflexions , reçut les premières inspirations de la poésie,

La Vertu prit alors la parole , la tête penchée & poussant un soupir de langueur : Hélas ! il n'est que trop vrai , dit-elle , & je suis forcée de l'avouer : je n'ai que peu d'imitateurs. Si jamais vous êtes privés de ma présence , allez dans les temples pour me trouver. Au cas qu'on ne m'y donne point d'asyle , s'en chercherai dans les superbes palais & au milieu des lambris dorés ; je tâcherai de

46 MERCURE DE FRANCE.

paroître avec une noble fierté dans les riches appartemens des grands Seigneurs. Si mes efforts sont vains , j'irai dans quelque cabane éloignée du tumulte , inconnue à l'orgueil , & à l'abri des passions. C'est dans ce berceau des plaisirs tendres & purs que vous me trouverez à toute heure.

Il n'en est pas de moi comme de vous , reprit la réputation avec beaucoup de vérité ; une fois qu'on m'a perdue , on ne me retrouve jamais.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du second vol. de Janvier 1774 , est *Léche-fritte* ; celui de la seconde est *Quinola* , ou valet de cœur au jeu de Reversis ; celui de la troisième est *le Fuseau*. Le mot du premier logogryphe est *Ail* , où l'on trouve *ai* , *lia* , *la* , *ali* ; celui du second est *Trépas* , où l'on trouve *repas*.

É N I G M E.

FILLE d'un père malheureux ,
Je suis encor plus malheureuse ;

Mon fort est des plus rigoureux ,
 L'on me croit riche , & je suis * gueuse.
 Si quelqu'un me reçoit chez lui ,
 C'est qu'il est trompé par ma mine ;
 Je rougis du défaut d'autrui ,
 Dans le moment qu'on m'examine.
 Après avoir trompé souvent,
 Quoique sans dessein de le faire,
 Il arrive ordinairement ,
 Que je cause la mort à mon père :

Par M. D. L. P.

A U T R E.

JE suis un meuble fort commode ,
 Et, quoiqu'ancien , toujours de mode ;
 Aussi chacun veut-il m'avoir :
 Jusqu'aux pieds des autels on peut m'aperce-
 voir,
 En cent réduits divers je fais ma résidence ;
 Je suis sur le bureau d'un homme de finance ;
 Le sçavant près de lui m'a dans son cabinet ;
 Je sers au voyageur à table , au cabaret ;
 Au même endroit , comme une souche ,
 Je reste , à moins qu'on ne me touche ;

* Pauvre.

48 MERCURE DE FRANCE.

Cependant j'ai par fois un certain mouvement :
La nuit comme le jour utile également,
Mon emploi le plus ordinaire ,
Est de faire aller & venir
Gens à qui cela ne plaît guère
Et qu'à force de coups je sçais faire obeir ;
Coups donnés de façon à ne les point sentir.
Lorsqu'au gré de tes vœux ainsi je me comporte ,
Lecteur , fut-il jamais procédés plus criants ?
Pour les services que je rends
Cruel , le plus souvent tu me mets à la porte.

Par M. Houllier de St Remi.

A U T R E .

B I E N qu'on redoute ma présence ;
Lecteur , je crois , sans me vanter ,
Qu'on ne sauroit me disputer
L'éclat d'une illustre naissance :
La déesse de la Beauté ,
La tendre Vénus est ma mère ;
Et le dieu de la Volupté ,
L'enjoué Bacchus est mon père.

*Par un Chapelain de Dourdan
à Senlis.*

AUTRE

A U T R E .

NON, sur la terre, il n'est plus de justice !
 C'est la loi du plus fort qu'on voit en exercice !
 J'en suis la preuve, hélas ! on force ma maison ,

On en enleve la cloison ,
 On m'en arrache , on me dévore :

Et moi , pauvre pécure ,
 Je ne dis pas le mot .

Il faut être bien sot !

Ne pourrais-je donc pas payer de ma personne ?
 Puisqu'on prétend que je raisonne .

Par le même.

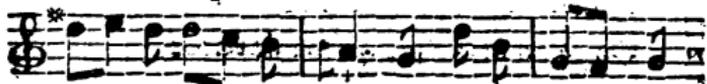
L O G O G R Y P H E .

PLUS solide qu'un vain plumage ,
 Point ne me portent les oiseaux ,
 Mais bien les habitans des eaux ;
 Nature tout exprès me fit pour leur usage :
 Sans tête je deviens un oiseau passager
 Petit , mais très-bon à manger .

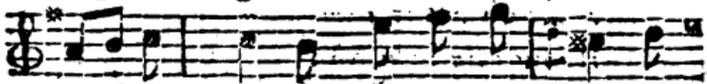
CHANSON.

Tr majeur.

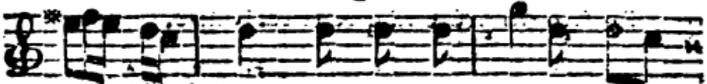
INSPIRÉ par son hu-meur noire, Un Philo-



so-phe ori-gi-nal, Vouloit un jour me



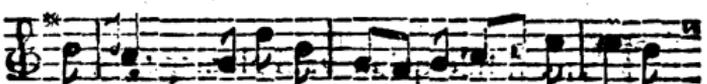
fai-re accroi-re Que dans le monde



tout est mal; J'é-tois ché-ri de mon



Is-mè-ne : Mon cœur ne de-si-roit



plus rien ; Notre Sa-vant per-dit sa pei-te :



Je sou-tins que tout étoit bien, Je sou-tins



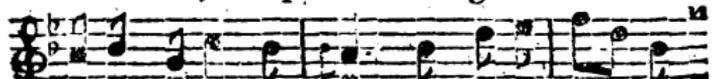
que tout é-toit bien. *Da capo.*

* Les paroles sont de M. de Launay.

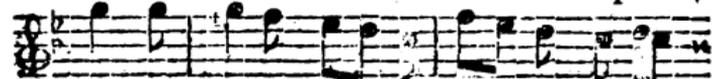
* Musique de M. Tiffier.



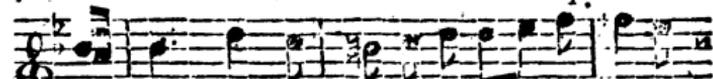
Un autre jour que ma Ber-gère Re- fu-



fa de baiser mon chien; Un Philo- so- phe



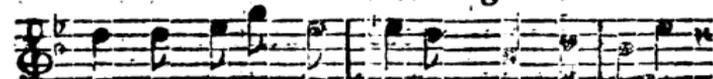
moins fé- vère, Vint me di- re que tout



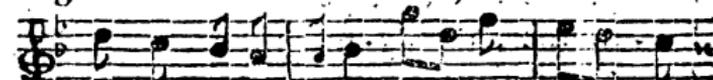
'est bien : Je trou- vai ce nouveau sy- tème



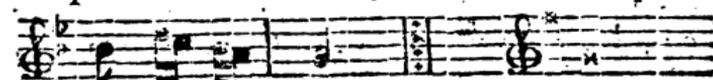
D'un ridi- cu- le sans é- gal: Je crai-



gnois un refus moi-même; Je sou- tins



que tout étoit mal, Je sou- tins que



tout é- toit mal.

Ce n'est point la brillante aurore

Qui pour moi produit de beaux jours,

Le charmant objet que j'adore

En peut seul embellir le cours,

Lui seul fixe de ma fortune

Et les faveurs & les revers :

Loin d'Ismène tout m'importune,

Mon Ismène est mon univers.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

* *Orphanis*, tragédie de M. Blin de Saint-More, représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le samedi 25 Sept. 1773. Prix, 36 s. A Paris, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie Française.

Si l'on n'écrivait que pour la capitale, il serait à-peu près inutile de parler de cet ouvrage. On n'aurait personne à dé tromper. L'opinion publique est si connue & si prononcée depuis l'impression de cette tragédie, qu'il est impossible à qui que ce soit, & peut-être à l'auteur lui-même, de s'y méprendre de bonne foi. Mais d'autres raisons ont engagé à faire cet article. Les personnes de province, les Etrangers qui ont entendu parler d'une *Orphanis* qui a eu du succès, & qui essayent de lire cette pièce, croient qu'à Paris l'on a perdu le jugement, & déplorent la honteuse décadence où le théâtre est réduit. Il faut bien leur dire pour notre justification quelle a été l'es-

* Cet Article & les deux suivans sont de M. de la Harpe.

pèce de succès dont ce drame a joui , sur quoi il était fondé , & ce qu'on en pense généralement. Quant aux louanges données par écrit à ce même ouvrage , c'est ici plus que jamais l'occasion de faire apprécier ce trafic d'éloges constamment donnés à ce qui est mauvais par des juges qui ne peuvent pas louer ce qui est bon.

Un exposé très-succinct du plan d'Orphanis , fera voir d'un coup d'œil ce qu'il en faut penser. Nous dirons ensuite un mot du style.

Orphanis est une veuve Tyrienne d'un sang obscur , dont le père, l'époux & deux enfans au berceau ont été massacrés à la prise de Tyr par Sésostris. Ce conquérant a fait venir Orphanis dans son palais , on ne fait pour quoi. Il fallait le dire. Cette Orphanis est ambitieuse & n'aspire à rien moins qu'à régner. L'amour que conçoit pour elle Arcès , le neveu de Sésostris , lui donne les plus hautes espérances. Il lui propose d'abord *le rang de sa maîtresse*. Elle en est étonnée. On a peine à concevoir cet étonnement. C'étoit assurément la proposition la plus naturelle à lui faire. Il est même impossible moralement que le neveu de Sésostris , quelque amour qu'on lui suppose , s'offre d'abord pour époux à une étrangere orpheline, obs-

cure & captive. Il est vrai que dans le cours de la pièce, elle se dit

Veuve d'un Etranger, *fameux par cent conquêtes* ; mais comme on ne fait pas même le nom de cet étranger, de ce Syrien *fameux par cent conquêtes*, dont jamais personne n'a entendu parler, on n'est pas fort frappé de cette supposition gratuite, qui ne relève pas beaucoup Orphanis aux yeux du spectateur, & qui ne peut pas même donner une grande idée de l'imagination de M. Blin.

Mais voici un autre trait de cette même imagination qu'on ne trouvera peut-être pas beaucoup plus heureux. Il y a une loi en Egypte, établie par *le plus sage de ses rois*, en vertu de laquelle l'héritier du trône a droit de demander une grâce à son choix, lorsqu'il remporte la victoire pour la première fois sur les ennemis de l'Etat. Arcès, vainqueur des Crétois rebelles, ne manque pas, en conséquence de cette loi, de demander Orphanis en mariage, précisément dans le même moment que l'Envoyé Crétois demande Arcès pour la fille d'Idoménée, & que Sésostris vient de promettre cette alliance. Voilà le nœud de la pièce. On voit que la situation d'Arcès est précisé-

ment celle de Dom Pèdre dans Inès, à l'intérêt près qu'Inès inspire, & qu'Orphanis n'inspire point du tout. Arcès se croit intéressé par la loi à exiger qu'on lui donne Orphanis, quoiqu'assurément il n'ait point le droit d'exiger de Sésostris un patjure. Mais quoi de plus absurde, s'il faut parler sérieusement, que cette prétendue loi qu'on ne connaît pas plus que *les cent conquêtes du fameux étranger*? Est il permis d'appuyer une tragédie sur une supposition si étrange? Il faut au moins quand on suppose une loi, que cette loi soit vraisemblable. Et dans quel pays policé a-t-on pu établir cette loi extravagante qui peut renverser l'Etat? Comment imagine-t-on de l'attribuer *au plus sage des Rois*, chez un peuple réputé l'un des plus sages de l'Antiquité? C'est pourtant sur ce seul pivot que roule toute la pièce. En vérité, bâtir un ouvrage sur un pareil fondement, ce n'est pas seulement stérilité d'imagination, c'est un défaut absolu de bon sens.

Sésostris qui vient de prendre des engagements avec l'Envoyé de Crète pour le mariage d'Arcès avec la fille d'Idomérée, refuse, comme il le doit, Orphanis à son neveu. il devrait de plus s'indigner

de cette union si disproportionnée, & qui ne peut être excusable qu'aux yeux d'Arcès. A peine en dit-il un mot. Arcès se refuse absolument à l'hymen qu'on lui propose, & ne peut opposer que de très-mauvaises raisons à celle que lui donne Sésostris. Ce Prince a engagé sa parole, &, en admettant même l'inconcevable loi dont nous parlions tout-à-l'heure, il n'y a point de loi qui ordonne qu'un Prince manque à sa parole, sur-tout lorsqu'il est question d'un traité qui donne la paix à ses peuples. Arcès qui est dans la même situation que le D. Père d'Inès, dit précisément les mêmes choses, mais les dit beaucoup plus mal. Il offre de faire la guerre aux Crétois, & Sésostris s'étend, comme Alphonse, sur les malheurs de la guerre. Si l'on se donnait la peine de rapprocher ces morceaux, l'on verrait combien les vers de la Motte, quoique justement critiqués, sont au dessus des répétitions de son copiste M. Blin.

Arcès apprend son désastre à Orphanis qui se prépare à mettre en œuvre tous les artifices dont elle est capable pour armer le Prince contre Sésostris. L'oncle & le neveu ont ensemble une seconde scène où le jeune Arcès s'emporte avec l'indécence la plus déplacée contre un oncle à

qui il doit tout, dont il n'a nul sujet de se plaindre, & qui l'écoute avec une merveilleuse patience. Sésostris fait arrêter Orphanis, & Arcès ose le menacer de se porter aux dernières extrémités, sans que le Monarque, qui devrait punir cet outrage, fasse arrêter un jeune audacieux qui le traite avec cette indignité. Il prend le parti d'assembler le conseil. Ce moyen qui n'est pas trop tragique, est froid dans Alphonse qui pourtant doit prononcer sur la condamnation d'un fils qui s'est rendu coupable de crime d'Etat, en prenant les armes contre lui. Qu'on juge combien ce moyen est encore plus froid & plus déplacé, lorsqu'il n'est question que de s'assurer d'un jeune extravagant qui aime une aventurière. Quoi qu'il en soit, pendant qu'on assemble le conseil, Orphanis qu'Arcès délivre les armes à la main, lui fait entendre, le plus adroitement qu'elle peut, que, dans de pareilles occasions un amant tue son oncle pour épouser sa maîtresse. Elle lui remet un poignard & le quitte. C'est ici la situation du Barnevel Anglais. Nous en parlerons tout-à-l'heure. Sésostris ne manque pas de venir tout seul la nuit à l'endroit où son neveu l'attend le poi-

58 MERCURE DE FRANCE.

gnard à la main. Il prie Dieu de rendre la raison & la sagesse à ce pauvre neveu, qui en effet en a grand besoin. Arcès l'entend, jette son poignard & tombe à ses pieds. Orphanis arrive, voit ses espérances trompées, & se tue.

Tel est le fonds de cet ouvrage. Il est aisé de voir d'abord qu'il ne peut y avoir d'intérêt. En effet à quoi peut-on s'intéresser? Ce n'est pas à l'amour d'Arcès pour une femme ambitieuse & cruelle qui ne l'aime point. Que peut-on désirer? Car il faut toujours qu'un drame présente un objet d'espérance ou de crainte. Tout ce qu'on peut souhaiter, tout ce qui peut arriver de plus heureux, c'est qu'Arcès ne soit pas la dupe d'Orphanis, & qu'il n'égorge pas son oncle. Certainement ce n'est pas là un intérêt qui puisse remplir l'ame pendant cinq actes. On ne peut pas non plus ressentir beaucoup de terreur. Le danger de Sésostris, le seul objet de crainte que l'on puisse avoir, ne commence qu'à la fin du 5^e acte. Encore le meurtre est-il si atroce & si peu vraisemblable, qu'on ne peut pas le craindre véritablement. Cependant l'instant où le jeune homme, pressé par ses remords & attendri par les vœux que Sésostris forme pour lui,

jette son poignard loin de lui & embrasse les genoux de son oncle , cet instant est le seul qui produise quelque émotion après quatre actes de la plus ennuyeuse langueur. Cette scène est une imitation très-faible de la fameuse scène du Marchand de Londres. L'oncle de Barnevel poignardé par son neveu , s'écrie en tombant : mon Dieu , recevez mon ame & prenez pitié de mon cher neveu. A ces mots le malheureux jeune homme jette son masque & son poignard , se précipite sur son oncle expirant : eh ! c'est lui , c'est ce neveu qui vous assassine. Le généreux vieillard meurt en demandant au Ciel la grâce de son assassin , & en le serrant dans ses bras. Cette situation est déchirante. C'est le comble de l'horreur mêlée à l'attendrissement ; & le comble de la difficulté & du génie serait de rendre le meurtre vraisemblable & supportable. M. Blin était fort loin de pouvoir même le tenter. Mais, malgré la faiblesse de l'imitation & du style , il n'a pu détruire le fonds d'intérêt que produit ce moment du drame anglois.

Au défaut d'intrigue & d'imagination dans le plan , se joint dans Orphais le défaut des caractères & des convenances.

80 **MERCURE DE FRANCE.**

Il est bien extraordinaire qu'on ait été choisir le grand Sésostris pour en faire un imbécille. Il est avili & gourmandé par tous ceux à qui il parle, même par l'Ambassadeur Crétois qui lui fait presque avouer qu'il a fait une guerre injuste. Il est sur-tout indécemment maltraité par son neveu, & n'oppose que la douceur & les prières aux emportemens insensés & aux menaces injurieuses d'un jeune homme à qui il devrait imposer silence d'un mot. Il s'en faut bien que D. Pèdre parle sur ce ton au sévère Alphonse. Les convenances sont parfaitement gardées ; mais M. de la Motte avait de l'esprit, & l'esprit sert à tout.

Si le caractère de Sésostris est absolument dépourvu de la dignité qu'il devait avoir, il suit de ce que nous venons de dire, que celui d'Arcès manque de toutes les nuances qui pouvaient y jeter de l'intérêt. Le langage qu'il tient à son oncle, est odieux & révoltant. Quand Sésostris lui déclare qu'il ne doit plus revoir Orphanis, que répond-il ?

**Je ne la verrai plus ! De quel droit, à quel titre
De ses jours & des miens vous rendez-vous l'ar-
bitre ?**

Dès l'instant que mon bras dompta vos ennemis ;

Au pouvoir de la loi n'êtes-vous pas soumis?
 On ne m'abuse point par un espoir frivole ;
 Vous m'avez tout promis; & vous tiendrez parole!

Bon Dieu! & c'est un jeune homme qui
 parle ainsi à Sésostris! Sésostris ne de-
 vait-il pas lui répondre: « Vous joignez
 » la déraison à l'insolence. Comment
 » m'osez-vous nier l'autorité que j'ai sur
 » un neveu & sur un sujet que j'ai la
 » bonté de traiter comme un fils, & sur
 » une orpheline captive que j'ai eu la
 » bonté d'élever? Comment osez-vous
 » réclamer la loi, comme s'il y avait une
 » loi qui pût anéantir un engagement
 » sacré, & dispenser un Roi de tenir ses
 » sermens? Comment osez-vous sur-tout
 » me menacer, quand je puis vous punir
 » à l'instant de votre ingratitude & de
 » votre audace? » Voilà ce que devait dire
 Sésostris, & que dit-il?

Qu'entends-je? un *imprudent* brave ainsi mon
 pouvoir!

Un imprudent! le terme est doux.

Qu'as-tu donc fait enfin que t'*acquitter du zèle*
 D'un fils reconnaissant & d'un sujet fidèle?

C'est bien de cela qu'il est question!
 On ne s'*acquitte* point du zèle. Mais la

62 MERCURE DE FRANCE.

propriété des termes est une des qualités du style absolument inconnues à l'auteur, comme nous le verrons dans un moment. Veut-on quelque chose de plus fort ? Arcès dit à Sésostris :

J'attendais de vous plus de reconnaissance.

Quel discours ! quel oubli de toutes les bienfécances ! Un oncle qui l'a comblé de bienfaits, & qui lui offroit un moment auparavant la moitié de ses Etats ! & cet oncle est Sésostris ! Et Arcès, pour avoir remporté un avantage sur les Crétois, sur un peuple tributaire, parle comme il aurait à peine droit de parler si Sésostris lui devait sa couronne ! C'est à ce honteux renversement de toute raison & de toute vraisemblance qu'est parvenu le dialogue dramatique sur la scène Française ! & on le tolère !

Le caractère d'Orphanis est moins défectueux ; elle est toujours ambitieuse, fautive & intrigante. C'est la copie de vingt caractères de cette espèce connus au théâtre. C'est la Milvoud Anglaise, à l'énergie près. Il n'y a pas dans le rôle d'Orphanis un seul vers qui exprime un sentiment profond, comme il n'y a pas dans le rôle de l'amoureux Arcès un seul vers

F E V R I E R. 1774. 63
de passion. Ecoutez - le parler de son
amour :

Si je vous étai cher , auriez-vous pu , cruelle ,
Presser l'affreux *moment d'une absence éternelle* ?
Hélas ! si vous saviez quel ascendant vainqueur ,
Quel empire l'amour vous donne sur mon cœur ;
Ce qu'il m'en a coûté de tourmens & de larmes
Pour m'être un seul instant séparé de vos char-
mes !

Pourriez-vous me payer d'un si faible retour ?
Quand je brûlais pour vous du plus ardent amour,
&c.

Vous oublier , Madame ?

Ah ! quel trait déchirant *lancez - vous* dans mon
ame ?

Vous oublier ! Le Roi peut bien nous séparer ;
Mais le destin d'Arcès est de vous adorer !
Si le Ciel eût daigné nous unir l'un à l'autre ;
Je le sens , mon bonheur eût dépendu du vôtre.
Ah ! pouvez-vous cesser de m'être chère , &c.

Quel amas d'hémistiches rebattus ! quelle
diction flasque ! quel plagiat de tous les
opéras anciens & nouveaux ! De pareils
vers , dénués d'ame & de sens , sont pires
que tous les solécismes. Mais quand un
acteur passionné les déclame , il met dans
son jeu l'amour qui n'est pas dans les vers ,
& la multitude est trompée.

64 MERCURE DE FRANCE.

Nous avons dit que nous parlerions du style. On vient d'en voir un échantillon, qui peut faire juger de l'énergie & de la sensibilité que l'auteur a su mettre dans sa diction. Elle est la même d'un bout à l'autre de la pièce, si ce n'est qu'on remarque de temps en temps un certain nombre de vers plus ineptes & plus ridicules que les autres. Il est impossible de se servir d'autres termes. Le lecteur en va juger.

J'espère... je crains tout. Oui, les flots en fureur
Sont, hélas ! mille fois plus *calmes* que mon
cœur.

Une mer *en fureur mille fois plus calme*
qu'un cœur ! l'hyperbole est passable.

Je sentis tout-à-coup, *ainsi qu'un trait de flamme,*
L'ardente ambition s'embraser dans mon ame.

L'ambition qui *s'embrase* & qui *s'em-*
brase comme un trait !

Ce Prince *entrait* alors dans la *fougue de l'âge*.

Entrer dans la fougue est une plaisante
expression ; & l'auteur ne fait pas que le
mot d'âge, quand il est pris généra-
quement, signifie la vieillesse.

Mais l'âge a mis un frein à ses jeunes ardeurs.

RACINE.

A mes parens flétris sous les rides de l'âge :

VOLTAIRE.

Son œil, accoutumé chaque jour à me voir ;
De mes *faibles* attraits sentit *tout le pouvoir*.

Si l'on voulait faire des vers de parodie, pourroit-on mieux réussir ? *Tout le pouvoir de mes faibles attraits !* Cela rappelle ce vers,

Eclairas-tu jamais une si belle nuit,
Solcil !

L'auteur était accoutumé à entendre les Princesses dire au théâtre en parlant d'elles mêmes : *mes faibles attraits* ; & il a mis *mes faibles attraits*, n'importe avec quoi. Voilà ce que c'est qu'un style composé d'hémistiches cousus au hasard.

Le croiras-tu ? Ce Prince, aveugle en son ivresse,
Osa m'offrir un jour *le rang* de sa maîtresse.
Je l'avouerai : *ce coup étonna mes esprits*.

On lit dans Zaïre,

Que d'un maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse.

66 MERCURE DE FRANCE.

Le mot de *rang* est très bien placé dans ces deux beaux vers. C'est en effet un rang dans le sérail. Mais la maîtresse d'Arcès n'a point de rang, & M. Blin place souvent fort mal les hémistiches qu'il prend de tous côtés. Le vers suivant est bien pire.

Ce coup étonna mes esprits.

Ce coup est burlesque. Et qu'est-ce donc que *ce coup* a de si étonnant ? Orphanis voulait-elle qu'Arcès commençât par vouloir l'épouser, comme nous l'avons déjà observé ? Que de fautes, & quelles fautes dans douze vers de suite ! En faut-il davantage pour prouver la privation totale du talent d'écrire ? Faut-il retourner la page ? On trouvera, sans aller plus loin,

Mes transports n'éclataient qu'à l'ombre du mystère.

Des transports éclataient à l'ombre ! ne voilà-t'il pas des métaphores bien assemblées ?

Nous attendions en paix un destin plus heureux ;
Quand un coup imprévu vint l'offrir à nos vœux.

Un coup qui vient offrir un destin ! L'au-

teur aime beaucoup ce mot de *coup*, & il l'emploie toujours heureusement. Il dit un moment après :

Un Prince, désigné pour succéder au trône,
A, par un *coup d'éclat*, défendu la couronne.

Nous n'allons point, comme on le voit, chercher malignement quelques imperfections répandues dans un long ouvrage. C'est dans deux pages que se présentent tant de bévues choquantes. L'auteur ne fait le plus souvent ni ce qu'il veut ni ce qu'il doit dire. Dans la scène de Sésostris avec l'Envoyé Crétois, ce dernier dit en parlant de la fille d'Idoménée :

Le sang de Jupiter peut prétendre, je crois,
A l'honneur de s'unir au sang des plus grands
Rois.

L'auteur n'a pas songé que ce n'est pas un *honneur* pour le sang de Jupiter de s'unir au sang des Rois; mais que c'en ferait un pour le sang des Rois de s'unir au sang de Jupiter. S'il n'y avait dans un ouvrage qu'une seule faute de cette espèce, on pourroit la pardonner; mais en commettre à tout moment de pareilles, ce n'est pas seulement manquer de talent, c'est manquer d'esprit.

On connaît ce propos vulgaire, qu'il faut toujours beaucoup d'esprit pour faire une mauvaise tragédie. Ce propos est assez généralement adopté sans beaucoup de réflexion. Pour se convaincre du contraire, il n'y a qu'à essayer de lire cette foule de tragédies entièrement oubliées depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours, & l'on verra que la plupart de ces pièces supposent beaucoup moins d'esprit qu'une jolie épître ou quatre pages de bonne prose. Une bonne tragédie est peut être le chef-d'œuvre de l'esprit humain; une mauvaise est peut-être aujourd'hui ce qu'il y a de plus aisé à faire. En effet rien n'est si facile que de bâtir cinq actes sans qu'il y ait une seule idée, un seul sentiment, une seule situation, un seul hémistiche qui appartienne à l'auteur. Orphanis en est la preuve dans tous les points. Le grand nombre de pièces qu'on a faites procure cette facilité, & une vieille situation, rajeunie par une actrice, soutient un drame quelque temps; au lieu que pour faire une épître qui ait quelque succès, pour se faire lire en prose, il faut des idées & de l'expression. Ce n'est pas que dans une tragédie mal faite, mal conçue, il ne puisse y avoir de très-

belles choses, des traits qui prouvent le talent. Dans le Barnevel Anglais dont M. Blin parle avec assez de mépris dans sa préface, il y a des défauts monstrueux. Mais quatre lignes de la scène des deux Amis sont infiniment au-dessus de quatre Orphanis; il ne peut même y avoir de comparaison, parce que l'on ne compare pas quelque chose à rien. Je me souviens d'une tragédie de Manco, jouée il y a dix à douze ans. La pièce pouvait être mieux faite. Elle eut cinq ou six représentations. L'auteur ne l'a pas imprimée, je ne sais pas pourquoi. Mais voici quatre vers que disait un Sauvage, ennemi de Manco, qui veut civiliser les Péruviens. Je me les suis toujours rappelés.

C'est ainsi que Manco cherchait à nous séduire :
 De je ne sais quels arts il prétend nous instruire.
 Et qu'avons-nous besoin de ces arts dangereux ?
 Et que peut-on apprendre à qui sait être heureux ?

Certes, ces quatre vers, dont le dernier est d'une beauté frappante, valent un peu mieux que les treize représentations d'Orphanis. Ces vers tiennent au talent, & le nombre des représentations tient à des circonstances. Ces vers (& il y en avait d'autres de ce genre dans la pièce)

70 MERCURE DE FRANCE.

montrent tout de suite l'homme qui a une idée, un sentiment à lui, & qui l'exprime comme il l'a conçu. Au contraire, lisez Orphanis; lisez cent pièces du même genre : vous voyez un homme qui ne pense rien & qui assemble maladroitement des hémistiches pillés au hasard.

On demandera pourtant si dans cet ouvrage il ne s'offre absolument rien de louable quant au style : il y a cinq ou six vers naturels. Les voici :

J'avais tant de plaisir à vous croire sensible !

C'est le jeune Arcès qui dit ce vers à sa maîtresse qui feint de renoncer à lui. Il y a de la vérité dans ce sentiment. Ce même jeune homme prêt à commettre le meurtre & retenu par ses remords, prononce ces vers :

Dans le fond de mon cœur déjà je crois entendre
De ce faible vieillard la voix plaintive & tendre.
Je crois le voir tomber *sous mes coups inhumains*,
M'implorer & mourir en me tendant les mains.
Quoi ! je suis innocent & le remords m'accable !
Que sera-ce, grands dieux ! si je deviens coupable ?

Ces vers sont communs, mais le sentiment en est vrai.

Sous mes coups inhumains est un bien mauvais hémistiche dans une pareille situation. Mais le vers suivant,

M'implorer & mourir en me tendant les mains,
offre une image intéressante.

Connaissez de ce cœur l'ingratitude affreuse ;
Tandis que vers le Ciel votre voix généreuse
S'élevait pour me plaindre & pour me pardonner ;
Votre fils *n'aspire* qu'à vous assassiner.

Ces vers ne seraient pas mal sans cette expression *n'aspire*, qui est fautive & déplacée. *Arcès n'aspire point à assassiner Sésostris*. Il s'y résout malgré lui, il en frémit. Cet Auteur a bien rarement le mot propre.

Qui ! toi ! m'assassiner ! Dieux ! que viens-je d'entendre !

Hélas ! de tes amis tu perdais le plus tendre,

Tout cela, il faut le redire, est bien commun ; mais c'est ce qu'il y a de mieux dans la pièce. L'Auteur a soin de mettre en interligne, que Sésostris *regarde Arcès de l'air le plus touchant*. Ces sortes d'avertissemens sont aujourd'hui une des grandes ressources de l'art dramatique, & le lecteur ne manque pas

72 MERCURE DE FRANCE.

de dire : Eh ! faites des vers touchans ,
& laissez à l'Acteur le soin d'avoir l'air
touchant.

Le défaut qui se fait le plus sentir
dans cette dernière scène , c'est la dis-
proportion des forces de l'Auteur , avec
la situation qu'il a empruntée. Le style
qui devrait être animé & pathétique ,
est d'une langueur affadissante. Com-
ment Arcès s'exprime-t-il aux pieds de
Sésostris ?

Grand Dieux ! que l'homme est faible ! & qu'il faut
de vertu

Pour dompter un penchant qui nous entraîne au
crime ?

Hélas ! je me suis vu sur le bord de l'abyme.

Vengez-vous d'un barbare ; ordonnez mon tré-
pas ;

Mais , en me condamnant , ne me haïssez pas.

Ce dernier vers est aussi plein de
sensibilité que les précédens en sont
dépourvus. Il est pris à M. de Vol-
taire.

Aimez-vous ; mais au moins ne me haïssez pas.

ADELAÏDE.

Et dans Brutus :

Dites

Dites au moins : mon fils , Brutus ne te hait pas.

Tout le sentiment est dans cet hémistiche, ne me haïſſez pas ; & c'est-là de ces traits qu'il ne faut pas prendre.

Que répond Séſoſtris à son neveu qui a voulu l'assassiner ?

Mon fils , que pour jamais cette faute t'éclaire.
Entraîné par l'erreur d'un charme involontaire ,
Eh ! quel cœur peut ne pas quelquefois s'égarer ?

Quels vers ! quelles trivialités , dans un pareil moment !

Je t'aimai sans faiblesse , & ce triomphe insigné
De ma tendre amitié te rend encor plus digne.

Il faut remarquer que ce *triomphe insigné* , c'est de n'avoir pas assassiné son oncle & son bienfaiteur ; car il n'a pas encore promis de renoncer à Orphanis ; il n'en a pas dit un mot , & Séſoſtris lui parle de ce *triomphe insigné* ! & pour n'avoir pas commis le plus abominable des crimes , il n'en est *que plus digne de sa tendre amitié* ! Il faut être bien accoutumé à se servir au hasard des expressions répandues dans les tragédies , pour écrire de pareilles absurdités. Voilà ce que le savant Auteur de l'Almanach

D

74 MERCURE DE FRANCE.

des Muses , appelle un des plus beaux cinquèmes actes qui soient au théâtre.

Mais , dira-t-on , pourquoi donc cet ouvrage a-t-il eu quelque succès ? On peut répondre : Et pourquoi tant d'ouvrages dont les noms sont oubliés , & dont on ne peut pas lire un acte , ont-ils eu du succès ? Essayez d'y jeter les yeux , & vous ne le comprendrez pas. Tout tient à des circonstances du moment. Joignez à l'excessive indulgence que l'on a toujours pour l'excessive foiblesse, le plaisir de voir une Actrice justement aimée , briller dans un rôle nouveau , & y développer un talent fait pour exciter le plus vif intérêt ; en voilà assez pour soutenir un ouvrage , sur-tout dans le moment de l'année le plus favorable pour les spectacles. Dans de pareilles circonstances , une seule situation fortifiée par le jeu d'un Acteur plein d'ame & d'intelligence , ranime un peu le Spectateur après quatre actes d'ennui ; & quant au nombre des représentations , il dépend de la bonne volonté des Acteurs ou de leur santé. Beaucoup d'ouvrages sont interrompus au milieu d'un grand succès ; d'autres traînent longtemps un succès médiocre.

Ce qui paroît incompréhensible, c'est le langage que tient l'Auteur d'Orphais dans sa préface. On fait que le ridicule des préfaces, est un des caractères du siècle. Voici comme M. Blin termine la sienne.

« Le spectateur *attendri* par des situa-
 » tions intéressantes, *ébloui* par des ca-
 » ractères imposans, *entraîné* par la cha-
 » leur & les mouvemens d'un jeu pitto-
 » resque, peut *prodiguer* des applaudisse-
 » mens; mais cette versification harmo-
 » nieuse, noble, facile & naturelle, ce
 » style pur & correct, ce coloris toujours
 » vrai, tantôt fier & majestueux, tantôt
 » doux & flatteur; cette éloquence qui
 » vient du cœur, & que les efforts du bel
 » esprit ne peuvent imiter; ce charme
 » entraînant qu'on ne peut définir: voilà
 » ce que le lecteur exige; voilà ce qui
 » distingue un écrivain de la foule, & fait
 » triompher son ouvrage des chicanes
 » minutieuses de l'envie, de la mauvaise
 » foi des critiques, du manège adroit des
 » cabales, & des dédains affectés de la
 » médiocrité. »

On voit que M. Blin est persuadé que le spectateur a été *attendri*, *ébloui*, *entraîné* par la tragédie, & il est assez natu-

Dij

rel qu'il ait cette opinion , quoique son ouvrage ait été très-peu applaudi. Il est encore très-naturel qu'il se flatte de posséder cette *harmonie, ce coloris, cette éloquence du cœur*, &c. Il n'y a qu'à le lire pour voir qu'il en doit être convaincu. Mais que M. Blin pense avoir à *triompher des cabales*, c'est ce qui peut étonner. Cependant lorsqu'on fait réflexion que M. Blin nous a donné quatre *Héroïdes* depuis quinze ans, & qu'on en trouve la quatrième édition chez *Delalain*, on peut concevoir qu'il y a-là de quoi se faire une prodigieuse réputation, qui ne peut manquer d'attirer une prodigieuse multitude d'ennemis.

Quant aux *chicanes minutieuses, à la mauvaise foi des critiques*, il est clair que cela ne peut regarder que l'auteur de cet article. Car M. Blin étoit bien sûr d'être loué par-tout ailleurs, & loué à outrance. Ainsi les *chicanes minutieuses & la mauvaise foi* nous appartiennent en propre. Le lecteur jugera des *minuties & de la mauvaise foi*.

A l'égard des *dédains affectés de la médiocrité*, celui qui rend compte d'Orphanis ne peut prendre cela pour lui. Il est clair qu'il ne *dédaigne pas M. Blin*. D'ail-

leurs, il y aurait de l'amour-propre à se croire *médiocre*. La *médiocrité* est le reproche banal que font aujourd'hui tous les écrivains qu'on ne lit pas, à ceux qui ont le petit avantage de se faire lire. Quiconque écrit une illisible déclamation en vers ou en prose, prétend exclusivement au génie, & traite de médiocre tout ce qui n'écrit pas comme lui. On voit que M. Blin se croit au-dessus de la *médiocrité*. Il a raison. L'auteur de Manlius, celui d'Absalon, celui d'Andronic étaient des écrivains médiocres. L'auteur d'Orphanis est fort loin d'être *médiocre*.

Il y a quelques années qu'un de ces hommes de génie envoya un ouvrage à M. de S* L**, l'un des auteurs de ce siècle qui ont le mieux écrit en vers. Il pria cet académicien de lui dire son avis *en conscience*. M. de S* L** lui répondit *en conscience*, qu'il fallait jeter l'ouvrage au feu. L'Auteur se garda bien de suivre cet avis. Mais il écrivit à celui qu'il avait pris pour juge, qu'il s'était toujours apperçu que rien n'était plus sévère que la *médiocrité*. Ce grand écrivain qui daignait consulter un homme médiocre, avoit autant de politesse que de génie.

Le lecteur a pu s'appercevoir que pour la première fois peut être, on n'avait

point cherché à adoucir les traits de la critique. On doit lui en rendre raison. Il fallait nécessairement faire voir une fois à quel point sont dépourvus de tout talent ces écrivains si constamment & si indécemment loués dans des compilations périodiques. Il faut apprendre aux honnêtes gens de la capitale, que dans des feuilles qu'on n'y lit guères, dans plus d'un journal, l'auteur d'Orphanis est comparé à Racine. C'est à ce ridicule excès qu'on profane le nom d'un des plus beaux génies qui honore la France. La lecture d'une scène d'Orphanis fait sentir à tout homme qui a un peu de goût, & ce que nous venons de dire prouve sans réplique à tout homme qui a un peu de sens, que les fautes de Pradon ne sont ni si ridicules, ni si multipliées que celles de M. Blin; & il se trouve des hommes qui mettent le nom de Racine à côté de celui de M. Blin! On fait bien que toutes ces louanges de complaisance, ou de convention, ou de parti, ne font rien pour la renommée, & n'en imposent qu'à quelques jeunes gens qui sortent du collège, ou à quelques lecteurs peu instruits. Mais les prétendus juges qui donnent de pareils éloges, s'applaudissent tellement du silence que l'on garde avec eux, quoiqu'ils

en sachent fort bien le motif , qu'on a cru nécessaire de découvrir une fois toute leur ineptie.

Ce sont ces mêmes juges qui exaltaient il y a deux ans une épître à Racine, qu'ils disoient être *écrite dans la langue* du grand homme à qui elle était adressée. Cette pièce qui est de M. Blin, avait concouru pour le prix de l'Académie de l'année 1771, & l'on voulait injurier celui qui l'avait remporté. On voulait attaquer le jugement de l'Académie. L'auteur de l'épître faisait mieux : il prétendoit dans sa préface que, *par une fatalité bien étrange*, sa pièce n'avait pas été lue des académiciens, quoique le secrétaire de l'Académie lui eût montré le titre de sa pièce enregistré avec les autres, & la date du jour où elle avoit été rejetée après qu'on en eut lu une trentaine de vers. M. Blin ne pouvait pas concevoir comment on ne lisait que trente de ses vers. Il est facile de faire voir que tout ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on en ait lu autant. On ne voulut pas, dans le temps du jugement, parler de cette pièce, ni d'aucune de celles qui avoient concouru. C'est une loi que l'auteur de cet article à toujours suivie à l'égard de ses concurrens. Aujourd'hui que toutes ces pièces & celle qui fut couron-

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

née sont également oubliées, il n'est pas hors de propos de faire voir au Public un échantillon de cette pièce écrite dans le goût de Racine. En voici les premiers vers.

O toi, peintre du cœur, dont l'heureuse imposture

Des ornemens de l'art embellit la nature,
Toi dont l'esprit fécond, en se pliant à tout,
Fut l'honneur du Parnasse & l'oracle du goût;
Racine, auteur divin, si ma voix qui t'appelle
Peut percer jusqu'à toi dans la nuit éternelle,
Repasse des enfers à la clarté du jour.
Reviens après un siècle éclairer ce séjour;
Et si le Ciel enfin te permet de connaître
Quels hommes après toi notre Pinde a vu naître,
Viens écouter mes chants; mais si la main du
sort

Te retient enchaîné dans l'ombre de la mort,
Que dans la tombe au moins mes sons puissent
descendre;

Reçois-y le tribut que je rends à ta cendre;
Et fais que, t'adressant d'utiles entretiens,
Je forme des accords aussi doux que les tiens.

On demande à tout lecteur sensé, si, après ce ridicule galimathias, il est tenté d'en lire davantage. Voilà seize vers sans qu'il y ait l'apparence d'une idée, seize

vers pour dire à Racine : écoute moi ,
 fois que tu sortes de la tombe ou que tu
 y restes. Et d'ailleurs qu'est-ce que cela
 veut dire ? Qu'importe pour ce que l'au-
 teur de l'épître doit dire à Racine , qu'il
 sorte de la tombe ou n'en sorte pas ?
 Comme tout cela est vuide de sens ! Mais
 ce n'est rien encore : & le style ! *L'art &
 la nature & l'heureuse imposture*, & Racine
 qui est *l'oracle du goût* ! Voilà un poëte
 tragique bien caractérisé. Racine qui est
l'honneur du Parnasse ! C'est encore un
 trait bien distinctif. Et cet hémistiche
 d'une harmonie racinienne, *en se pliant
 à tout*, & ce vers élégant ,

Fais que t'adressant d'utiles entretiens ;

voilà parfaitement la langue de Racine.

On pourra dire que ce commencement
 est peut-être ce qu'il y a de plus mauvais
 dans la pièce & que le reste vaut mieux.
 Voyons l'endroit que citaient de préfé-
 rence les panégyristes de M. Blin. Car
 il en a, & personne ne doit désespérer. Il
 s'agit d'un tableau du siècle de Louis XIV.

Quel éclat embellit les rives de la Seine ?
 Condé dans les combats , Corneille sur la scène ;
Entassaient chaque jour des triomphes divers.

D v

82 MERCURE DE FRANCE

Par-tout de grands exploits chantés dans de beaux
vers.

Boileau formait la langue & réglait le Parnasse.

La Fontaine, plus simple, instruisait avec grâce.

Lulli notait les vers que soupirait Quinault.

Le Brun ornait le Louvre élevé par Perraut.

Molière, plus grand peintre, en ses portraits fidèles,

Pour corriger le vice, égayait ses modèles.

Le Pontife de Meaux, armé de traits vainqueurs,

Semblait un Dieu puissant qui tonnait dans les
cœurs.

Et Fénelon, brûlant d'une plus douce flamme,

Peignait dans ses discours la candeur de son ame.

Ces vers en général ne sont pas mal tournés ; c'est au moins quelque chose. Mais, aux yeux du connaisseur, ils ont un défaut inexcusable : c'est de dire avec la plus grande faiblesse de style, tout ce qui a été dit supérieurement. Qu'est ce que Corneille & Condé qui entassent des *triumphes divers* ! Qu'est-ce que ces expressions vagues après ce beau vers de M. de Voltaire ?

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Par-tout de grands exploits chantés dans de beaux
vers.

Y a-t-il beaucoup de mérite à faire ce vers , après celui-ci ?

Français , vous savez vaincre & chanter vos conquêtes.

VOLT.

Boileau formait la langue & réglait le Parnasse.

Cet éloge de Despréaux n'est-il pas de la prose sèche ? Et la Fontaine est il bien caractérisé dans le vers suivant ?

La Fontaine , plus simple, instruisait avec grâce :

Lulli notait les vers que soupirait Qui nault : *que soupirait Tibulle*, est un hémistiche de Boileau qui est consacré. Et que signifie *Lulli notait les vers* ? Voilà un Musicien bien loué !

Le Brun ornait le Louvre élevé par Perraut.

Orner le Louvre ! Cette expression qui peut convenir à cent Artistes différens , a-t-elle rien qui soit particulier au talent de le Brun ? Où est dans tout cela la pensée ? Où est l'expression ? Et qu'est ce que Fénelon *brûlant d'une plus douce flamme & peignant la candeur de son ame* ? Est ce ainsi que l'on peint Fénelon ? Observez que dans une douzaine de vers , l'auteur nommé Corneille , Condé , Boileau , la Fontaine ,

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

Lulli, Quinault, le Brun, Perraut, Bossuet, Fénelon, & cependant sur aucun de ces hommes fameux, vous ne trouvez un seul trait qui caractérise, une idée qui appartienne à l'auteur. Tout est vuide de sens, excepté les deux vers sur Moliere, où il y a une pensée, faible à la vérité; mais enfin c'en est une. Voilà cependant les meilleurs vers de M. Blin. Ils semblent faits pour prouver l'impuissance.

N'oublions pas que dans cette même épître, l'auteur dit à Racine :

Oui, les chants séducteurs de *mille oiseaux divers*,
Sont moins harmonieux, moins touchans que tes
vers.

Parmi *ces oiseaux divers*, à qui comparera-t-on le chant de M. Blin ?

Recueil de Romances, tome second. A Paris, chez le Jay, rue St Jacques.

Le premier volume de ce recueil parut il y a quelques années, & l'édition en est épuisée aujourd'hui. Le succès que doit avoir ce second volume fait espérer qu'on réimprimera le premier. On doit bien s'attendre que le seul avantage de ces sortes de collections, c'est de réunir

des pièces du même genre éparfées en différens endroits, mais cet avantage est essentiel. Il y a cependant quelques morceaux dans ce nouveau recueil, que l'on ne trouverait pas ailleurs.

La Romance est l'espèce de chanson la plus intéressante. La Romance historique, imitation de nos anciens fabliaux, est un petit poëme qui doit joindre la naïveté du style à l'intérêt du récit. Cette naïveté y est si précieuse, que les vieilles tournures Gauloises, qui seraient déplacées ailleurs, y ont été heureusement employées. Nous avons dans ce genre des Romances de feu M. de Moncrif & de M. le Duc de la V * *, qui passent pour des modèles.

La Romance est très-bien employée à chanter l'amour malheureux. Les airs que demande ce genre de composition semblent faits pour la plainte. Cette sorte de Romance n'est qu'une élégie chantée.

Il y en a une troisième espèce : c'est la Romance burlesque ou mélangée de tons sérieux & comiques : telle est la longue Romance de Scarron sur Héro & Léandre, où l'on a remarqué cette strophe plaisante, sur un rendez-vous de ces deux amans :

86 MERCURE DE FRANCE.

Il faut, en semblable aventure,
Pressé d'un semblable desir,
Avoir un semblable plaisir,
Pour faire semblable peinture.

Mais en général ce mélange de tons est de mauvais goût & a fort peu d'agrément; il faudrait, pour y réussir, trouver un sujet qui eût un côté pathétique & un côté ridicule; &, quand on l'aurait trouvé, rien ne serait si difficile que de passer d'un ton à l'autre par des nuances justes & délicates. On remarque dans le recueil qui vient de paraître une romance burlesque de M. le Mierre sur le Siège de Calais, sujet où il n'y a pas le mot pour rire.

Par Edouard, Roi d'Angleterre,
Calais bloqué
Se voyait confisqué.
La Faim, cousine de la Guerre,
Met aux abois
Les plus riches bourgeois.
Pour tout festin,
Même pour pain,
Dans ce coin de la terre,
Des ossemens pourris,
Des souris,
Par-tout étaient servis.

Indigné de leur résistance,
 Le Prince Anglais
 Leur envoie un exprès.
 Livrez, dit-il, en diligence,
 A votre choix,
 Trois paires de bourgeois;
 Ou bien mon Roi,
 Semant l'effroi,
 S'en va, dans sa vengeance;
 A grands coups de canon,
 Patapon,
 Mettre tout en charbon.

On demande quelle grâce, quel esprit, quel mérite il peut y avoir à dire d'un style ridicule des choses qui ne font point rire. Il y a une sorte d'esprit à saisir un côté plaisant dans un sujet sérieux. Mais un amas d'expressions burlesques n'a rien de plaisant.

On remarquera deux couplets en style de Romance, de M. de Moncrif. L'idée en est ingénieuse.

Autrefois un Temple était ;
 (La fête en est passée) ;
 Chaque amant y répétait
 Sa plus douce pensée ;
 Si ce Temple se rouvrait

88 MERCURE DE FRANCE.

Pour ce tant doux mystère ,
Que de fois on entendrait
J'adore la Vallière !

Voilà de la galanterie de très-bon goût. Il y a peu de femmes qui aient inspiré de si jolis vers. On connaît ceux-ci de M. de Voltaire, imprimés par-tout.

Etre femme sans jalousie ,
Et belle sans coquetterie ,
Bien juger sans beaucoup savoir ;
Et bien parler sans le vouloir ;
N'être haute , ni familière ,
N'avoir point d'inégalité ;
C'est le portrait de la Vallière ;
Il n'est ni fini ni flatté.

Mais peu de gens connaissent un quatrain plein d'esprit & de précision, fait pour la même personne, par une femme qui fait souvent de jolis vers & qui les montre fort peu.

La Nature, indulgente & sage,
Force le Temps à respecter
Les charmes de ce beau visage
Qu'elle ne pouvait répéter.

On a de tout temps célébré la beauté ;
mais pas toujours si heureusement.

Les refrains sont un des plus grands charmes de la Romance. Mais il y a beaucoup d'art à les bien ramener. Surtout il ne faut pas qu'un refrain serve à redire toujours la même pensée, comme dans la Romance intitulée les Souhais.

Point ne voudrais pour bien passer ma vie ,

Des riches dons du rivage Indien.

Point ne voudrais des parfums d'Arabie ,

Ni des trésors du Peuple Lybien.

Il ne me faut que l'amour de ma mie.

Pour moi son cœur est le souverain bien.

On voit d'abord que ces vers ne sont qu'une très-faible imitation de ce couplet que le Misantrope a rendu fameux, *J'aime mieux ma mie au gué. J'aime mieux ma mie.* Tous les autres couplets ne sont que la même pensée répétée. L'Auteur ne veut ni de la gloire , ni de la philosophie, ni des arts. *J'aime mieux ma mie, &c.* Il faudrait varier la pensée en conservant le refrain. D'ailleurs toutes ces rimes en *ien* pendant cinquante vers font un effet gothique qui est l'opposé de l'harmonie. On ne saurait trop respecter l'oreille dans les vers faits pour être chantés. Il y a des mots qui ne doivent pas entrer dans une

90 MERCURE DE FRANCE.

chanson. Comment chanter, par exemple ?

Plaire toujours, c'est le nœud gordien.

Une femme connue dans la littérature par un ouvrage très-estimable, M^{de} E. de B., a répondu à ces couplets par des couplets bien supérieurs. Elle n'a point employé de rimes barbares, & chez elle chaque couplet amène une nouvelle pensée. Nous n'en citerons qu'un qui nous a paru excellent.

D'être un Apelle il m'aurait pris envie :
Mais sans daigner travailler pour les Rois ;
Si, des Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer sous mes doigts ;
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie !
Je l'aurais peinte ainsi que je la vois.

Ce dernier vers est charmant.

On retrouvera avec plaisir une imitation très-connue de la fameuse chanson de Métastase, *Grazié à l'inganni*, &c. sur laquelle plusieurs plumes célèbres se sont exercées, entre autres celle de l'auteur d'Emile. Sa version, quoiqu'on y reconnaisse un homme trop peu accoutumé à faire des vers, a quelquefois de la douceur & de la grâce. Elle est trop dénuée

d'élégance & de poésie. Celle de M. de St Lambert, qui commence par ces mots, *sans dépit, sans légèreté, &c.* est regardée comme un chef-d'œuvre. C'est celle qui est insérée dans le recueil. On y a mis quelques romances de l'auteur de cet article, déjà imprimées ailleurs. Il y a des fautes de copiste; mais, pour prendre la peine de les relever, il faudroit mettre quelque prix à ces bagatelles, & l'on n'en met aucun. D'ailleurs les critiques bien intentionnés mettront ces fautes sur le compte de l'auteur. Il faut leur laisser tous leurs avantages.

PS. Pendant qu'on imprimoit cette feuille, il en paraissoit une de l'auteur de l'*Année littéraire* qui justifioit complètement ce qu'on avoit prédit. Dans une strophe de la romance de Léandre on a mis

Il va flottant sans résistance,
au lieu de

Il va flottant sans assistance.

comme on peut le lire dans un *Mercur*e de l'année 1768. Le Critique n'a pas manqué de prouver fort au long que *sans résistance* ne signifioit rien, ce qui n'étoit

92 MERCURE DE FRANCE.

pas une grande découverte. Il y aurait eu plus d'esprit à s'appercevoir que c'était une faute d'impression. C'est avec la même sagacité ou la même bonne foi qu'il avait relevé dans Mélanie ces deux vers :

Vous aurez en tout temps contre un *fort* ennemi
Le Ciel & vos vertus, une mère, un ami.

Le plus imbécille des lecteurs s'appercevrait qu'il faut lire contre un *fort* ennemi; mais on est trop heureux d'avoir des vers à souligner. Il ne faut rien perdre.

Almanach des Muses, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie Française, 1774.

C'est en parcourant ces sortes de recueils que l'on sentira sur-tout les défauts dominans de la plupart des écrits d'aujourd'hui, le vuide des idées & l'affectation du style. On s'appercevra des progrès du mauvais goût aux traces fréquentes qu'on en retrouve même dans des écrivains nés avec du talent. Cependant comme il n'est pas juste de prononcer avec rigueur sur des ouvrages de peu d'importance, insérés dans une collection souvent sans l'aveu des auteurs, nous ne parlerons guères que des pièces qui ont paru les meilleures, & qui n'étaient pas imprimées

ailleurs. Tout ce qui est de M. de Voltaire était connu. *

A quelques incorrections près, *la Requête à M. le Comte de ****, par Mde la Marquise d'Antremont, est une très-jolie pièce. Le ton en est facile, aimable, & l'expression souvent heureuse. En général aucune femme n'a mieux écrit en vers depuis Mde Deshoulières. Il y a toujours dans les vers de Mde d'Antremont de l'esprit, de l'agrément & des négligences; mais jamais d'entortillage ni de jargon, défauts si communs aujourd'hui.

L'Avis aux Princes est d'un écrivain de très-bon goût & très-ingénieux qui a fait trop peu de vers.

Quoiqu'il paraisse inutile de transcrire des pièces d'un livre que tout le monde a dans les mains, nous croyons pouvoir citer celle de M. Bertin, adressée à Rosine, Elle est très-courte & très-jolie.

En faveur de ma jeunesse
Et de ma folle gaité,
Vous n'avez que trop vanté
Des chansons que la paresse
Me dicta pour la beauté :
En flattant ma vanité ,

* La Brunette Anglaise est de M. Cazot, & non de M. de Voltaire.

94 MERCURE DE FRANCE.

Vous affligez ma tendresse.
 Je vous aime & j'ai vingt ans.
 Le laurier peut-il me plaire ?
 Enchaînez-moi de rubans.
 Parlez ma Muse légère
 Et du myrte de Cythère
 Et des festons du printems.
 La gloire est *triste* à mon âge,
 Et l'amour est enchanteur.
 Louez un peu moins l'ouvrage ;
 Aimez un peu plus l'auteur.

Ces vers sont rapides & très-bien tournés. Ils sont d'un jeune homme, & c'est pour cela que nous les avons cités. Ils donnent l'espérance d'un talent très agréable. Peut-être ne fallait-il pas dire : *la gloire est triste à mon âge*. La gloire sied très-bien à la jeunesse : mais elle ne lui suffit pas. Ce vers doit être changé.

Les couplets de M. de St Lambert, intitulés *les Caprices*, sont remarquables par la précision & le fini qui caractérisent tous ses ouvrages en ce genre.

Je lui portais les fleurs qu'elle aime ;
 Elle les prit avec dédain.
 Elle me donna le soir même
 • La rose qui parait son sein.
 Elle est simple, sans artifices ;

Nul amant n'a tenté sa foi,
 Et, fidèle dans ses caprices,
 Elle n'aime & ne hait que moi.

Cette finesse d'idées qui n'exclut point la simplicité dans l'expression, est le vrai ton de la chanson française. Il fallait moins d'esprit dans les chansons grecques. Anacréon parlait une plus belle langue.

On trouvera ici les plus jolis vers qu'ait faits M. de Pezay.

J'ai voulu d'un pas téméraire
 Pénétrer jusqu'au sanctuaire
 Où se cache la Vérité.
 En cherchant la réalité
 Je n'ai changé que de chimère.
 J'ai voulu toucher au compas.
 Ma main *sur la lyre étrangère*,
 A présent ne retrouve pas
 Un seul chant digne de Glycère.
 Qu'avez-vous appris à mon cœur,
 Tristes calculs, recherches vaines?
 Sans m'éclairer sur le bonheur,
 Vous m'avez dérobé l'erreur
 Qui peut seule adoucir mes peines.
 Vous savez bien défabuser
 De la constance d'une belle;
 Mais qu'avez-vous à proposer

96 MERCURE DE FRANCE.

Qui puisse valoir le baiser
Que donne même une infidelle!

Cette fin est charmante. *Ma main sur la lyre étrangère* est un vers qui manque de clarté; on ne fait à quoi se rapporte *étrangère*. Il est certain que dans une pièce de vingt vers, il n'en faut pas laisser un qui soit obscur. Il y a dans quelques autres pièces du même auteur de l'agrément & de l'inégalité. Une, entre autres, de M^{de} la Comtesse de B** finit ingénieusement.

Belle à la fois & de l'esprit!
Ah! c'est trop de crimes sans doute.
Tu dois exciter leur dépit, (des femmes)
Soit qu'on te voye ou qu'on t'écoute.

Parmi les pièces de M. Dorat, on remarquera sur-tout la réponse à M. Doiny. En voici les derniers vers où la facilité se joint à la grâce.

Peins nos femmes de bien, nos sublimes coquettes,
Ayant toujours cinq ou six goûts décens,
Nos grands hommes d'Etat, leur travail aux toilettes,
Nos faux modestes, nos savans,
L'extravagance de nos sages,

Tant

Tant d'agréables personnages,
 Petits fléaux de mode & doucereux tyrans.
 Peins des braves du temps la jactance indiscrette,
 , nos Colonels penseurs ,
 Les prudes , les Abbés & le progrès des mœurs,
 Et le déclin de l'ariette.

De ces travaux encor si tu crains le tourment ,
 Chante l'Amour , préfère ses caresses ,
 Et sur-tout célèbre gaîment
 La trahison de tes maîtresses.

L'immortel écrivain , malgré les neuf Déeses ,
 Ne vaut pas le volage amant
 Qui goûte cent plaisirs , prodigue cent promesses ;
 Se moque de son siècle & jouir du moment.

On lit un poète estimable
 Dont les mâles travaux savent nous occuper !
 Mais on vit avec l'homme aimable ;
 C'est lui qu'on invite à souper.

On ne doit pas oublier sur-tout deux traductions , l'une de l'ode d'Horace , *audivere* , *Lyce* , par M. Diderot , l'autre de la harangue des Scythes à Alexandre par M. Dorat. Ces deux morceaux , à très-peu de chose près , sont excellens.

Tous les quatrains de M. l'A. P. sont très jolis. Il y a de la douceur & du sentiment dans quelques pièces de M. de

E

Fumars & de M. Berquin. Elles pourraient être plus travaillées.

Mais le chef - d'œuvre de ce recueil, c'est une chanson de M. Fréron. Il était bien juste que le successeur de Despréaux donnât, comme son maître, le précepte & l'exemple. Il est question d'une fête où M. Laujon l'avait fait admettre.

Mais voyez dont quel tour affreux

L'ami Laujon me joue !

Tout ce qui frappe ici mes yeux

Il faut que je le loue !

Par lui d'être admis en ces lieux

J'obtiens le privilège ;

Et c'est, c'est, j'en suis furieux,

Pour me rendre ce piège !

L'ami Laujon me joue. Jon, joue, que je le loue. Voilà une belle leçon d'harmonie ; & comme le reste du couplet est ingénieux ! *j'en suis furieux.* Comme cette tournure est fine ! M. Fréron reproche toujours aux auteurs qu'il a réprouvés, *d'avoir de l'esprit.* On n'usera pas de représailles avec lui. Il y aurait trop d'injustice à lui faire un pareil reproche. Il est inutile d'en citer davantage. On doit

même demander pardon aux lecteurs de les entretenir de pareilles inepties. Mais l'auteur de l'Année littéraire, qui ne perd pas une occasion de se faire valoir auprès des lecteurs de province, a voulu leur persuader que les vers qu'il avait insérés dans l'almanach des Muses de je ne sais quelle année, étaient évidemment irrépréhensibles, puisqu'on n'en avait rien dit dans le Mercure. On ne fera jamais un pareil raisonnement sur son silence. Mais si l'on se tait sur ses vers comme sur sa prose, c'est qu'on n'aime pas à parler de ce qui est au-dessous de la critique. Lorsqu'il s'avise, par exemple, de traduire après M. de Voltaire un morceau de Lucrèce, & qu'il parle des hommes,

Qui, sans avoir joui de l'éclair de la vie,
Se perdent pour jamais dans la nuit du tombeau.

que veut-il qu'on dise de ces belles métaphores? Veut-il qu'on fasse remarquer qu'il est assez difficile de *jouir d'un éclair*, & que par conséquent cette figure n'a pas de sens? Il est des ouvrages sur lesquels il n'y a rien à dire au Public.

UTRUM VULGO PLEBEIORUM LIBEROS HUMANIORIBUS LITTERIS EXCOLI OPORTEAT. Oratio in solemnè instauratione Scholarum Collegii Harcuriani habita à M. Francisco Mauduit, Humaniorum Litterarum Professore. 11 Octobre, 1773.

Est-il à-propos que le commun des enfans du Peuple soit instruit dans les belles-lettres ?

Le Professeur d'Harçourt entreprend de résoudre cette question problématique. Il a rassemblé dans son discours les raisons qui tendent à faire voir qu'il n'est pas expédient, communément parlant, *vulgò*, de faire participer aux Arts libéraux les enfans des conditions basses, médiocres ou d'entre le peuple. Il demande, conformément aux intentions des fondateurs, qu'on choisisse ceux qui sont de bonne espérance, qui annoncent des talens & marquent des dispositions; & que tous ces esprits matériels & de plomb, ceux qu'il appelle *infaustos pueros*, des enfans ineptes, ne soient par admis ou qu'ils soient renvoyés de bonne heure à *gymnasiis nostris excludantur, aut maturè dimittantur*. Mais est-il facile de distinguer dans l'enfance la stupidité réelle; de cette trompeuse & ap-

parente stupidité qui est l'annonce d'une ame forte & d'un esprit pensif? Supposons cependant que l'on puisse facilement discerner les enfans ineptes; faudra-t-il pour cette raison leur refuser un exercice capable de développer leur intelligence? Ne perdons point ici de vue le principal objet des collèges, qui est de procurer à l'enfance des moyens d'exercer & de perfectionner les facultés de son esprit. Ce n'est point précisément parce qu'un jeune homme sçait le latin qu'il pourra réussir dans ce qu'il entreprendra, mieux que celui qui n'a pas étudié cette langue, mais parce que son esprit est plus souple, plus exercé, plus propre par conséquent à vaincre les difficultés.

Recherches critiques, historiques & topographiques sur la Ville de Paris, depuis les commencemens connus jusqu'à présent; avec le plan de chaque quartier: par le Sr Jaillot, géographe ordinaire du Roi, de l'Académie royale des sciences & belles lettres d'Angers.

Quid verum. . . curo & rogo, & omnis in hoc sum.

HOR. lib. 1 ep. 1.

E iij

Quatorzième quartier , le Temple ou le Marais. Brochure *in-8°*. A Paris , chez l'auteur ; quai & à côté des Grands Augustins ; & chez Lottin aîné , imprimeur-libraire , rue St Jacques.

Ce quatorzième quartier est borné à l'Orient par les remparts & par la rue de Menil montant inclusivement ; au septentrion , par les extrémités des fauxbourgs du Temple & de la Courtille inclusivement ; à l'occident , par la grande rue des mêmes fauxbourgs & par la rue du Temple inclusivement , jusqu'au coin de la rue des Vieilles Haudriettes , des quatre-fils , de la Perle , du Parc Royal & neuve St Gilles inclusivement. On y compte cinquante-huit rues, trois culs-de-Sacs , une communauté d'hommes , trois couvents & une communauté de filles , le Temple , un Hopital , &c. Il ya dans ce nouveau cahier de très-bonnes notices historiques sur les Religieuses du Calvaire , les Templiers , &c. Les observations Topographiques du même auteur aideront le lecteur à suivre les accroissemens de Paris. La Courtille qui fait aujourd'hui partie du fauxbourg du Temple en a été long-tems séparée. Les *Courtilles*,

mot formé de *Cortile* employé dans les gloses anciennes pour désigner une petite cour ou jardin, étoient des vergers environnés de haies où nos ancêtres alloient prendre l'air ; on n'y bâtit d'abord que de simples hangards pour se mettre à couvert ; ensuite des maisonnettes, qu'on a depuis agrandies & qui forment aujourd'hui des cabarets nommés *Guinguettes*. Ce nom a pu être donné à ces cabarets, parce qu'on y vend du petit vin verd appelé *ginguet* : tel est celui qui se recueille dans les environs de Paris.

Dissertation critique sur la vision de Constantin, par M. l'Abbé du Voisin, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, Professeur Royal de Théologie, & Censeur Royal. Vol. in 12. A Paris, chez Dupuis, Libraire, rue S. Jacques.

L'Auteur de cette dissertation a exposé avec méthode tout ce qui pouvoit constater le fait de l'apparition d'une croix lumineuse qui précéda la défaite de Maxence par Constantin. Il a recueilli les témoignages des anciens écrivains ; & , après avoir détruit leur autorité , il compare leurs récits , interroge les divers mo-

numens qui nous restent du siècle de Constantin, & termine sa dissertation par combattre le sentiment d'Albert Fabricius. Ce savant d'Allemagne, qui admettoit le récit d'Eusèbe & des autres écrivains ecclésiastiques, prétendoit que cette apparition d'une croix lumineuse n'étoit qu'un phénomène purement naturel, un *parhélie*, un *halo solaire* que l'ignorance où l'on étoit alors de la physique & de l'astronomie, fit prendre pour un miracle. Comme la religion n'est pas essentiellement intéressée dans cette dispute, il sera libre au lecteur d'adopter ou de rejeter, d'après les discussions de l'auteur de cette dissertation, tout ce qui a été dit pour ou contre la vérité de la vision de Constantin.

Vies de S. Gaëtan de Thienne, Instituteur de la Congrégation des Clercs Réguliers, *dits* Théatins; du bienheureux Jean Marinon, de S. André Avellin, & du B. Cardinal Paul Burali d'Arezzo, de la même Congrégation, avec les panégyriques de S. Gaëtan & de S. André Avellin, par le R. P. de Tracy, Clerc Régulier Théatin. Vol. in-12. A Paris, chez Lottin l'aîné, &

Eugene Onfroy, Libraires, rue Saint-Jacques, près de S. Yves.

Les Saints que cet ouvrage rappelle à notre mémoire, sont particulièrement honorés en Italie. Ils ont enseigné les préceptes de la morale évangélique par une vie laborieuse & pleine d'exercice; & c'est contribuer au bien qu'ils ont fait que de travailler à répandre parmi les fidèles les exemples de leurs vertus. L'histoire d'un Saint, fondateur d'ordre, peut d'ailleurs intéresser comme faisant partie de l'histoire Ecclésiastique. Saint Gaëtan de Thienne fut le premier Instituteur des clercs réguliers, & sa vie est ici précédée d'une notice de toutes les différentes congrégations de clercs réguliers. On fait observer dans la préface, de ne pas confondre les clercs réguliers qui ont pour fin les exercices de la vie Apostolique, avec les Chanoines réguliers qui sont de plus ancienne institution, qui suivent la règle de S. Augustin, & ont pour objet spécial le culte divin & la célébration des divins offices. Comme on distingue en France différentes congrégations de Chanoines réguliers, tels que ceux de Prémontré, de Sainte Gèneviève, du Sau-

106 MERCURE DE FRANCE.

veur en Lorraine , de la Chancellade , de St Ruf , de St Antoine , des Trinitaires , des Croisiers & autres : de même on distingue en Italie différentes congrégations de clercs dont on peut voir les noms dans cette même préface.

On n'avoit point vu jusqu'ici en françois , la vie du B. Cardinal d'Arezzo , non plus que celle du B. Jean Marinon , qui fut disciple de S. Gaëtan , après avoir été Chanoine de la célèbre Eglise de Saint Marc à Venise. Le Biographe a joint à la vie de S. André Avellin , une notice des ouvrages de cet homme apostolique , imprimés en Italie en 7 vol. in 4°. S. André Avellin vécut du temps de S. Charles , & eut sa confiance.

Ces vies sont suivies des panégyriques de S. Gaëtan & de S. André Avellin. Le volume est terminé par des remarques sur l'établissement des Théatins en France.

L'Auteur qui a donné précédemment des *conférences religieuses* , des *conférences ecclésiastiques* , & un *Traité des devoirs de la vie chrétienne* , a enseigné , dans l'ouvrage que nous venons d'annoncer , la pratique de ces mêmes devoirs par les grands exemples d'humilité , d'obéissance , de charité dont il a présenté les traits avec beaucoup d'onction & de piété.

Oraison funèbre de très-haute, très-puissante & très-excellente Princesse, Henriette-Louise-Marie Gabrielle-Françoise de Bourbon Condé, Madame de Vermandois, Abbessé de l'Abbaye Royale de Beaumont-lès-Tours; prononcée le 8 Janvier 1773, dans l'Eglise de l'Abbaye Royale de Beaumont-lès-Tours, par M. l'Abbé Bruyas, de la Maison & Société de Sorbonne, Vicaire général du Diocèse de Tours.

Lorsque Madame de Vermandois fut attaquée de la maladie dont elle est morte, Monseigneur l'Archevêque de Tours étoit dans le cours des visites de son Diocèse. Le danger, qui se manifesta aussi-tôt que le mal, & la mort qui le suivit de près, obligèrent ce Prélat d'interrompre & d'abandonner ses visites, pour se rendre à l'Abbaye de Beaumont. Nous rapportons cette circonstance, pour mieux faire sentir la justesse de l'application de ce passage des Apôtres, qui sert de texte à l'oraison funèbre: *Circumsteterunt (Petrum) omnes viduae flentes & ostendentes ei tunicas & vestes quas faciebat illi Dorcas.* « Des veuves éplorées » entouroient le Prince des Apôtres, » & lui montraient les robes & les vè-

108 MERCURE DE FRANCE.

» temens que Dorcas leur avoit faits de
» ses propres mains. » *act. Apost. chap.*
9. v. 39.

« Monseigneur, dit l'Orateur en
» adressant la parole à Monseigneur l'Ar-
» chevêque de Tours officiant, tels fu-
» rent la tristesse & l'abattement des
» fidèles de Joppé, à la mort de la
» généreuse Tabithe. Privés des exem-
» ples de cette femme respectable, en-
» richis de ses libéralités, ils étoient
» prêts de succomber sous le poids ac-
» cablant de leur douleur. La présence
» du Pasteur pouvoit seule rappeler
» la constance qu'ils avoient perdue,
» & ils venoient réclamer son secours,
» avec la confiance que leur inspiroit sa
» tendresse paternelle. Sensible aux pleurs
» de ses enfans, vivement touché lui-
» même de la cause qui les faisoit ré-
» pandre, S. Pierre interrompt aussi tôt
» le cours de sa mission apostolique, &
» se déroband aux embrassemens de ceux
» qui le possédoient, il se hâte de por-
» ter à cette Eglise désolée les conso-
» lations de l'Esprit Saint. Au premier
» bruit de son arrivée, tous les frères
» courent à sa rencontre; ils l'arrêtent,
» ils l'entourent; à l'empressement qu'ils
» témoignent, on diroit qu'ils ont ou-

» blié leur perte; mais la tristesse de leur
 » ame est peinte sur leur visage, leur
 » voix se refuse aux tendres épanche-
 » mens de leur cœur; ils demeurent quel-
 » que momens saisis, muets, immo-
 » biles; enfin, cherchant à cacher leur
 » trouble, ou plutôt entraînés par une
 » force secrete, ils se détournent & mar-
 » chent en silence vers le lieu qui ren-
 » fermoit les restes précieux de leur bien-
 » faitrice. Jusques-là, le respect avoit
 » retenu leurs larmes; mais, à la vue de
 » ce corps étendu sans mouvement &
 » sans vie, ils ne sont plus les maîtres
 » d'eux-mêmes; ils donnent un libre
 » cours à leurs sanglots; l'air retentit de
 » leurs plaintes, de leurs cris; leurs yeux
 » attachés sur ceux de l'Apôtre, lui re-
 » demandent l'objet de tant de regrets,
 » & leurs mains élevées vers lui, sont
 » chargées de ces vêtemens qu'avoit tis-
 » sus une charité également humble &
 » libérale. *Et circumsteterunt illum omnes
 viduæ flentes & ostendentes ei tunicas &
 vestes quas faciebat illis Dorcas.*

L'éloquence emprunte ici le langage
 d'une piété vive & tendre, pour nous
 retracer les vertus de Madame de Ver-
 mandois. Quel moyen plus puissant pour
 nous rappeler à nos devoirs, que le ta-

bleau fidèle de la vie active d'une Princesse pratiquant également pendant tout le cours de la vie , les devoirs & les conseils évangéliques ; faisant à Dieu les sacrifices les plus généreux , & répandant sur les pauvres les aumônes les plus abondantes ; donnant aux hommes , & d'une manière digne de sa haute naissance , l'exemple d'une piété & d'une charité vraiment héroïques !

Histoire générale d'Italie, depuis la décadence de l'Empire Romain , jusqu'au temps présent , dédiée à Monseigneur le Comte d'Artois ; par M. Targe , tome 1 & tome 2 , in-12. , à Paris , chez Monory , Libraire , rue & vis-à-vis de la Comédie-Françoise.

Il ne paroît encore que les deux premiers volumes de cette histoire générale , qui commence par l'étonnante révolution arrivée en Italie en 476. Cette révolution mit fin à l'Empire d'Occident , & força Rome de se soumettre à un Roi dont le titre lui avoit été si odieux pendant tant de siècles. Odoacre (c'est le nom de ce Roi) n'étant encore que simple Officier des Gardes d'Augustule , avoit su gagner la confiance des

Ruges, des Herules, des Turcilinges & autres races de Barbares qui faisoient la plus grande partie des armées romaines. Ces milices mécontentes de la solde de l'Empereur, offrirent leurs armes & leur bravoure à Odoacre, qui s'en servit pour soumettre l'Italie, & y fonder un Royaume; le nouveau Roi fut toujours obligé d'avoir les armes à la main, & eut à combattre Théodoric. Ce Roi des Ostrogots, dans le dessein de ravir à Odoacre sa conquête, étoit entré en Italie à la tête d'une armée de barbares, qu'Ennodius compare pour le nombre, aux grenouilles des marais, & aux étoiles du firmament. Théodoric livra plusieurs combats au nouveau Roi; il l'obligea de se réfugier dans Ravenne, qu'il assiégea par terre, en même temps qu'il prit des mesures pour empêcher que la ville assiégée ne reçût des vivres par mer. Ces peuples barbares étoient peu expérimentés dans la science des sièges; & quand les villes qu'ils vouloient subjuguier étoient bien fortifiées, ils s'en tenoient à les resserrer si étroitement, que la famine les obligeoit à la fin de se rendre. Pendant deux ans & demi que dura ce siège, Odoacre fit connoître que la misère

112 MERCURE DE FRANCE.

même la plus excessive, ne pouvoit abattre son courage & celui de ses guerriers. Ce Prince, résolu de tenter un dernier effort pour sa délivrance, choisit le temps que les soldats de Théodoric, éunuyés de la longueur de ce siège, montoient la garde avec moins de vigilance. Le Roi d'Italie fait sortir dans le silence de la nuit les restes de son armée, & tombe tout-à-coup sur les quartiers de ses ennemis. Théodoric, à cette attaque imprévue, prend les armes, se met à la tête de ses troupes, & engage un combat où la fureur est égale des deux côtés; mais le désespoir d'Odoacre & de ses gens fixe quelque temps la victoire. Pour la première fois, les Ostrogots sont mis en déroute. Ils entraînent leur Prince dans leur fuite. Théodoric, près de rentrer dans son camp, rencontre sa mère à la porte, qui l'arrête au passage, en lui criant d'une voix tonnante: » où coures-tu, mon fils? » Il n'y a aucun lieu sur la terre qui puisse te recevoir dans ta fuite, à moins que tu ne rentres dans mon sein! » Le Prince s'arrête à ces mots foudroyans. Son premier mouvement est celui de la honte: le second est

le retour de son courage : il rassemble autant de ses gens qu'il en peut trouver de disposés à le suivre ; & , à la tête de cette troupe peu nombreuse , mais qui brûle du desir d'effacer le souvenir de sa défaite , il retourne aux ennemis , les trouve dispersés au milieu de la campagne ; s'élançe au milieu d'eux ; en fait un affreux carnage ; force Odoacre à se renfermer dans ses murs , & à accepter les conditions de paix que son ennemi veut bien lui dicter. Les Historiens ne sont pas d'accord sur les articles du Traité ; mais , comme l'a remarqué Muratori , le Prince Goth a pu accorder tout ce qui lui fut demandé , puisqu'il n'avoit aucune intention de tenir ses promesses. En effet , peu de jours après cet accord , il invita son rival à un festin où il le fit tuer , ainsi que son fils , par des assassins qu'il avoit appostés. » Ainsi finit » l'an 493 , le règne d'Odoacre , Prince » digne d'un meilleur sort , & qu'un » écrivain anonyme appelle *homo bonæ* » *voluntatis*. Ce fut lui qui donna com- » mencement au royaume d'Italie ; & » si on ne peut l'excuser d'usurpation , » elle fut bien couverte par la douceur » dont il usa envers ses Sujets , quand il » se crut affermi sur le trône. Ennodius,

114. MERCURE DE FRANCE.

» en voulant noircir sa mémoire, nous
» prouve au contraire qu'il avoit peu de
» défauts, puisque ce Panégyriste de
» son ennemi ne lui reproche que de
» l'avarice & de la jalousie contre les per-
» sonnes de haute naissance; foiblesse
» assez ordinaire à ceux qui, d'une basse
» extraction, sont parvenus à des places
» éminentes. Nous devons croire que s'il
» eût eu des vices, Ennodius & Cassio-
» dore ne les eussent pas laissé ignorer.
» La bonté de son cœur parut dans la
» conduite qu'il tint avec Augustule;
» conduite qui auroit dû servir de mo-
» dèle à Théodoric. Quoiqu'élevé dans
» l'arianisme, les catholiques eurent une
» entière liberté sous son règne. A l'égard
» de ses vertus guerrières, il étoit brave,
» mais n'avoit rien d'un grand capitaine.
» Il conquit un royaume où il n'éprouva
» presque aucune résistance, & il ne fut
» pas le conserver. Au lieu d'établir la
» terreur de son nom en marchant contre
» Euric au commencement de son règne,
» il lui laissa prendre tranquillement les
» villes d'Arles & de Marseille, ce qui
» dut donner aux Goths, une foible idée
» de son activité, & contribua peut-être,
» à rendre ses ennemis plus hardis à
» l'attaquer. Instruit de l'approche de

» Théodoric , le plus médiocre Général
 » eût été lui disputer le passage des Al-
 » pes, ou même celui de la Sare ; &
 » Odoacre reste tranquille dans les plai-
 » nes de la Vénétie , où le Général des
 » Ostrogots a le temps de faire reposer
 » ses troupes , & de le prendre ensuite à
 » son avantage. A Pavie , Odoacre laisse
 » son rival se remettre de la terreur que
 » lui cause la défection de Tuffa , & at-
 » tendre le renfort qui lui vient des
 » Gaules. Dans sa dernière sortie de Ra-
 » venne , il met Théodoric en fuite ; &
 » au lieu de le poursuivre vivement , &
 » de le forcer dans son camp , il laisse
 » refroidir l'ardeur de ses propres trou-
 » pes , qui demeurent dispersées dans
 » la campagne. Enfin , il eût pu gagner
 » le Port de Classe , se mettre en mer ;
 » & s'il falloit périr , ce devoit être les
 » armes à la main. Au contraire , il se
 » laisse endormir par les promesses infia-
 » dieuses de son vainqueur , il meurt
 » lâchement à table. Il ne laisse point de
 » postérité. Tout le temps de son règne
 » fut d'environ six ans & demi ; mais
 » on ignore quel étoit son âge quand il
 » mourut.

Toutes les histoires , celle des Goths

particulièrement, nous prouvent évidemment, que ce que l'on appelle l'esprit d'une Nation, ne lui est pas tellement propre, qu'il ne souffre des changemens considérables, suivant les Chefs qui la gouvernent. Sous Théodoric, la bravoure, l'activité, la constance à supporter les fatigues de la guerre, parurent être le caractère des Goths : Le Souverain allioit la valeur à la prudence ; ils suivoient ses enseignes avec confiance, & renversoient aisément tous les obstacles qui s'opposoient à leurs entreprises. Sous Vitigès, une multitude presque innombrable ne put résister à une petite troupe de soldats romains conduits par Bélisaire. Ce sont les mêmes hommes ; mais Théodoric n'est plus à leur tête ; & ces guerriers, auparavant si formidables, sont réduits à souffrir patiemment les insultes de leurs propres femmes. Ils semblent aller au devant des fers que leurs vainqueurs leur préparent ; mais, dans ce moment de gloire pour les romains, Bélisaire s'éloigne ; Totila se met à la tête de sa nation : l'on voit la victoire changer aussi tôt de parti. Les Romains perdent tout à-coup leurs avantages ; la sagesse s'écarte de leurs conseils ; des des-

seins mal concertés sont encore plus mal exécutés, & les Goths qui ont paru si abattus, retrouvent sous un Roi guerrier leur ancienne valeur.

Le second volume de cette histoire générale va jusqu'à l'an 551. M. Targe, en composant cette histoire, a eu devant les yeux les Annales du savant Muratori, l'Abrégé chronologique de M. de Saint Marc, & l'histoire ecclésiastique de M. l'Abbé Fleuri; mais il n'a point négligé de consulter les ouvrages des Historiens de chaque siècle dont il rapporte les événemens. Le choix qu'il a fait de leurs matériaux, nous a paru judicieux, disposé avec ordre & dans cette juste proportion que doivent avoir les différentes parties d'une Histoire générale, afin que l'une de ces parties ne soit point offusquée par l'autre, & que l'ensemble puisse se présenter avec netteté & sans effort au lecteur. La narration, dans plusieurs endroits, pourroit être plus vive, plus serrée; mais elle plaît par une sage simplicité & une certaine gravité bien préférable à tous ces ornemens étrangers, à ces expressions sentencieuses ou épigrammatiques, à ces épithètes recherchées, qui sont dispa-

118 MERCURE DE FRANCE.

roître les faits , pour ne laisser apper-
cevoir que l'Ecrivain qui les rapporte.

Cette histoire générale de l'Italie
peut être regardée , suivant l'expression
de l'Auteur dans son introduction, comme
le pendant de l'histoire du Bas-Empire ,
par M. le Beau. M. Targe s'est attaché
pour l'exécution Typographique au mê-
me format , au même caractère , & à la
même distribution qui a été adoptée par
l'historien du Bas-Empire.

*Almanach perpétuel , pronosticatif , pro-
verbial & gaulois , d'après les obser-
vations de la docte Antiquité; utile aux
savans , aux gens de lettres , & inté-
ressant pour leur santé. vol. in-12 ,
petit format : à Wisflispurg; & se trouve
à Paris , chez Desnos & Pyre Li-
braires , rue S. Jacques.*

Cet almanach est précédé de réflexions sur le temps & sur ses différentes divisions. Vient ensuite un calendrier , où les fêtes & les noms de chaque jour sont indiqués. Lorsque l'occasion s'en présente , on rapporte à chaque article l'ancienne orthographe des mots , les étymologies , les pronostics & les proverbes qui peuvent y avoir rapport. Plus

fiours de ces articles sont aussi égayés par de petits contes, des anecdotes ou des facéties ; ce qui répand dans ce petit ouvrage une sorte de variété amusante & instructive.

L'Auteur a rapporté à l'article *saisons*, ces vers surannés, qui font voir que l'on prétendoit il y a déjà long-temps, que les saisons étoient dérangées.

Dieu ! t'ennuyes-tu de ton ouvrage ?
Viens-tu bâtir un nouvel âge,
Ruinant le siècle pervers ?
Les saisons sont des saisons :
Le cours réglé des années
Se fourvoit errant de travers.

Baif, Mimes, liv. 1, p. 20.

Les pourceaux de S. Antoine du Viennois en Dauphiné, ainsi qu'il est dit à l'article S. Antoine, fête qui arrive le 17 Janvier, ont le privilège d'aller avec une clochette au cou, dans les maisons où on les régale en l'honneur du Saint, bien loin d'oser les chasser, De-là ces proverbes qui font allusion aux Parasites : *aller comme le pourceau de S. Antoine, de porte en porte : faire comme le pourceau de S. Antoine, se fourrer par tout.*

Il est rapporté à l'article S. Barthelemi l'origine de cet autre proverbe : *Il fait comme l'anguille de Melun ; il crie avant qu'on l'écorche.* Un jeune écolier nommé *Languille* représentoit le personnage de S. Barthelemi dans une pièce jouée à Melun. Comme l'exécuteur approchoit le couteau à la main , pour feindre de l'écorcher , l'Acteur épouvanté se mit à crier ; origine du proverbe cité plus haut.

Il y a plusieurs façons de parler proverbiales , qui sont aujourd'hui oubliées , mais que l'on pourra être curieux de retrouver dans ce petit almanach. De petits contes remplacent quelquefois des recherches sur les étymologies & sur les proverbes. Un Conseiller ignorant , est-il dit à l'article Saint - Eloi , tomba un jour sur le verglas. » Dieu soit loué , » s'écria son clerc , de ce que vous » ne vous êtes pas rompu le col ; j'en » rends grâce à M. S. Eloi. » *S. Eloi n'est que pour les chevaux* , reprit l'homme de loi. » Pardonnez-moi , il est aussi » pour les ânes, Monsieur. »

Le

Le Spectateur françois finit sa troisième année, & va recommencer sa quatrième. Il a fait, dans le cours de l'année dernière, des observations très-intéressantes sur les mœurs, les caractères & les ridicules. Sa morale instructive & amusante est ordinairement mise en action.

Ce Journal est composé de quinze cahiers par an, chacun de trois feuilles, formant trois volumes, dont l'abonnement, franc de port, à Paris, est de. 9 liv.

Et en Province, port franc, par la poste. 12 liv.

On souscrit en tout temps chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

Dans le premier cahier de 1773, le Spectateur a imaginé un fauteuil magique où ceux qui sont assis, laissent échapper la vérité, quelque intérêt qu'ils aient de la déguiser; ce qui produit des scènes singulières, dans lesquelles le faux Ami, le Courtisan, l'Orgueilleux, la Coquette, l'Hypocrite, l'aimable Scélérat paroissent tels qu'ils sont, en s'efforçant en vain de doubler leur voile. On admire en riant l'originalité d'un homme

122 MERCURE DE FRANCE.

riche & bienfaisant , qui s'est réduit au simple nécessaire , pour faire jouir les malheureux qui avoient besoin de secours , & qui leur donne l'exemple du travail & de l'industrie. Une anecdote chinoise fait louer la sagacité d'un Juge , & le soin qu'il doit prendre pour découvrir la vérité. Les avis & les exemples rappelés par le Spectateur sur la crédulité , attachent la curiosité. Il apprend dans une *nouvelle* , à se défier des intrigues de la calomnie. Il prouve combien la gaieté est nécessaire à la Nation , & préférable à cette gravité philosophique , & à ce faste ruineux qui tuent le plaisir , & entraînent souvent au désespoir & au suicide. Il n'est pas d'objets sur lesquels le Spectateur ne passe ses crayons légers & expressifs. Nous ne pouvons le suivre dans sa marche rapide ; mais on fait combien un Ecrivain exercé peut rendre utile , amusant & intéressant un Journal qui a pour objet l'étude & la critique du monde moral. C'est ce que M. Castilhon paroît exécuter avec succès , sur-tout avec le secours des observateurs & des penseurs qui voudront bien adresser chez le Libraire leurs remarques & leurs

vue nouvelles, sur les vertus pratiques, sur les vices, les mœurs, & les ridicules.

Anecdotes orientales, contenant les anciens Rois de Perse, & les différentes dynasties Perses, Turques & Mogoles, qui se sont élevées successivement en Asie, jusqu'aux Califes & aux Sophis exclusivement; 2 vol. in-8°. à Paris, chez Vincent, Imprimeur - Libraire, rue des Mathurins.

L'Auteur des anecdotes orientales s'est un peu écarté de la forme suivie dans la rédaction des anecdotes françaises, angloises, italiennes, &c. publiées précédemment. Il a pensé que l'histoire de l'Orient étant moins familière au plus grand nombre des lecteurs que les autres histoires, il falloit donner quelques détails sur les mœurs, coutumes & usages des différens peuples de l'Orient, faire connoître sur-tout leurs dynasties, ou les différentes suites de princes d'une même race, qui ont régné sur un pays. En effet, sans cette méthode, ces anecdotes orientales n'auroient présenté qu'une foule de petits traits détachés

sans liaison & sans suite , qu'il eût été impossible au lecteur de rapprocher , faute de connoître les dynasties auxquelles ils appartenoient. L'Auteur , dans la vue de ne point s'écarter de l'ordre chronologique essentiel aux *anecdotes* , après avoir , dans l'introduction , suivi dans leurs différentes branches les trois ou quatre grands peuples qui ont formé les dynasties dont il doit être parlé , les a rangés dans le corps de l'ouvrage , autant qu'il a été possible , sans couper la matière , à l'époque de leur commencement respectif , & selon l'ordre des temps qui les ont vus naître. Le lecteur pourra par ce moyen , saisir facilement l'ensemble des révolutions qu'a éprouvées l'Asie sous les différentes souverainetés qui s'y sont successivement élevées & détruites. Il faut cependant excepter de ces Souverainetés la Chine , les Califes , & les Perses modernes. Ces souverainetés fournissent beaucoup de détails : leur histoire est renvoyée aux volumes suivans.

Ces anecdotes nous rappellent sans cesse cette triste vérité , que les passions ont armé contre l'homme l'animal le plus féroce , l'homme. Ce n'est pas cependant qu'on ne trouve dans cette histoire quel-

ques traits d'humanité , de grandeur , de générosité ; & le lecteur vertueux qui les rencontre , goûte le même plaisir qu'un voyageur , qui , après avoir parcouru des précipices affreux , apperçoit un coteau riant & fertile. Hormouz , Roi de Perse , doué d'une taille avantageuse , d'une santé robuste , & de tous les avantages d'une bonne constitution , ne s'occupoit cependant que très-peu des exercices du corps. Son goût dominant fut l'étude & l'application à la politique. Il rendit les peuples heureux par la sagesse & la tranquillité de son gouvernement. Le Gouverneur d'une Province située vers les Indes lui envoya dire un jour , qu'il avoit une occasion d'acheter une grande quantité de diamans , pour un prix peu considérable. Le Roi répondit qu'il n'en avoit pas besoin. Le Gouverneur insista , en lui faisant envisager qu'il y avoit cent pour cent à gagner. » Cent ou mille , » que m'importe , répondit Hormouz ? » Si je deviens Marchand , qui sera Roi ? » Ou que deviendront les Commerçans , » si j'emploie mes richesses à leur enlever leur bénéfice ? » Ce Prince demandoit un jour à son Médecin combien à peu-près il falloit d'alimens par

jour, pour le soutien d'un homme formé ? Le Médecin lui répondit que cela alloit environ à une livre. » Com-
 » ment une si petite quantité pourroit-
 » elle suffire à un aussi grand corps que
 » le mien ? - Cette quantité suffit, si vous
 » voulez seulement que votre nourriture
 » vous porte ; si vous en prenez davan-
 » tage, ce sera vous qui la porterez. »

Hofrou, surnommé Nouschirvan, ou le Prince accompli, après avoir fait le bonheur de ses Sujets pendant sa vie, donna en mourant à son fils Hormouz de sages instructions où l'on trouve toute la pompe du style oriental. » Moi,
 » Nouschirvan, possesseur des royaumes
 » de Perse & des Indes, j'adresse mes
 » dernières paroles à mon fils Hormouz,
 » afin qu'elles puissent lui servir de flam-
 » beau dans les jours d'obscurité ; de
 » sentier, quand il sera dans les déserts,
 » & de boussole, lorsqu'il voguera sur
 » la mer orageuse de ce monde. Quand
 » mes yeux, qui ne peuvent plus sou-
 » tenir l'éclat du soleil, seront fermés
 » à la lumière, que ce cher fils soit placé
 » sur mon trône, & que sa prudence
 » égale celle de cet astre glorieux. Mais
 » qu'il se souvienne au milieu de sa
 » grandeur, que les Rois n'ont été éta-

» blis que pour l'avantage de leurs Su-
 » jets , & ne font , par rapport à eux ,
 » que ce que font les cieux à l'égard
 » de la terre. La terre pourroit-elle être
 » fertile , si elle n'étoit arrosée , & si le
 » ciel ne jetoit pas sur elle un regard
 » favorable ? Que tout ton peuple , ô
 » mon fils ! éprouve les effets de ta bon-
 » té ; en commençant par ceux qui sont
 » le plus près de toi , & continuant ainsi
 » jusqu'à la plus grande distance de ton
 » trône. Si j'osois , je te proposerois
 » mon exemple ; mais j'aime mieux te
 » remettre devant les yeux ce qui m'a
 » servi d'exemple à moi-même. Con-
 » temple le soleil : S'il se dérobe chaque
 » jour à nos regards , ce n'est que parce
 » qu'il est le bienfaiteur de l'univers ,
 » & qu'il doit sa clarté à tous les peu-
 » ples. Ne mets jamais le pied dans une
 » province , que pour aller faire du bien
 » à ses habitans , & n'en fors jamais que
 » pour aller faire du bien à d'autres.
 » Les méchans doivent être punis ; le
 » soleil de bienfaisance est éclipsé pour
 » eux. Les bons méritent toutes sortes
 » d'encouragemens , & doivent être éclai-
 » rés des rayons du matin. Comme le
 » soleil répond à toutes les fins pour

128 MERCURE DE FRANCE.

» lesquelles il a été créé , agis toujours
 » en Roi , tant que tu souhaiteras d'être
 » respecté à ce noble titre. Implore sou-
 » vent le secours du Ciel ; mais que ce
 » soit toujours avec une ame pure. Si tu
 » observes exactement cette règle , tes
 » prières seront exaucées , tes ennemis
 » seront frappés de terreur , tes amis te
 » seront toujours fidèles ; tu seras les dé-
 » licés de tes Sujets , & ils seront les tien-
 » nes à leur tour. Fais justice , réprime les
 » insolens ; console les malheureux ;
 » aime tes enfans ; protege les sciences ;
 » suis les avis que te donneront les an-
 » ciens Conseillers de ton père , & em-
 » pêche les jeunes gens de se mêler des
 » affaires de l'Etat ; sur-tout , que l'avan-
 » tage de ton peuple soit le grand &
 » l'unique but de tes desseins. Adieu, mon
 » cher fils ; je te laisse un grand royau-
 » me : tu le garderas si tu suis mes con-
 » seils ; tu le perdras , si tu les né-
 » gliges. »

Hormouz , fils de Nouschirvan , ou-
 blia bientôt de si sages conseils , & il
 perdit le trône & la vie dans une révo-
 lution. Ce Prince foible & jamais lui-
 même , fit le bien , tant qu'il fut soutenu
 par les sages avis de Buzurge-Mihir ,

ancien Ministre de son père , & se livra au mal , lorsqu'il fut abandonné aux séductions des flatteurs. Pendant les trois premières années de son règne , qui précédèrent la retraite volontaire de son Ministre accablé d'années , tous ses discours étoient des leçons de sagesse , & ses actions des actes de bienfaisance. Il disoit à ceux qui paroissoient étonnés de l'extrême vénération qu'il portoit à son Ministre : » Mes amis , je lui ai plus » d'obligation qu'à mon père. La vie » & la Monarchie de la Perse ne me » resteront que quelques années ; mais » la réputation que je suis sûr d'acquies » rir en suivant ses conseils , subsistera » pendant plusieurs siècles.

L'Emir Ali, Général des troupes de Nasser, Souverain de Perse , nous donne dans cette histoire un exemple peu commun de courage & de patience. Ce Général , recevant de son Souverain les ordres des dispositions de la campagne , sentit une douleur qui l'obligea de faire un léger mouvement. Lorsqu'il fut rentré chez lui , il changea de vêtement , & trouva un scorpion à l'endroit où il avoit éprouvé la douleur. Il prit les précautions nécessaires pour empêcher l'effet du venin. Nasser ayant appris le danger

auquel s'étoit exposé Ali, par une patience portée trop loin, lui en fit quelques reproches : » Comment, Seigneur, » répondit Ali, un homme qui ne pour- » roit supporter la morsure d'un vil in- » secte, prétendrait-il avoir le courage » de s'exposer, pour votre service, à tous » les traits des ennemis ? »

Séidar, mère de Magdeddoulat, huitième Prince des Bovides, fut une Princesse recommandable par sa sagesse & sa prudence. Mahmoud, Sultan des Gaznévides, lui avoit envoyé une ambassade pour lui demander ou que l'on battît la monnoie en son nom dans tous ses Etats, ou que son nom fût publié dans toutes les mosquées, ou qu'on lui payât tous les ans un tribut ; en cas de refus il menaçoit de la guerre. La Reine, qui ne vouloit ni fléchir ni l'irriter par des refus marqués, lui écrivit : « J'ai toujours eu, Seigneur, » la plus grande idée de votre puissance » & de votre courage ; j'en ai craint les » effets pendant la vie du feu Roi, mon » époux, qui ne manquoit pas non plus » de ces brillantes qualités : mais, depuis » que la mort l'a enlevé, je n'ai pas eu les » mêmes craintes. Vous êtes trop grand, » trop généreux pour profiter de l'état de » faiblesse où nous nous trouvons. Vous

» savez combien le sort des armes est in-
 » certain. Une victoire de plus ajouteroit
 » peu à vos triomphes & votre gloire se-
 » roit ternie pour jamais, si vous étiez bat-
 » tu par une veuve ou par un orphelin. »

Cette lettre eut l'effet qu'en attendoit la
 Princesse. Mahmoud se piqua de généro-
 sité & n'entreprit rien contre les Bovides.

Kai-Kufrew eut souvent à prendre les
 armes pour repousser les Mogols qui s'é-
 toient avancés jusqu'en Arménie. Il avoit
 des Francs parmi ses troupes. On rapporte
 que sept-cens Francs donnèrent la chasse
 à soixante mille Mogols. Aussi avoit-on
 dans l'Inde la plus grande idée de leur
 courage & de leur valeur. Un Raimond
 de Brunduse & un autre Raimond de Gas-
 cogne faits prisonniers par les Mogols en
 1240 furent destinés à combattre l'un
 contre l'autre, afin de donner à ces bar-
 bares un spectacle aussi neuf que curieux,
 en leur montrant comment se battoient les
 Francs. Ces deux gentilshommes, indi-
 gnés d'un traitement qui les réduisoit à la
 condition des gladiateurs Romains, se
 jetèrent sur les spectateurs, & en tuèrent
 chacun plus de trente avant de tomber sous
 leurs coups.

• Nouradin, Soudan d'Alep, mort en

132 MERCURE DE FRANCE.

1173, étoit devenu par ses armes & sa prudence un des plus puissans Prince de l'Asie. Il étoit tout à-la fois le plus grand général & le plus savant théologien du Musulmanisme. Il s'étoit fait un plan de conduite qu'il suivit constamment : c'étoit de vivre, au milieu de tous ses revenus, comme un simple particulier, du produit d'un lieu qui formoit tout son domaine. Les impôts étoient destinés aux besoins de l'Etat, & il n'y touchoit jamais qu'en présence des docteurs de la Loi. Le Reine son épouse, qui s'accommodoit difficilement de cette économie, se plaignit un jour de la médiocrité de ses revenus : « je ne suis, lui » répondit-il, que le trésorier des Musulmans; je ne puis toucher aux sommes » qui me sont confiées pour leurs besoins, » sans attirer sur moi la colère de Dieu. » Je possède encore trois boutiques à Hé- » messe : c'est tout que je puis vous don- » ner. »

On a pu remarquer en lisant les noms des Princes que nous venons de citer, que le rédacteur de ces anecdotes s'est appliqué à suivre & à rendre la prononciation orientale. Les personnes instruites désapprouveront toujours les écrivains qui, par trop de condescendance pour leurs lecteurs,

adouçissent & défigurent les noms-propres & certains mots techniques particuliers aux peuples qu'ils veulent nous faire connoître. Pourquoi, suivant la remarque du rédacteur de ces anecdotes dans son avertissement, vouloir nous habiller à la françoise des noms qui ne sont rien moins que françois; qui malgré, leur parure empruntée, n'en seront pas moins des noms étrangers, & qui souvent ont dans la langue à laquelle il appartiennent, une signification propre, relative à quelque qualité personnelle ou à quelque circonstance intéressante?

Dictionnaire de pensées ingénieuses, tant en vers qu'en prose, des meilleurs Ecrivains françois; ouvrage propre aux personnes de tout âge & de toute condition, 2 vol. in-8°. , à Paris, chez la veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, au temple du goût.

Ce dictionnaire met le Lecteur à portée de retrouver facilement les sujets qui l'intéressent, sans être obligé de parcourir plusieurs livres. L'Editeur a fait un bon choix de vers & de prose; il y a aussi dans ce recueil un mélange agréable de pensées sublimes & ingénieuses, de traits

historiques, de saillies, d'anecdotes, de naïvetés, &c.

On se donnoit autrefois à l'Eglise le baiser de paix, quand le Prêtre qui disoit la messe avoit prononcé ces paroles : *que la paix soit avec vous*. La Reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant reçu ce baiser, le rendit à une fille publique, dont l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée & d'une condition honnête. La Reine, offensée de la méprise, obtint une ordonnance qui défendoit à ces sortes de personnes de porter robes à queue, à colets renversés, & avec ceintures dorées. Le règlement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolèrent par ce proverbe : *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*.

Les habitans d'une Paroisse se plaignant à un Fondeur de ce que la cloche qu'il leur avoit fondue ne se faisoit presque pas entendre, il les consola, eu leur disant *qu'ils n'avoient toujours qu'à la faire monter, & qu'elle parleroit avec l'âge*.

Le Grand Condé qui assiégeoit Vezei, étant prié par les Dames de cette Ville de ne les pas exposer aux suites fâcheuses d'un siège meurtrier, en leur per-

mettant d'en sortir, leur répondit qu'il ne pouvoit consentir, à une demande qui le priveroit de ce qu'il y avoit de plus beau dans son triomphe.

Les amusemens innocens, contenant le traité des oiseaux de volière, ou le parfait Oiseleur : ouvrage dans lequel on trouve la description de quarante oiseaux de chant; la construction de leurs nids; la couleur de leurs œufs; la durée & le temps de leurs pontes; leurs caractères; leurs mœurs; la manière de les élever; la nourriture qui leur convient; les différentes ruses que l'on employe pour les prendre; la façon de faire les filets; la pipée, &c.; la manière de les apprivoiser, & la cure de leurs différentes maladies :

Traduit en partie de l'ouvrage italien d'Olina, & mis en ordre d'après les avis des plus habiles Oiseleurs, in-12 relié. 3 liv.

A Paris, chez Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins.

Les Héros françois, ou le Siège de S. Jean de-Lone, drame héroïque en trois actes & en prose, suivi d'un précis historique de ces événemens; par M. d'Uf.

seux , à Amsterdam , & à Paris , chez le Jay , Libraire , rue S. Jacques , au Grand-Corneille , 1774.

Eloge du Comte Charles-Gustave Tessin, Sénateur du royaume de Suède , prononcé le 25 Mars 1771 , à l'Académie des Sciences de Stockholm , par le Comte André-Jean de Hœpken , Sénateur du royaume de Suède ; Président du collège de la Chancellerie ; Chevalier & Commandeur des Ordres de Sa Majesté ; traduit du Suédois , par M. Zabern , interprète des affaires étrangères ; brochure in-8°. prix , 1 l. 4 s. A Paris , chez Pissot , Libraire , quai de Conti , 1774.

Le Comte Tessin est connu en Europe par ses talens , par son amour pour les Sciences & les Arts , & par le grand rôle qu'il a joué dans sa patrie. Son mérite a éclaté sur-tout en France , où il a été chargé de négociations importantes.

L'Orateur chargé de célébrer la mémoire de cet homme d'Etat qui , pendant un temps , avoit été à la tête d'un parti , & dont les principes & les opérations politiques furent combattus &

défundus avec un égal fanatisme , a cru , en citoyen sage & éclairé , devoir passer rapidement sur tous les objets capables d'échauffer les esprits , & de fournir de nouveaux alimens à la haine & à l'envie ; mais il a suppléé à ces omissions , par les grands traits dont il a peint les différentes époques de l'histoire de Suède , par des réflexions sur la situation de la Patrie , & le caractère de la Nation ; par le tableau frappant qu'il a osé présenter à ses compatriotes de leur corruption & de leurs vices. La traduction de ce beau discours fait honneur au goût & aux connoissances de M. Zabern.

Etat actuel de la musique du Roi , & des trois Spectacles de Paris ; à Paris , chez Vente , Libraire des Menus Plaisirs du Roi , au bas de la montagne Sainte-Genevieve , 1774.

On lit dans un avertissement , l'histoire assez plaisante des prétentions & des procès de la Communauté des Maîtres à danser , Joueurs d'instrumens , tant hauts que bas , & hautbois , de S. Julien des Ménétriers , contre les Musiciens du royaume ; on s'amusera de la chronolo-

138 MERCURE DE FRANCE.

gie des *Rois* & *Maîtres des Ménétriers*, dont le dernier fut le sieur Guignon, & l'on verra des efforts qu'il a fallu faire pour mettre à la raison le nommé Barbotin, Lieutenant Général de la Communauté, qui exerçoit son despotisme sur les Musiciens de plusieurs Provinces. Cet almanach très-orné & parfaitement exécuté, renferme tous les détails qui peuvent intéresser les amateurs des spectacles; il est une suite de l'histoire de la musique du Roi, & des trois principaux théâtres de la Capitale.

Tableau de l'histoire de l'Eglise, contenant les événemens les plus intéressans, tels que le premier âge du christianisme, les persécutions, les martyrs illustres, les anciens solitaires, les Pères & les Docteurs de l'Eglise, les Conciles généraux, les fameuses hérésies, l'ancienne discipline, les établissemens des nouveaux Ordres, les Auteurs ecclésiastiques, & généralement les faits les plus curieux de cette histoire, depuis le premier siècle jusqu'au dix-septième inclusivement, à Bruxelles, & se trouve à Paris, chez G. Desprez, Imprimeur - Libraire,

F E V R I E R. 1774. 139
rue S. Jacques, & A. Prevôt, rue de
la Harpe, 4 vol. in-12.

Ce Tableau de l'histoire de l'Eglise est un précis très-bien fait & très-bien présenté des grands corps d'histoire ecclésiastique. L'Editeur a eu soin de rassembler dans un petit espace, sans confusion & sans obscurité, les objets les plus importans & les plus intéressans. Nous croyons que cet abrégé est non-seulement une excellente introduction à l'étude approfondie de l'histoire de l'Eglise, mais qu'il peut encore être très-utile à ceux même qui, après être descendus dans le détail des faits, & dans les recherches les plus multipliées, veulent se retracer le tableau de l'histoire de l'Eglise.

Recueil de lettres de S. M. le Roi de Prusse, pour servir à l'histoire de la guerre dernière. On y a joint une relation de la bataille de Rosbach, & plusieurs autres pièces qui n'ont jamais paru. Le tout enrichi de notes par un Officier général, au service de la Maison d'Autriche. Seconde édition, corrigée & considérablement augmentée, in-8°. broc., prix, 1 liv. 16 s., à

140 MERCURE DE FRANCE.

Léipsik, & se trouve à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

On lit dans un avis, que l'accueil du Public pour ces lettres, a déterminé les éditeurs, à donner une seconde édition; &, pour la rendre plus intéressante, ils ont corrigé plusieurs fautes qui s'étoient glissées dans la première édition; ils ont ajouté plusieurs nouvelles notes importantes. On en distinguera principalement deux; l'une, sur l'expédition du Prince Henri de Prusse en Franconie; l'autre, sur la marche que S. A. R. fit pour tourner l'armée du Maréchal de Daun, & se poster sur l'Elbe; enfin, on a joint à cette nouvelle édition un Mémoire sur la cavalerie Prussienne, qui étoit devenu rare, & une relation de la bataille de Bergen.

Le même Libraire a reçu quelques exemplaires des *Annales de la bienfaisance*, 3 vol. in-8°. br. prix, 6 liv., qui manquoient à Paris, & qui étoient demandés depuis long-temps.

Suite du Discours du Traité élémentaire d'Algèbre par M. l'Abbé Bossut.

Quelque système d'Arithmétique qu'on adopte, lorsque la notation des nombres

est une fois fixée , les mêmes caractères , écrits de la même manière , expriment toujours un même nombre. D'où l'on voit que si , après avoir résolu une question numérique , il s'agit d'en résoudre une autre toute pareille , & différente seulement par l'énoncé des termes , il faut commencer une nouvelle opération. Les nombres qui remplissent les conditions du premier problème , ont les propriétés individuelles qui dérivent de sa nature ; & ils ne peuvent pas être appliqués au second. Mais si les résultats sont différens , les procédés du calcul sont d'ailleurs les mêmes dans les deux cas. De là naît une réflexion. Ne seroit-il pas possible de renfermer dans une même formule , ou dans une même expression générale , toute la suite des calculs que demandent les problèmes d'un même genre , de telle manière qu'on en pût tirer , par de simples traductions ou substitutions numériques , la solution de chaque problème particulier ? On a inventé cet art étonnant , & c'est l'objet de l'Algèbre.

Cette science , qu'on appelle encore *analyse* , ou *méthode de décomposition* , compare donc ensemble les grandeurs considérées dans l'état d'abstraction & de généralité ; elle fait sur ces grandeurs les

142 MERCURE DE FRANCE.

mêmes opérations que l'Arithmétique fait sur les nombres. Elle va plus loin encore ; elle enchaîne en quelque sorte les quantités entr'elles , par des équations , sans distinguer les grandeurs qui sont connues & données immédiatement , d'avec celles qui sont inconnues. Par-là , elle procure l'avantage de trouver , par de simples opérations de calcul , & sans que l'esprit soit fatigué , le rapport des quantités inconnues avec celles qui sont données. Quelques auteurs appellent l'Algèbre l'*Arithmétique universelle*. Les résultats de ses formules contiennent en effet des calculs numériques , indiqués de la manière la plus simple & la plus abrégée dont ils puissent être susceptibles dans cet état de généralité.

On doit à Diophante les premiers germes de l'Algèbre : du moins on trouve dans ses écrits quelques calculs dont l'esprit revient à celui des méthodes que nous employons pour résoudre les équations du premier degré , & même celles du second. Les Arabes ont fort cultivé cette science ; & ils lui ont donné le nom qu'elle porte. Nous n'avons pas une histoire exacte des progrès qu'ils y avoient faits ; mais on croit qu'ils étoient parvenus jusqu'à résoudre quelques cas parti-

F E V R I E R. 1774. 143
culiers des équations du troisième & du quatrième degré.

Vossius raconte que vers l'an 1400, un certain Léonard de Pise voyagea en Arabie, d'où il rapporta la connoissance de l'Algèbre, qu'il répandit en Italie. Il avoit même écrit sur cette science un ouvrage qui est perdu. Le premier traité d'Algèbre qui ait paru en Europe, est celui de Lucas de Burgo, sous ce titre : *summa Arithmetica & Geometrica*. Il fut imprimé pour la première fois en 1494, & pour la seconde en 1523. La résolution des équations n'y est poussée que jusqu'au second degré. On prétend que Lucas de Burgo n'a pas été aussi loin que les Arabes & Léonard de Pise.

L'Algèbre fit de grands progrès en Europe dans le XVI^e siècle. Tartaglia, Scipio Ferrei, Cardan, tous Italiens, en s'exerçant sur divers problèmes du troisième degré, parvinrent à la résolution générale des équations qui s'y rapportent. Il paroît que Tartaglia eut la plus grande part à l'invention. Cette théorie est expliquée dans l'ouvrage de Cardan, qui a pour titre *de Arte magnâ*, & qui parut en 1545. Les formules de cet auteur, les seules qu'on ait pu trouver jusqu'à présent

144 MERCURE DE FRANCE.

pour représenter les racines d'une équation du troisième degré, renferment un cas qui est devenu la torture de tous les Analystes, & qu'on appelle par cette raison, *cas irréductible*. Dans les équations qu'il embrasse, l'expression des racines est composée de plusieurs parties, dont les unes sont réelles, les autres imaginaires : Cardan n'osa rien prononcer sur la nature de ces racines. Raphaël Bombelli démontra le premier, dans son algèbre qui parut en 1595, qu'elles formoient un résultat réel. Cette proposition étoit d'abord un vrai paradoxe ; mais le paradoxe disparut, en s'assurant que les parties imaginaires de la racine devoient se détruire mutuellement par l'opposition des signes, & qu'il ne resteroit de tout l'assemblage qu'une quantité réelle. Quelques efforts qu'on ait faits depuis ce temps là pour obtenir directement la racine sous une forme débarrassée d'imaginaires, on n'a pas encore pu y parvenir. Mais on la trouve, du moins d'une manière approchée & suffisamment exacte pour la pratique.

Les équations du quatrième degré furent résolues peu de temps après celles du troisième. Scipio Ferrei & Louis Ferrari, disciple de Tartaglia, donnèrent
pour

pour cela, chacun de leur côté, une méthode très-ingénieuse. Elle consiste à disposer les termes de l'équation, de manière qu'en ajoutant à chaque membre une même quantité, les deux membres puissent se résoudre par la méthode du second degré. De-là résulte, pour déterminer la quantité ajoutée, une équation de condition qui se rapporte au troisième degré. Ainsi la solution complète du quatrième degré est liée avec celle du troisième; & la difficulté du cas irréductible est commune à l'un & à l'autre.

On essaya d'étendre les méthodes pour le troisième & le quatrième degré aux équations des degrés supérieurs; mais cette tentative n'eut pas tout le succès qu'on espéroit; elle ne réussit que pour des classes d'équations renfermées dans des limites assez étroites.

Viète, Mathématicien François, contemporain de Bombelli, introduisit dans l'Algèbre l'usage des lettres de l'alphabet, pour représenter toutes sortes de quantités, connues ou inconnues; & par-là il donna aux formules algébriques une généralité qui est leur plus précieux avantage. C'étoit un défaut dans l'arithmétique, d'exprimer les nombres par des lettres; nous en avons dit la raison. Il en est tout

autrement dans l'Algèbre , parce qu'ici une lettre n'est pas employée à représenter une même grandeur individuelle & absolue : elle représente une certaine quantité considérée en général; & un même calcul résout toutes les questions d'une même classe. Avant notre auteur, on ne considéroit que des équations numériques, & on représentoit l'inconnue seulement par une lettre, ou par un caractère particulier. Il est vrai qu'ensuite la méthode appliquée à une équation pouvoit être appliquée également à une autre équation semblable. Mais il étoit à desirer que toutes les équations particulières d'un même ordre ne fussent que des modifications d'une même formule générale. Ainsi la notation de Viète changea entièrement, à cet égard, la face de l'Algèbre. Il n'en demeura pas-là. Il apprit à faire sur les équations plusieurs opérations préliminaires qui facilitent les moyens de les résoudre ; par exemple, il enseigne à chasser le second terme d'une équation, à multiplier ou à diviser ses racines, par des nombres quelconques, &c. Il finit par donner une nouvelle méthode pour résoudre les équations du troisième & du quatrième degré.

Les Anglois firent, peu après Viète,

des découvertes intéressantes dans l'algèbre. Harriot rassembla tout ce qui avoit été écrit sur cette science, & il y ajouta plusieurs choses de son propre fonds. Il est le premier qui ait imaginé de mettre tous les termes d'une équation, d'un même côté. Cette idée fut la source de quelques Théorèmes très-remarquables & très-utiles. On vit par-là que le coefficient du second terme d'une équation est la somme de ses racines prises avec des signes contraires; que le coefficient du troisième est le produit des racines prises deux à deux, &c.; & qu'enfin le dernier terme est le produit de toutes les racines. On doit à ces théorèmes d'Harriot la résolution complète de plusieurs équations.

Le plus grand Promoteur de l'Algèbre, vers le milieu du dernier siècle, est le fameux Descartes, génie vaste & hardi, qui fait époque dans l'histoire de l'esprit humain. On lui a reproché d'avoir sacrifié dans un âge mûr, où il devoit être détrompé des illusions, son repos & sa vie, à la vaine curiosité d'une Princesse qui l'appela sous un ciel rigoureux, pour s'instruire avec lui, & qui n'en devint ni plus savante ni meilleure. Mais la postérité a oublié la foiblesse

148 MERCURE DE FRANCE.

que Descartes eut d'être courtisan, & ne voit plus en lui que le bienfaiteur de la Philosophie. Il mérita en effet ce titre. Il brisa les autels que la superstition & l'ignorance avoient élevés à Aristote. Il apprit aux hommes dans sa méthode, l'art de chercher la vérité; & il joignit l'exemple au précepte, dans sa géométrie & dans sa Dioptrique. La gloire qu'il a acquise comme Mathématicien, ne périra jamais, parce que les vérités qu'il a découvertes sont de tous les temps; mais on ne peut pas dissimuler que la plupart de ses systèmes philosophiques, enfantés par l'imagination, & contredits par la nature, ont déjà disparu, & n'ont produit d'autre avantage que d'abolir la tyrannie du péripatétisme. L'algèbre est redevable à Descartes de plusieurs remarques importantes sur la nature des équations & de l'ingénieuse méthode des indéterminées. On ne connoissoit pas avant lui l'usage des racines négatives, & on les rejetoit comme inutiles: il fit voir qu'elles étoient tout aussi réelles que les racines positives, & que la seule distinction qu'on devoit mettre entre les unes & les autres, ne dépendoit que de la manière d'envisager les quantités dont elles étoient les expres-

sions. Il apprit à connoître dans une équation qui ne contient que des racines réelles, le nombre des racines positives & celui des négatives, par la combinaison des signes qui précèdent les termes de l'équation. La règle qu'il propose pour cela, fut d'abord vivement attaquée; mais elle est aujourd'hui hors d'atteinte, par la démonstration générale que M. l'Abbé de Gua en a donnée. Descartes explique sa méthode des indéterminées sur les équations du quatrième degré. Il feint que l'équation générale de ce degré est le produit de deux équations du second, qu'il affecte de coefficients indéterminés; & par la comparaison des termes de ce produit avec ceux de l'équation proposée il obtient les valeurs des coefficients inconnus. Les usages de cette méthode, dans toutes les parties des mathématiques, sont innombrables.

Je ne ferai point ici mention de plusieurs savans Algébristes, qui, peu de temps après la mort de Descartes, éclaircissent & perfectionnèrent même ses méthodes. Mais on doit distinguer dans ce nombre le célèbre Hudde, Bourgmestre d'Amsterdam, parce qu'il trouva

Un très-beau Théorème concernant les équations qui contiennent des racines égales. Il fit voir que si l'on multiplie les termes d'une équation de cette espèce, par ceux d'une progression arithmétique, la somme des produits est égale à zéro, & qu'elle forme une nouvelle équation qui contient, à l'exception d'une, les racines égales de l'équation proposée. Il fonda sur cette propriété une règle fort simple, pour découvrir le plus grand ou le moindre accroissement auquel une quantité variable peut parvenir.

Tous les esprits étoient en mouvement au temps dont je parle; les Sciences marchaient d'un pas égal, en se prêtant des secours mutuels. Il ne se passoit pas de jour que l'algèbre ne s'enrichît de quelque nouveauté, ou qu'on ne l'appliquât à d'importans usages. Vallis substitua les exposans fractionnaires à la place des signes radicaux, ce qui facilite & abrége les opérations dans plusieurs cas. Huighens, Barrou, & d'autres Mathématiciens résolurent par le calcul algébrique, des problèmes que les Anciens n'auroient pas soupçonné qu'on pût attaquer avec une apparence de succès.

Malgré tant d'efforts & de découvertes, il restoit toujours un écueil où la sagacité des Algébristes venoit échouer : c'étoit la résolution complète des équations. Newton la chercha long-temps ; il ne la trouva point : mais il recula d'ailleurs considérablement les bornes de l'algèbre. Il donna une méthode pour décomposer, lorsque la chose est possible, une équation en facteurs commensurables : cette méthode s'étend à tous les degrés, & la pratique en est aussi simple qu'on puisse le désirer. Il somma les puissances quelconques des racines d'une équation. La théorie de l'élimination lui doit son origine & ses progrès les plus marqués. Il enseigna l'art d'extraire les racines des quantités en partie commensurables, en partie incommensurables. Il inventa un genre de suites infinies, dont il se servit pour trouver, d'une manière approchée, les racines des équations numériques & littérales de tous les degrés : méthode qui suppléoit presque entièrement au défaut d'une résolution complète & rigoureuse.

On sent que dans cette multitude de découvertes algébriques de Newton, il devoit s'en trouver nécessairement qui avoient besoin d'être développées & per-

252 MERCURE DE FRANCE.

fectionnées. Elles le furent par Halley, Maclaurin, Nicole, Stirling, Clairaut, &c. Dans ces derniers temps, M. de la Grange a cru remarquer encore des imperfections dans la méthode de Newton, pour les approximations des racines; il en propose une autre, qui est très belle & très-digne de son savant Auteur.

La théorie des suites comprend plusieurs branches. Toutes ont été cultivées avec succès; & depuis cent ans on ne cesse d'en faire les plus profondes applications. MM. Jacques Bernoulli, Taylor, Nicole, Stirling, Maclaurin, Euler, d'Alembert, de la Grange, Lambert, &c., se sont le plus distingués dans ces recherches. Il y a environ soixante ans que les suites récurrentes se présentèrent pour la première fois à Moivre, à l'occasion de quelques problèmes relatifs aux jeux de hasard. Mais c'est entre les mains de MM. Daniel Bernoulli & Euler & du Père Riccati, qu'elles ont reçu leur plus grand accroissement.

On est encore revenu, depuis quelques années, sur le problème de la résolution complète des équations. De très-grands Analystes s'en occupent avec une chaleur qui annonce des effets avan-

tageux. Ils n'ont encore résolu complètement, ni le cinquième degré, ni aucun des degrés supérieurs. Mais il resultera sans doute de leurs travaux, ou qu'ils donneront enfin la solution désirée ; ou que cette recherche doit être abandonnée, soit parce qu'on ne trouvera pas généralement la forme des racines, soit parce qu'en supposant qu'on parvienne à la déterminer, les calculs qu'il faudra faire ensuite, pour avoir les expressions mêmes des racines, seront d'une longueur insurmontable. Je ne pourrois guère donner ici une idée nette des tentatives dont il est question, ni des connoissances qu'elles ont déjà produites. D'ailleurs, ce détail demanderoit une espèce d'analyse des ouvrages où elles se trouvent ; & la crainte de commettre sans le vouloir, quelque injustice, en attribuant à un Auteur ce qu'un autre auroit peut être le droit de revendiquer, est suffisante pour m'interdire toute discussion sur cet objet.

Il ne me reste plus qu'à exposer ici brièvement l'ordre que j'ai suivi dans les deux ouvrages qu'on va lire. Mon but ayant été d'écrire en faveur des Commençans, & de les mener, pour ainsi

154 MERCURE DE FRANCE.

dire par la main , depuis les premières notions de l'arithmétique , jusqu'aux vérités les plus composées de l'algèbre ; j'ai dû m'attacher à mettre de la clarté & de la suite dans les idées , à ne rien avancer qu'à l'appui du raisonnement & de la démonstration , à expliquer le précepte par l'exemple , ou à les fondre quelquefois ensemble , lorsque ce moyen m'a paru nécessaire pour me faire mieux entendre. Quelques Auteurs se sont proposé de suivre dans leurs ouvrages la marche des inventeurs , c'est-à-dire , d'expliquer les propositions comme elles ont été trouvées , ou qu'elles ont pu être trouvées successivement. Mais cette méthode , qui a l'avantage d'exciter d'abord la curiosité , ne peut pas être observée long-temps ; & lorsque les vérités viennent à se compliquer , on est obligé de l'abandonner , pour éviter les longueurs. Car l'esprit humain étant borné par sa nature , il n'arrive presque jamais à un but par le chemin le plus court ; il s'y traîne ordinairement avec lenteur , & par des détours dont on est soi-même étonné , lorsqu'on vient ensuite à comparer l'intervalle réel qui séparoit deux propositions , avec l'espace qu'on a par-

couru pour les joindre ensemble. D'ailleurs, une science ne s'accroît souvent qu'à l'occasion d'une autre : il y a telle recherche d'algèbre qui doit son origine à une question de géométrie ou de mécanique. Il n'est donc pas possible de suivre exactement la marche des inventeurs, sans renoncer en partie au mérite de la précision, de l'élégance, & même de la clarté. Si vous commencez par cette méthode, & que vous l'abandonniez pour en prendre une autre, vous ôtez l'unité à votre ouvrage. Il auroit mieux valu sans doute, adopter tout d'un coup un système où la gradation des vérités fût uniforme, simple & lumineuse. J'ai travaillé sur ce dernier plan ; mais je suis très-éloigné de croire que je l'aye bien rempli.

Il n'y a, comme on fait, que quatre opérations principales dans l'arithmétique ; l'addition, la soustraction, la multiplication & la division. Toutes les autres opérations qu'on fait sur les nombres, dérivent de celles là. J'ai donc tâché d'abord de les expliquer clairement, tant pour les nombres complexes, que pour les nombres fractionnaires & complexes. De-là, je passe à l'extraction des racines carrée & cube. Viennent en-

156 MERCURE DE FRANCE.

suite les règles d'alliage. Les proportions arithmétique & géométrique sont traitées avec des détails suffisans pour faire bien entendre aux Lecteurs l'esprit & l'usage de cette théorie si utile dans toutes les parties des mathématiques. Il m'a paru que sa vraie place étoit dans l'arithmétique, puisque tout rapport est une soustraction ou une division ordinaire. J'explique à la suite des proportions géométriques, les règles de trois, de compagnie, d'intérêt & de fausse-positon. Les Logarithmes découlent de l'analogie qu'il y a entre les deux progressions arithmétique & géométrique : je crois n'avoir laissé aucune obscurité sur leur nature & sur la manière dont ils doivent être employés. Je finis par donner des notions générales & élémentaires des combinaisons.

J'ai suivi dans l'Algèbre le même ordre que dans l'Arithmétique, pour toutes les opérations qui se correspondent immédiatement d'une science à l'autre. Après avoir expliqué l'Addition, la Soustraction, la Multiplication & la Division, pour les quantités algébriques, rationnelles ou radicales, entières ou rompues, je passe à la formation des puissances & à l'extraction des racines de toutes sorte

de polynomes. De-là, j'entre dans la théorie des équations, & je la traite avec tout le soin & le détail qui m'ont paru nécessaires pour en faciliter l'intelligence & la pratique. Nous avons déjà remarqué qu'on n'a des méthodes pour résoudre généralement les équations, que jusqu'au quatrième degré inclusivement. Les formules pour le troisième & le quatrième degré peuvent se simplifier en certains cas que je développe. J'explique à fond la manière de tirer les racines des quantités en partie commensurables, en partie incommensurables du second degré. Les mêmes principes me servent à faire voir que toute quantité imaginaire peut être regardée comme résultante de la résolution d'une équation du second degré : proposition essentielle dans l'analyse des équations. M. d'Alembert avoit démontré depuis long temps ce théorème, par une méthode très-savante, qui embrasse dans sa généralité les quantités exponentielles. La démonstration que je donne du même théorème, pour les équations, est nouvelle, purement algébrique; & je crois qu'on la trouvera très-simple. A ces théories succèdent des considérations générales sur la nature des équations de tous les degrés. Si, passé le quatrième degré, on ne

158 MERCURE DE FRANCE.

fait point résoudre d'équation générale , il y a du moins alors une foule d'équations particulières qui peuvent être résolues , ou être abaissées à des degrés inférieurs. C'est en examinant la manière dont elles sont composées, qu'on peut parvenir à les résoudre, ou à les décomposer en d'autres équations plus simples. J'observe donc la loi suivant laquelle se forme une équation d'un degré quelconque ; & après avoir démontré , chemin faisant , au moyen du même principe , la formule pour élever un polynome à une puissance quelconque , entière ou rompue , positive ou négative , j'approfondis de plus en plus la nature des équations. Sans connoître les racines, je les soumets à différentes transformations qui servent ensuite à les trouver , soit exactement, soit au moins d'une manière approchée. Je détermine les racines égales ou inégales , & en général les facteurs rationnels d'un ordre quelconque , qui peuvent être contenus dans une équation. Lorsque tous les moyens de résoudre exactement une équation , sont épuisés , il reste la ressource de la résoudre par approximation. J'emploie pour cela la méthode de Neuton , & je la présente de manière qu'on ne peut, en aucun cas, rencontrer de la difficulté à

fait l'opération dont il s'agit, ni à la pousser jusqu'à tel point d'exa^ctitude qu'on voudra. Cette méthode est très - expéditive pour la pratique, où l'on est rarement obligé de pousser l'approximation assez loin, pour que le calcul devienne long & pénible. Je parle, comme on voit, des équations numériques. On peut toujours, dans l'usage de l'Algèbre, ramener à cette classe les équations littérales; car l'objet de tout problème déterminé est de faire trouver une inconnue mêlée avec des quantités données, & par conséquent exprimables par des nombres donnés. Ainsi, il ne reste rien à désirer pour l'approximation des racines, lorsqu'il est simplement question de résoudre un problème particulier qui en dépend. Néanmoins, comme il y a des cas où l'on a besoin d'avoir, sous une forme générale, l'expression des racines d'une équation littérale, j'explique l'usage des suites directes & inverses, pour trouver ces sortes d'expressions. La théorie des équations est terminée par la méthode d'éliminer les inconnues, & de faire évanouir les radicaux, dans les équations de tous les degrés. Je passe ensuite à des recherches d'une autre nature: je donne la manière de sommer plusieurs suites curieuses & utiles, telles que les

suites des puissances des nombres, les suites des nombres figurés, les suites récurrentes, &c. Enfin, j'expose la théorie des logarithmes sous un point de vue plus général & plus approfondi que je n'avois pu le faire dans l'Arithmétique.

Je n'en dirai pas davantage sur ces deux Traités : si on les trouve utiles, j'aurai atteint le but que je m'étois proposé.

Des différens ouvrages que j'ai indiqués dans ce Discours, les uns forment des Traités à part, les autres sont répandus dans les Recueils des Académies de Paris, de Londres, de Pétersbourg, de Berlin, de Bologne, &c. Il auroit été trop long de les indiquer tous en détail.

Journal de la Nature considérée sous ses différens aspects.

LE Journal de la Nature considérée sous ses différens aspects, paroîtra par cahier de deux feuilles in-12. le premier & le quinze de chaque mois. On ne doit pas confondre ce Journal avec l'Avantcours, dont les droits ont été rétrocédés au Sr Panckoucke, libraire. Tout en diffère, & doit nécessairement en différer.

Nous nous occupons ici, disent les éditeurs, des grands objets de la Nature ; nous la considérons sous es différens aspects, & nous nous attachons à rendre avec précision la science physique de l'Homme, celle des Animaux, des végétaux

& des Minéraux. Le nouveau format que nous reprenons est pour servir de suite à ce Journal, qui a paru *in* 12. plusieurs années de suite; nous le publions par deux feuilles tous les quinze jours, afin que les articles importans ayent plus d'étendue, & que nous ne soyons pas obligés de les diviser comme nous y étions d'abord forcés.

Nous ne changeons rien au prix de ce Journal, qui sera pareillement de 12 liv. par an, rendu port franc par la poste, tant à Paris qu'en Province. Nous aurons soin que le nombre de 52 feuilles se trouve également dans le cours de l'année.

MM les Souscripteurs sont priés de donner leur nom & leur adresse écrits lisiblement, & d'envoyer la somme de 12 liv. port franc, ainsi que la Lettre d'avis, au Sieur LACOMBE, libraire, rue Christine.

*AVIS de M. d'Alembert sur l'histoire de
l'Académie Française.*

J'AI annoncé dans l'assemblée publique de l'Académie, le 25 Août 1772, que je me propoisois de continuer l'histoire de cette Compagnie depuis l'année 1700, où M. l'Abbé d'Olivet a fini. La principale partie de mon travail, qui est déjà fort avancé, consiste dans l'Eloge des Académiciens morts depuis cette époque, & dont je joins ici la liste. J'ai marqué d'une étoile les noms de ceux sur lesquels j'ai besoin de mémoires; mais je recevrai avec reconnoissance les anecdotes qu'on voudra bien me communiquer sur les autres,

pourvu qu'elles soient peu connues. Ceux qui s'intéressent aux Académiciens dont il s'agit, pourront m'adresser leurs mémoires francs de port, s'il est possible, *rue St Dominique, vis-à-vis Belle-Chasse*. J'avertis que je ne ferai point usage des mémoires anonymes.

A Paris, ce 18 Janvier 1774.

*Liste des Membres de l'Académie Française,
morts depuis 1700.*

MM. de Segrais, * de Clermont-Tonnerre Evêque de Noyon, le Président Rose, Charpentier, * de Coislin, Perrault, Bossuet, * Charles Boileau, * Testu de Mauroi, Testu de Belval, Cousin, Gallois, * Colbert Archev. de Rouen, Th. Corneille, de Crecy, Fléchier, Despréaux, Tallemant, Regnier, de Silléri Evêque de Soissons, * l'Abbé de Clerembault, * Chamillart Evêque de Senlis, de Tourreil, le Cardinal d'Estrées, Fénelon, de Callières, l'Abbé de Louvois, Abeille, * l'Abbé d'Estrées, Gènesl, * de Mirmure, de Dangeau, Renaudot, Huet, d'Argenson, Massieu, Dacier, Campistron, l'Abbé Fleuri, la Chapelle, Card. du Bois, * de Mesmes, l'Abbé de Dangeau, l'Abbé de Choisy, * l'Abbé de Roquette, * D. de la Force, Boivin, * de Nesmond Archevêque de Toulouse, Malezieu, de Sacy, la Monnoye, Fraguier, de la Loubere, de Valincourt, * Poncet Evêque d'Angers, de la Faye, de la Motte, de Morville, Caumartin Evêque de Blois, Dantin Evêque de Langres, Coislin Evêque de Metz, Maréchal de Villars, Adam, * Portail, * Bussy-Rabutin Evêque de Luçon, * Malet, Mar. d'Estrées, Card. de Poli-

gnac, * D. de la Tremoille, Dubos, Houteville, Massillon, de St Pierre, Card. de Fleury, l'Abbé Bignon, * de St Aulaire, Gedoyn, l'Ab. de Rothelin, Bouhier, * Mongin Ev. de Bazas, Mongault, * l'Ab. Girard, Danchet, Card. de Rohan, Amelot, Terrassou, Languet Arch. de Sens, de Boze, Destouches, la Chaussée, * Surian Ev. de Vence, Montesquieu, Boyer Ev. de Mirepoix, Card. de Soubise, Fontenelle, Boissy, Maupertuis, Mirabaud, * Vaurcal, Ev. de Rennes, Sallier, l'Ab. de St Cyr, Duremel, * Seguy, Mar. de Belle-Isle, Crebillon, Marivaux, Bougainville, Hardion, d'Olivet, Trublet, * Duc de Villars, Moncrif, Henault, Alary, C. de Clermont, Mairan, Bignon, Duclos.

A C A D É M I E.

I.

Extrait de la séance publique de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, tenue le 5 Août dans le salon d'un hôtel dont S. M. vient de permettre à l'Académie de faire l'acquisition.

M. MARET, secrétaire perpétuel pour la partie des sciences, a ouvert la séance. Il a dit que l'Académie avoit proposé pour le sujet du prix qu'elle devoit distribuer ce jour-là

» De déterminer quelles sont les ma-

» ladies dans lesquelles la médecine ex-
 » pectante est préférable à l'agissante, &
 » à quels signes le Médecin reconnoît
 » qu'il doit agir ou rester dans l'inaction
 » en attendant le moment favorable pour
 » placer les remèdes;

Que cette compagnie voyoit avec cha-
 grin qu'aucune des pièces envoyées au
 concours n'avoit rempli ses vues, & qu'el-
 le proposoit le même sujet pour le prix
 de 1776, qui sera doublé & formé de
 deux médailles d'or chacune de 300 liv.

Il a ajouté que l'auteur d'une pièce qui
 a pour épigraphe :

*Cum ergò sint occasiones quædam fa-
 ciendi, quædam cessandi, discendum quæ
 sint occasiones curandi & quæ abstinendi
 à curationibus,*

étoit celui qui avoit le mieux vu la
 matière; mais que le manuscrit avoit été
 envoyé si incomplet qu'il n'avoit pas été
 possible d'en apprécier au juste le mérite.

Je n'aurai donc pas la satisfaction de
 célébrer un triomphe, a dit ensuite M.
 Maréchal : il ne me reste que le triste em-
 ploi de répandre quelques fleurs sur le
 tombeau de M. Hoin que l'Académie a
 perdu dans le cours de cette année. Mais,
 avant de rendre à cet académicien le jus-
 te tribut de louanges qu'il mérita par la

F E V R I E R. 1774. 165

vie la plus laborieuse & par des talens distingués, qu'il me soit permis de m'arrêter à considérer le spectacle qui frappe en ce moment nos yeux, & qui fera dans nos annales une époque bien mémorable.

C'étoit la première fois que l'Académie tenoit sa séance dans l'hôtel qu'elle a acquis. M. le Comte de Buffon, le plus ancien de ses membres, y alloit lire un mémoire. M. Maret saisissant cette circonstance, a dit :

Un sénat auguste, des directeurs éclairés, pénétrés des vues philosophiques de notre illustre fondateur, nous ont ouvert ce nouveau lycée *; une Dame philosophe, aussi bienfaisante que respectable **, se fait un plaisir de le décorer, & la voix du plus grand, du plus célèbre de nos compatriotes vient en faire résonner les voûtes.

Objets heureux de tant de bienfaits ! nous qu'un vœu solennel oblige plus particulièrement à travailler pour la gloire

* C'est par un arrangement fait avec MM. les Directeurs, & approuvé par le Parlement, que l'Académie s'est vu dans le cas d'acquiescer l'hôtel de Grandmont.

** Mde la Comtesse de Loriol, douairière de M. de Chintrey.

de notre patrie , pour l'utilité de nos concitoyens , saisissons cet instant pour renouveler nos sermens : que si quelque jour nous laissons éteindre ou même ralentir le beau feu qui nous anime , ces voûtes puissent nous faire rougir de notre langueur ; ces voûtes puissent nous dire : c'est ici que Buffon , plus sçavant & plus éloquent que Pline , vint vous honorer en s'asséyant parmi vous ; c'est ici que , dans l'enthousiasme excité par sa présence , vous jurâtes de tout entreprendre pour vous rendre dignes de lui , & vous restez dans l'inaction ! Tous vos illustres compatriotes respirent ici dans leurs bustes ; & leurs regards ne tombent que sur une postérité peu digne de leur gloire ! Enfin tout annonce ici les espérances de la patrie & les honneurs que vous étiez assurés d'obtenir ; & vous renoncez à ces honneurs , & vous enlèvez à une mère tendre la satisfaction de s'applaudir de votre existence !

Non , Messieurs , jamais nous ne nous attirerons de tels reproches ; nous entrons dans ce lycée sous de trop heureux auspices. Au seul souvenir de ce beau jour , nos cœurs enflammés du plus ardent patriotisme s'efforceroient de nous mériter les

noms de bons citoyens , de véritables académiciens.

M. Maret a lu ensuite l'Eloge de M. Hoin , académicien pensionnaire , Lieutenant de M. le premier Chirurgiens du Roi , correspondant de l'Académie royale de Chirurgie & de la Société littéraire de Clermont-Ferrand.

Une exposition des événemens de la vie de cet académicien enlevé par une mort prématurée , & une notice de ses ouvrages ont prouvé que M. Hoin , né avec un goût décidé pour les sciences & les lettres , une ardeur peu connue pour le travail , le desir de se rendre utile , une ame sensible , tendre & active , étoit un citoyen précieux , digne de l'attachement de sa famille & de sa parrie , & qui méritoit l'estime de tous ceux qui savent apprécier les hommes.

M. le Comte de Buffon a fait lecture d'un chapitre d'un ouvrage qui a pour objet l'exposition des époques de la Nature.

Les avantages que l'on retire dans l'histoire des époques formées par les événemens mémorables , servent à M. de Buffon pour faire sentir l'importance de son entreprise. Il fait voir dans l'exorde de son ouvrage que c'est par la recherche des différentes époques de la Nature qu'on peut

parvenir à la connoissance de son antiquité.

» Posons, dit-il, un certain nombre de
» pierres numéraires sur la route éternelle
du temps. « Cette belle expression doit
faire concevoir tout le projet de M. de
Buffon.

On connoît le talent de ce célèbre naturaliste pour l'exécution; & dans l'impossibilité de donner ici un extrait satisfaisant du chapitre qu'il a lu, on se contentera de dire que le Public y a retrouvé la touche savante & sublime de l'auteur de l'histoire naturelle.

Cette lecture a été suivie de celle d'une scène lyrique de Pigmalion par M. Gueneau de Mont-beillard. On ne pourroit la faire connoître qu'en la donnant en entier, &, comme les bornes d'un extrait ne le permettent pas, on se contentera de copier l'avant-propos qu'il a fait en annonçant cette scène.

« Elle a déjà été exécutée par M. Rouf-
» feau de Genève, est-il dit, & exécutée
» avec beaucoup d'art & de génie. Si donc
» j'ai osé traiter le même sujet, ce n'est
» point dans la vaine idée de faire mieux,
» ni même aussi bien; mais c'est parce que
» le sujet m'a entraîné, & qu'il m'a pré-
» senté des points de vue qui ont échappé

» à

F E V R I E R. 1774. 169

» à M. Rousseau , ou qu'il a négligés ,
» parce qu'ils n'étoient pas de son plan. »

Les personnes qui connoissent le faire énergique de M. Gueneau de Mont-beillard , présumeront facilement que cette scène a été rendue avec autant de sensibilité que de force & d'élégance ; celles qui n'ont aucune idée du style & de la manière de l'auteur , pourront s'en faire une en apprenant que M. le Comte de Buffon a confié à cet académicien une partie de l'histoire des oiseaux.

M. de Brosse a lu un essai de géographie éthymologique sur les noms donnés aux peuples Scytes anciens & modernes. Cet ouvrage va être connu par l'impression , puisqu'il sera inséré dans le second volume des mémoires de l'Académie , actuellement sous presse.

Le préjugé qui paroît condamner les femmes à renoncer aux honneurs académiques , a été attaqué par M. Saifi. Il en a prouvé l'injustice par des raisonnemens concluans & par des faits décisifs.

Le Sr Baillot, jeune homme de vingt-un ans, suppléant au collège de cette ville, avoit envoyé à l'Académie , des Stances que lui avoit dictées la présence de M. de Buffon.

H

170 MERCURE DE FRANCE.

M. de Morveau en a fait la lecture;
elles ont été insérées dans ce Mercure.

I I.

M A R S E I L L E.

« L'Académie des belles-lettres, sciences & arts de Marseille, s'empresse de
» rendre publique une lettre qui prouve
» combien le célèbre la Fontaine, en
» honorant sa Nation, a acquis de droits
» sur l'admiration & la reconnaissance de
» toutes les autres. »

*Copie de la Lettre d'un Etranger anonyme,
à M. Mourraille, secrétaire perpétuel de
l'Académie des belles-lettres, sciences
& arts de Marseille.*

M O N S I E U R ,

Ce n'est que ces jours-ci que j'apprends par la voie du Mercure, que l'Académie des belles-lettres, sciences & arts de Marseille, propose, entre autres, pour sujet du prix de l'année prochaine, l'*Eloge de la Fontaine*. Comme j'ai une admiration particulière pour ce grand homme, & que je m'intéresse à sa gloire, comme si j'étois son compatriote, je commence d'abord par remercier l'Académie qui veut bien

F E V R I E R. 1774. 171

procurer un digne éloge de cet écrivain supérieur qu'on ne peut assez louer, & je prends en même temps la liberté de présenter deux mille livres, que je prie l'Académie de Marseille de vouloir bien joindre à la médaille de la valeur de trois cent livres, destinée par elle pour cet éloge; de manière que celui, qui, au jugement de l'Académie de Marseille, aura rendu le meilleur hommage à la Fontaine, recevra un prix de deux mille trois cent livres.

La seule grâce que je demanderois, Monsieur, si elle pouvoit m'être accordée, seroit d'étendre, en faveur de ce seul prix, le terme jusqu'auquel on recevra les ouvrages pour le concours. J'aurai beaucoup de reconnoissance, si on veut bien recevoir lesdits ouvrages jusqu'au 15 de Juin, ou jusqu'au premier Juillet. Au reste je ne mets point de clause; ce ne seroit qu'un plaisir de plus pour moi.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute l'estime & la considération distinguée qu'on doit à ceux qui cultivent leur raison, & s'intéressent au progrès de l'esprit humain,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ***.

A. . . le . . . 1773.

H ij

Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette Lettre , ce que vous voudrez bien excuser.

PS. En publiant là-dessus ce que vous jugerez à propos, je vous prie, Monsieur, de dire simplement en parlant de moi, *un Etranger*, sans même faire connoître le lieu d'où cette Lettre est datée.

« L'Académie de Marseille comptera
 » donc les deux mille livres qu'elle a
 » reçues, à l'auteur de l'Eloge de la Fon-
 » taine, qu'elle couronnera, en même
 » temps qu'elle lui donnera la médaille
 » d'or déjà annoncée; &, pour se con-
 » former entièrement au desir de l'Ano-
 » nyme, elle a délibéré de fixer au pre-
 » mier Juillet prochain, le terme jus-
 » qu'auquel elle admettra au concours
 » les Eloges de ce poëte inimitable. »

J'ai l'honneur d'être, &c.

MOURRAILLE.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique a donné, le mardi 25 Janvier, la première re-

F E V R I E R. 1774. 173

présentation de la reprise des fragmens composés de l'acte *du Feu ou la Vestale*, de l'acte de *la Terre ou Vertumne & Pomone*, & *du Devin du Village*.

Les deux premiers actes sont tirés du ballet des Elémens, paroles de M. Roi, musique de Destouches & Lalande; le Devin du Village est de M. Rousseau pour le poëme & la musique.

Ces fragmens ont été fort bien remis, & quoique très-connus, ils ont fait encore beaucoup de plaisir. M. l'Arrivée & Mlle Duplant sont très-applaudis dans l'acte de la Vestale; M. le Gros & Mlle Arnould jouent & chantent, à la satisfaction des amateurs, les rôles de Vertumne & Pomone dans l'acte de la Terre. Mlle Rosalie, MM. Tirot & Gelin ont réuni tous les suffrages dans le Devin du Village. Les ballets sont très-agréables. Dans le premier acte M. Vestris & Mlle Heinel dansent avec la perfection que l'on attend de leurs talens. Mlles Guimard & Pessin, & M. Gardel paroissent avec distinction dans le second acte, ainsi que Mlles le Clerc, Heidous, & M^{rs} d'Auberval, Malter & Despréaux dans le 3^e. acte. Il y a plusieurs morceaux de musique ajoutés aux fragmens, qui ont été remar-

H iij

qués , particulièrement une belle sarabande & une chaconne de main de maître dans l'acte du Feu.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné le samedi 15 de Janvier, la première représentation de *Sophonisbe*, tragédie de Mairet, corrigée par M. de Voltaire.

Cette tragédie est fameuse dans l'histoire du théâtre. Elle parut long - temps avant le Cid. Elle est la première qui apprit aux François les règles de la tragédie & qui mit le théâtre en honneur. M. de Voltaire a rajeuni ce drame, tout ingrat qu'en soit le sujet; mais il étoit digne de ce grand maître de faire connoître, autant qu'il étoit possible, ce premier essor du génie.

ACTE I. Syphax, Roi de Numidie, se plaint de l'infidélité de Sophonisbe son épouse, dont il a surpris une lettre qu'elle écrit à Massinisse, Roi d'une partie de la Numidie. Il fait venir la Reine & l'oblige de se justifier. Il la quitte ensuite pour aller défendre sa ville contre les Ro-

mains. La Reine avoue à sa confidente le crime de son amour.

ACTE II. Sophonisbe est effrayée du bruit du combat. Elle apprend la mort de Syphax son époux, & le triomphe & la clémence du jeune Massinisse. Elle sort à la vue du vainqueur. Massinisse s'indigne de l'orgueil des Romains & de leur domination. On lui donne le billet que Sophonisbe a écrit. La Reine vient lui rendre hommage, & demander son appui contre la haine des Romains. Massinisse veut qu'elle conserve l'honneur du rang suprême. Cependant Lelie, lieutenant de Scipion, annonce que Sophonisbe doit être l'esclave de Rome.

ACTE III. Lelie ne déguise pas à Massinisse que c'est au Sénat à régler son destin & celui de Sophonisbe. Massinisse ne peut contenir sa fureur. Il se prépare à venger son injure. Il unit son sort à celui de Sophonisbe, qui ne peut refuser pour époux son vengeur & son appui.

ACTE IV. Lélie donne des ordres pour prévenir le complot que Massinisse a formé de détruire les Romains. Massinisse est lui-même arrêté dans son palais. Scipion lui confirme que l'ordre du Sénat est de donner des fers à Sophonisbe. Massi-

176 MERCURE DE FRANCE.

nisse demande seulement la liberté de voir la Reine pour la dernière fois. Ce Roi déplore son sort, & abhorre la funeste amitié des Romains. Dans ces momens cruels, Sophonisbe ranime le courage de Massinisse. Ces deux malheureux époux projettent d'enlever par leur mort la proie que poursuivent les Romains.

ACTE V. Scipion croit pouvoir subjuguier l'inconstance de Massinisse par la fermeté jointe avec la clémence; mais Lélie craint l'amour & le désespoir de ce Numide. Il conseille au Consul de s'assurer de Sophonisbe. Phédime, confidente de la Reine, dit à Scipion que bientôt Sophonisbe va reconnoître en lui son maître & son vainqueur. Massinisse lui-même vient offrir aux Romains leur victime; mais au moment de livrer la Reine il dit au Consul, en lui montrant Sophonisbe étendue sur un lit avec un poignard dans le sein.

Tiens, la voilà, perfide! elle est devant tes yeux.
La connois-tu?

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE à *Massinisse*.

Viens, que ta main chérie

F E V R I E R. 1774. 177

Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.

Digne époux, je meurs libre, & je meurs dans tes bras.

M A S S I N I S S E.

Je vous la rends, Romains. Elle est à vous.

S C I P I O N.

Hélas!

Malheureux! qu'as-tu fait?

M A S S I N I S S E.

Ses volontés, les miennes
Sur ces bras tout sanglants viens essayer tes chaînes.

Approche, où sont tes fers?

L É L I E.

O spectacle d'horreur!

M A S S I N I S S E à Scipion.

Tu recules d'effroi! Que devient ton grand cœur?

Il se met entre Sophonisbe & les Romains.

Monstres qui par mes mains avez commis mon crime,

Allez au Capitole offrir votre victime.

Montrez à votre peuple, autour d'elle empressé,

Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.

Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare?

Tu le dois à mes soins, c'est moi qui le prépare.

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

Ai-je assez satisfait ta triste vanité ,
Et de tes jeux romains l'infame atrocité ?
Triomphe , Scipion : si les Dieux qui m'enten-
dent

Accordent les faveurs que les mourans deman-
dent.

Si , devant les temps , le grand voile du sort *
Se tire à nos regards au moment de la mort ,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée ,
Rome à son tour sanglante , à son tour saccagée ,
Expiant dans son sang ses triomphes affreux ,
Et les fers & l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt Nations de toi-même ignorées ,
Que le Nord vomira des mets hyperborées ,
Dans votre indigne sang vos temples renversés ;
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés ;
Tous les vils descendans des Catons , des Emiles ,
Aux fers des Etrangers tendant des bras serviles ;
Ton Capitole en cendre , & tes Dieux pleins d'ef-
froi ,

Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie ,
Va mourir oublié , chassé de ta patrie.
Je meurs , mais dans la mienne & c'est en te bra-
vant.

Le poison que j'ai pris agit trop lentement.

* C'étoit une opinion reçue.

Ce fer que j'enfonçai dans le sein de ma femme *
Joint mon sang à son sang , mon ame à sa grande
ame.

Va , je ne veux pas même un tombeau de tes
mains.

La tragédie de Mairet est fondée sur une intrigue trop peu intéressante. La querelle d'un mari jaloux & d'une femme infidelle est déplacée dans cette pièce. Les Rois Syphax & Massinisse sont trop avilis par leur foiblesse. Cependant M. de Voltaire a mis dans cette tragédie plus de convenance ; il y a répandu des détails très-heureux ; il y a donné de l'intérêt , & il a fait un tableau grand & vraiment tragique de la mort de Sophonisbe. Mais tout l'art de ce grand écrivain n'a pu couvrir les défauts de Mairet , & donner à Sophonisbe l'éclat & la perfection que nous cherchons & que nous admirons dans les chef-d'œuvres de son génie. Le rôle de *Sophonisbe* a été bien joué par Mde Vestris. M. Lekain a représenté *Massinisse* , M. d'Alinval *Syphax* , M. Molé *Scipion* , M. Brisard *Lelie*.

* Il tire le poignard du sein de Sophonisbe , & tombe auprès d'elle.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens doivent donner incessamment *la Rosière*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes dont la musique est de M. Gretry.

D É B U T.

Le Sr Demery a debuté dans *Tom Jones*, dans le *Soldat Magicien*, dans le *Déserteur*, dans l'*Amoureux de Quinze ans*, & dans plusieurs autres comédies, où il a rempli les rôles de basse-taille. Il a du feu, de l'habitude & de l'intelligence. Sa figure & sa voix sont agréables. Cet acteur a déjà paru il y a deux ans sur ce théâtre; il a beaucoup avancé son talent par son travail en Province; il peut se rendre utile à la Comédie, & intéressant pour le Public, en étudiant & perfectionnant son jeu, & s'appliquant à rendre la musique avec justesse & précision.



A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Costume des anciens Peuples, par M. Dandré Bardon, professeur de l'Académie royale de peinture & de sculpture, quinzième cahier *in-4°*. A Paris, rue Dauphine, chez Jombert & Cellot.

LES chars de triomphe des Anciens & les symboles de la déification nous sont présentés dans ce cahier qui termine le costume des Grecs & des Romains, formant la première partie de l'ouvrage sur le costume des anciens Peuples.

I I.

On trouve chez M. Lebas, Graveur du Cabinet du Roi, rue de la Harpe, plusieurs estampes nouvelles, qui méritent l'attention des amateurs; savoir.

La fraîche matinée, d'après Carle Dujardin. La grandeur de cette estampe, d'environ 12 pouces de hauteur, & 12 de largeur, faite par M. Lebas, est d'un

182. MERCURE DE FRANCE.

travail précieux & pittoresque , exécutée avec la précision la plus fidelle & la plus propre à représenter toutes les beautés de l'original , prix. 3 liv.

Le même maître a gravé avec beaucoup de soin , d'après Brakenburg , deux estampes en pendant , de deux pouces en hauteur , & neuf & demi en largeur ; *le plaisir de la danse* , & *le résultat du jeu* , prix , chacune. . . 1 l. 10 s.

Le Violon hollandois , & *le Vieillard joyeux* , d'après Ostade , deux estampes en pendant , 10 pouces de hauteur & 8 de largeur ; la première , gravée sous la direction de M. Lebas , & la seconde , par M. David , dont le burin flatteur & brillant , est varié avec intelligence.

La onzième & douzième vue d'Italie , d'après M. Vernet ; hauteur , sept pouces ; largeur , neuf pouces ; gravées avec beaucoup d'art , par M. C. Veisbrod , prix , chacune. 1 l. 10 s.

M U S I Q U E.

PREMIER Concerto à violon principal.
Premier & second violon alto & basse ,
arrangé sur des ariettes des opéras de Luci.

F E V R I E R. 1774. 283
le & du Déserteur , dédié à M. de Brier ,
Ecuyer , grand Bailli héréditaire des
Ville & Territoire de Dunkerque ; par
J. B. Dupont , premier violon du con-
cert de Dunkerque, prix , 3 liv. 12 s. A
Dunkerque, chez l'Auteur. A Paris , chez
M. Borelly , rue S. Victor , vis-à-vis la
Ferme. Bignon , Graveur , Place du
vieux Louvre , & aux adresses ordinaires
de musique.

Sei duetri per due flauti traversi , del si-
gnore Antonio Rodill , ordinario della
musica dil Rei di Portugale in Lisbona ,
prix , 4 liv. 16 sols. A Paris , chez Bi-
gnou , Place du vieux Louvre , & aux
adresses ordinaires de musique.

Sonates en trio pour la harpe , le cla-
vecin ou le piano forte & violon , par
M. de *Mignaux* , ordinaire de la mu-
sique du Roi.

Ces pièces peuvent s'exécuter avec la
harpe & le violon , de même avec le
clavecin & le violon , prix 7 liv. 4 s. A
Versailles , chez l'Auteur , rue de la
Pompe , à l'hôtel de Bavière , & à Pa-
ris , aux adresses ordinaires , à Lyon ,
chez M. Castaud.

184 MERCURE DE FRANCE.

Ces sonates sont dédiées à Madame la Dauphine par cette épître en vers.

Vos vertus font le bonheur de la France;
Sur votre lyre on entend vos accens.
On veut louer; vous imposez silence;
Pour obéir on se fait violence.
Le respect éteint notre encens.
De vos talens faisons mystère.
Les publier seroit vous offenser.
En vous offrant de quoi les excuser,
Je les aurai loués sans vous déplaire.

Six Quatuor dialogués d'un genre nouveau pour deux violons alto & basse, composés par M. Desnoë, professeur de violon à Toulouse; dédiés aux Amateurs de l'harmonie; 2^e. œuvre; prix, 9 liv. A Toulouse, chez l'auteur, & chez Bruner, marchand de musique. A Paris, aux adresses de musique.

ÉCRITURE.

Tableau fait à la plume.

LE Roi ayant honoré les sieurs Paillasson & Potier, Vérificateurs & Membres de l'Académie Royale d'écriture,

F E V R I E R. 1774. 185

chacun d'un brevet d'écrivains de son cabinet ; ils ont cru devoir en rendre hommage à Sa Majesté , en lui offrant un tableau, dont le titre porte : HOMMAGE AU ROI. Il représente dans le fond d'une vaste architecture , ornée de colonnes cannelées & de vases , une bibliothèque , au-dessus de laquelle est peinte la présentation d'une médaille à Sa Majesté par l'Académie Royale d'écriture , le 10 Avril 1763. A l'entrée de la même bibliothèque , est sur un piédestal l'Écriture , qui écrit les fastes de Louis XV. le Bien-aimé. Minerve est vis-à-vis d'un côté , qui supplie le Roi qui est de l'autre , d'agréer l'hommage des deux Artistes , & qui lit à Sa Majesté les vers suivans , tracés sur le devant du piédestal.

Solide appui de mon empire ,
LOUIS , de ses Sujets , anime les talens ;
Il vient de rendre à l'art d'écrire
Un titre glorieux perdu depuis long-temps.
Ces artistes flattés d'un si grand avantage
Osent présenter par ma voix ,
Les vœux ardens , le tendre hommage ;
Qu'ils doivent au meilleur des Rois.

Au sommet de l'architecture est la Renommée, qui publie l'honneur dont le Roi décore les Artistes. Entre les colonnes sont des médaillons, où se trouvent les noms de ceux qui ont été écrivains des Rois prédécesseurs de notre Monarque. Les bas reliefs des colonnes représentent à droite le Prince Dagobert, fils de Clotaire II., qui apprend d'André-gisle l'art d'écrire, & à gauche, le Roi Louis XII., accordant des privilèges à deux célèbres écrivains. Dans l'avant-corps de la bibliothèque, sont les bustes de Colbert & de Paris, qui ont protégé l'écriture.

Ce tableau en architecture en couleur & en traits d'écriture, a été présenté à Sa Majesté par les deux Auteurs, le 31 Décembre 1773.

DISCOURS lu à l'ouverture de l'Académie Royale d'écriture, en présence de M. de Sartine, Conseiller d'Etat, Lieutenant-Général de Police, & de M. Moreau Procureur du Roi du Châtelet de Paris, par M. Guillaume, Directeur.

Le 23 Novembre 1773.

MM. Il m'est bien glorieux d'être élu une seconde fois, pour occuper la place de Directeur de l'Académie Royale d'écriture. Votre confiance me flatte autant qu'elle m'honore; mais elle ne m'a veugle pas. Si le zèle que vous me connoissez vous y a déterminés, j'aurai le plaisir de vous seconder dans toutes vos opérations, j'y apporterai mes soins, pour vous prouver mon sincère attachement, & justifier votre choix.

La reconnoissance est une vertu très-estimée parmi les gens de bien, elle est gravée dans nos cœurs, envers les deux illustres Magistrats qui nous honorent de leur présence.

Le repos paisible dont jouit cette Ville, occupe nuit & jour le premier, tandis qu'il s'en prive lui-même; & par une grâce toute particulière pour nous, il sacrifie des momens précieux, pour nous entendre & pour nous animer. Les privilèges des citoyens sont entre les mains du second, il en est le conservateur; sa bonté pour nous, tend également au même but. Rien n'échappe à leur science, à leur prudence, à leur sagesse, & nous sentons vivement dans cet heureux jour, combien ils se font

188 MERCURE DE FRANCE.

un vrai plaisir de maintenir notre Académie, afin de la faire prospérer sous l'auguste autorité de Louis le Bien-aimé, son fondateur & son protecteur.

Pour répondre à leur bienveillance, nous avons bien des choses à examiner, à corriger & à perfectionner. Les premiers ouvrages sont commencés, ils sont constatés dans l'état même où ils se trouvent.

La carrière où nous allons rentrer est ouverte; nous en distinguons sans peine tous les points de vue, nous en connoissons tous les sentiers; mais il faudra plusieurs années pour la parcourir.

Quelle satisfaction pour nous, MM., si par nos travaux, nous réussissons à intéresser les personnes savantes & éclairées qui nous écoutent; si tous les citoyens de cette Capitale y applaudissent; enfin, si nous avons le bonheur & la gloire de les rendre tels, qu'ils soient utiles à tous les habitans du Royaume.



*REPONSE de M. de Voltaire à M. le
Baron d'Espagnac.*

A Ferney, le 10 Janvier 1774.

Je vous demande bien pardon , Monsieur , de n'avoir pas répondu plutôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai été très-malade comme à mon ordinaire , & j'ai voulu laisser passer les complimens du jour de l'an.

Pour les complimens que vous recevez , Monsieur , de toutes parts sur votre belle & instructive Histoire du Maréchal de Saxe , ils ne passeront pas sitôt. Je vous supplie de me compter au nombre de ceux qui ont admiré les premiers cet Ouvrage. Quoique je ne sois pas militaire , j'ai senti bientôt que vous avez fait le Breviaire des Gens de Guerre. Je souhaite que la France demeure long-tems en paix , & que quand il faudra marcher en campagne , tous les Officiers sachent votre livre par cœur.

J'ai l'honneur d'être &c.

VOLTAIRE.

TRAIT D'AMITIÉ.

LES liens dont l'amitié se sert pour enchaîner les cœurs , sont indissolubles. Il suffit de lire le trait suivant , pour être convaincu de cette vérité.

Deux jeunes gens de familles distinguées , avoient formé dès leur enfance , une amitié si vive , qu'ils ne pouvoient se séparer d'un instant. Ils se promenoient un jour d'été sur le bord de la Meuse. La chaleur , la rivière même , semblèrent les inviter à se baigner. L'un , plus impatient que l'autre , se deshaille aussitôt , & se jette à l'eau , à peine a-t-il fait quelques pas , guidé par son imprudence , qu'il tombe dans un précipice affreux. Il a beau crier , il a beau appeler à son secours ; ses efforts , ses cris sont inutiles , il est entraîné par le courant. Son ami , après plusieurs tentatives , désespéré de ne pouvoir le sauver du danger , se jette entre ses bras , content de mourir avec lui.

TRAIT D'INTÉGRITÉ.

UN Gentil-homme Anglois, avoit un procès considérable à la Chancellerie. Pour se rendre Thomas Morus favorable, il lui envoya par un de ses domestiques, un présent de deux flacons d'or, enrichis de pierreries. Le Chancelier loua beaucoup l'ouvrage & l'ouvrier, & faisant venir son sommelier, il lui dit ; conduisez cet homme en ma cave, & remplissez ces deux flacons du meilleur vin. Puis se tournant vers celui qui les avoit apportés, mon ami, ajouta-t-il, dites à votre maître que s'il le trouve bon, il vous renvoye ici.

A N E C D O T E S.

Le Duc de Parme avoit obligé Henri IV. de lever le siège de Rouen ; mais Henri IV. le joignit dans le pays de Caux, & l'enferma dans une espèce de coude que forme la Seine, vers Caudebec : il ne paroïssoit pas possible que son armée pût échapper : déjà l'on manquoit de tout

dans son camp : le Duc de Parme qui sento-
 toit tout le danger de sa situation , offroit
 à chaque instant la bataille au Roi , qui
 la refusoit , & se flattoit d'avoir son en-
 nemi à discrétion dans ce pays ; le Duc
 de Parme , qui étoit maître du cours de la
 rivière , fit venir de Rouen un grand
 nombre de bateaux qu'il rangea à petit
 bruit le long de la côte : quand il en eut
 assez , il les joignit ensemble , jeta des
 planches dessus ; & une belle nuit , les
 feux étant allumés dans son camp , comme
 à l'ordinaire , il fit passer toute son armée.
 Quand il fut de l'autre côté , il envoya
 un trompette complimenter le Roi de sa
 part , & lui demander comment il trou-
 voit cette retraite. Henri IV. très-piqué
 qu'il lui eût échappé , répondit : « Ventre-
 » sain-gris , je ne me connois pas en re-
 » traites ! dis à ton maître que je n'en ai
 » jamais fait ». Il ne se souvenoit plus
 sans doute de sa belle retraite du Pont-
 d'Aumale. Celle du Duc de Parme , dont
 ce ne fut là que le commencement , fut
 une des plus belles qui aient jamais été
 faites.

I I.

J'ai oui raconter par Madame de la
 Fayette , dit l'Abbé de Saint-Pierre ,
 que

F E V R I E R. 1774. 193

que dans une conversation, Racine soutint qu'un bon Poëte pouvoit faire excuser les grands crimes, & même inspirer de la compassion pour les criminels. Il ajouta qu'il ne falloit que de la fécondité, de la délicatesse, de la justesse d'esprit, pour diminuer tellement l'horreur des crimes de Médée ou de Phedre, qu'on les rendroit aimables aux Spectateurs, au point d'inspirer de la pitié. Comme les Assistans lui nièrent que cela fût possible, & qu'on voulut même le tourner en ridicule sur une opinion si extraordinaire, le dépit qu'il en eut, le fit résoudre à entreprendre la tragédie de *Phedre*, où il réussit si bien à faire plaindre ses malheurs, que le Spectateur a plus de pitié de la criminelle belle-mère, que du vertueux Hyppolite.

I I I.

Un Peintre Allemand peignant une fort jolie femme, lui faisoit des boutons qu'elle avoit ce jour-là, pour avoir, à ce qu'elle disoit, mal dormi. Cette femme s'en étant apperçue, s'écria : « mais, Monsieur, vous n'y pensez pas, vous peignez mes boutons ! ils ne sont

I

» qu'accidentels & ne font nullement
 » partie de mon visage ». *Bon, bon, Madame*, répondit le Peintre en baragouinant, *qu'est ce que cela fait? Si vous n'avez pas ceux-là, vous en aurez d'autres.*

V I.

Fontenelle avoit un frère Abbé. On lui demandoit un jour : que fait Mr votre frère ? *Mon frère?* dit-il, *il est Prêtre.* A-t-il des Bénéfices ? *Non.* A quoi s'occupe t-il ? *Il dit la Messe le matin. . . . Et le soir ? Le soir, il ne fait ce qu'il dit.*

**ARRÊTS, ÉDITS, DÉCLARATIONS,
 LETTRES - PATENTES, &c.**

I.

DÉCLARATION du Roi, du 5 Septem. 1773, concernant le remboursement des Quittrances de finance provenant de la liquidation des offices du Parlement de Provence, supprimés par l'Édit de Septembre 1771.

I I.

Édit du Roi, du mois d'Octobre 1773, portant suppression de six Offices de Notaires Royaux à Caën, & création de six Offices de Notaires en ladite ville.

F E V R I E R . 1774 . 195

I I I .

Arrêt du conseil d'état du Roi , du 10 Décembre 1773 , concernant l'Ordre de St Ruf.

I V .

Lettres-patentes du Roi , du premier Novembre 1773 , qui accordent à Mgr le Comte d'Artois la jouissance de ses revenus , à compter du premier Novembre 1773 .

V .

Lettres-patentes du Roi , du 5 Décembre 1773 , portant nomination de Commissaires de la Chambre des Comptes , pour procéder à l'évaluation des biens formant l'apanage de Mgr le Comte d'Artois .

V I .

Edit du Roi , d'Octobre 1773 , portant établissement d'un Siège de Maréchaussée à Avesnes en Haynault , & création d'un Office de Lieutenant & d'un Assesseur , d'un Procureur du Roi & d'un Greffier .

V I I .

Edit du Roi , de Septembre 1773 , portant création de trois Offices de Conseillers au Bailliage de Pontoise .

V I I I .

Déclaration du Roi , du premier Novembre 1773 , qui prescrit aux Tanneurs , tant de la Ville

I ij

196 MERCURE DE FRANCE.

de Paris que des autres villes & bourgs du royaume, ce qu'ils doivent observer dans la vente & apprêt d'ouvrages de leur profession.

I X.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 31 Décembre 1773, qui fixe les Ports des Généralités de Bretagne, la Rochelle & Poitiers, par lesquels le commerce des grains sera libre comme dans les ports où il y a Siège & Amirauté, en se conformant aux formalités prescrites par l'arrêt du 14 Février 1773 ;

Et à cinquante tonneaux seulement les chargemens qui seront permis dans tous les ports pour ceux de la même Province.

X.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 5 Décembre 1773, qui ordonne que les Maréchaussées dans l'exercice de leurs fonctions jouiront, comme les autres Troupes de Sa Majesté, de l'exemption de tous les droits de Bacs sur toutes les rivières du royaume.

X I.

Arrêt du conseil d'état du Roi & lettres-patentes sur icelui, du 27 Juin 1773, concernant les Receveurs des Consignations de Normandie.



A V I S.

Epurement des Laines.

SUR la fin de 1764, le Sieur Carles, Fabriquant de draps, fut aussi étonné que surpris, de voir qu'on ne se fût point apperçu de la corruption infecte & putride qui est dans toutes les laines qu'on vend à Paris, pour matelas & couvertures, & de ce qu'on se pique si peu de la propreté de ces meubles, dont nous devrions être si jaloux, puisque nous y sommes couchés & enveloppés une bonne partie de notre vie, & que notre chaleur naturelle ne pouvant que faire fermenter la corruption infecte de ces laines, cela devoit nous faire craindre que, pendant notre sommeil, temps où nos pores sont le plus dilatés, le vice de cette corruption ne perçât à travers, & ne nous occasionnât des maladies d'autant plus dangereuses, qu'il seroit difficile au plus habile Médecin d'en connoître la cause.

Si ceux qui se portent le mieux, ont à craindre la corruption infecte de ces laines, à quel danger les pauvres malades ne sont-ils pas exposés, puisque la cohabitation de leurs sueurs & exhalaisons avec la corruption des laines, la rend bien plus dangereuse ?

Après que le sieur Carles eut bien réfléchi sur le vice dangereux de ces laines, il se crut obligé envers le Public d'en faire un Mémoire, avec les moyens certains de les rendre de toute propreté & salubrité, & de soumettre son Mé-

198 MERCURE DE FRANCE.

moire aux lumières supérieures de l'Académie Royale des Sciences, & de la Faculté de Médecine, ce qu'il fit; & sur le rapport de MM. les Commissaires que ces deux Corps célèbres nommèrent pour l'examiner, ils lui en accordèrent en Janvier 1765, les approbations les plus glorieuses & les plus authentiques.

Ces approbations engagèrent le sieur Carles d'établir une manufacture d'épurement de laines & couvertures, & d'en faire un prospectus qu'il fit distribuer dans Paris; ce prospectus ne lui a procuré que peu d'ouvrage des maisons de condition, mais passablement bien, d'un nombre de savans & autres honnêtes gens, qui aiment beaucoup la propreté, & l'estiment comme très-nécessaire à la conservation de la santé, dont une partie de ces derniers, après avoir examiné scrupuleusement les moyens que le sieur Carles pratique pour bien épurer les laines & les avoir applaudis, lui dirent qu'il y avoit beaucoup à craindre, qu'il ne pourroit point soutenir son établissement; ce qui sera, dirent-ils, beaucoup à regretter. 1°. Parce que la corruption dans les laines n'est connue dans Paris que du petit nombre de ceux qui ont vu son prospectus. 2°. Que les personnes de condition, de même que les maisons bien montées, s'en rapporteront toujours à leurs Tapissiers, ou autres, qu'ils ont chargés du soin de ces meubles qui, pouvant avoir des intérêts secrets que ce soin ne leur soit point ôté, mettront tout en usage pour priver & éloigner leurs maîtres de jouir des avantages de cette propreté, & de l'économie qui en résulte; & 3°. Que le plus grand nombre des habitans de cette Capitale est hors d'état d'en pouvoir faire la dépense;

Cette dernière observation fit connoître au sieur Carles qu'il avoit manqué son but, qui a toujours été le bien général, & que l'ayant manqué, il devoit (ce qu'il fit tout de suite,) chercher de moyens certains de pouvoir épurer les laines des matelats à un prix qui approchât de celui qu'on paye pour les faire recarder, pour que tout le monde puisse jouir des avantages qui en résultent; qui sont, 1°. La propriété si essentielle à la conservation de la santé. 2°. Que ces laines en feront quatre fois plus d'usage; & 3°. Qu'on y est bien plus longtemps, & bien mieux couché, que sur celles qu'on fait recarder.

Le sieur Carles n'eut pas si-tôt réussi à cet épurement, qu'il en fit imprimer, il y a environ deux années, un avis qu'il fit distribuer dans tous les quartiers de Paris, & pour mériter la confiance du Public; dans cet avis, il donne le détail des opérations qu'il fait subir aux laines, qui ne sauroient manquer de produire les bons effets qu'il y annonce.

Le sieur Carles ayant le secret de détruire les vers qui rongent les laines des matelats; les couvertures de laine & le crin des saumiers, offre dans cet avis ses services à tous ceux qui voudront lui en donner commission; il est bon d'observer que le temps d'hiver est le plus propre pour détruire ces insectes.

Si ceux qui n'ont point vu son prospectus ni son avis, en sont curieux, il en donnera un aux honnêtes gens qui le lui demanderont.

Son adresse est rue de la Boucherie, vis-à-vis la boucherie des Invalides, au Gros-Caillou.

Ceux qui lui feront l'honneur de s'adresser à lui par la voie de la petite poste, sont priés de vouloir bien affranchir leurs lettres.

I I.

Le sieur Juville, expert herniaire, reçu au collège royal de chirurgie de Paris, donne avis au public que son bandage pour les descentes de l'aine, qu'il a déjà annoncé, continue à avoir les plus grands succès, & qu'il contient avec douceur & sans gêner, les hernies les plus difficiles.

L'usage seul de ce bandage guérit radicalement les enfans & les jeunes personnes en très-peu de tems. Il dure plus que la vie, sans perdre de son élasticité.

Le même Auteur fabrique aussi un nouveau bandage pour les personnes qui ont une descente à l'aine de chaque côté. Ce bandage, doux & commode, est brisé par devant & par derrière; il a deux crémaillères qui permettent d'éloigner & de rapprocher les deux pelottes à volonté, relativement à la distance des anneaux, sans qu'il perde pour cela de sa solidité.

Le sieur Juville met dans les pelottes de ces deux bandages, un ressort, quand le cas le requiert. Ce ressort, quoique très-doux dans sa pression, met le malade dans la plus parfaite sécurité.

Le sieur Juville continue aussi d'appliquer avec succès son nouveau bandage pour les hernies ombilicales ou ventrales.

Ce bandage est doux, commode & léger. Il n'a pas une ligne & demie d'épaisseur. Son auteur, en le composant, n'a eu que la nature pour guide. Aussi ce bandage se prête-t-il à tous les mouvemens de dilatation & de resserrement du ventre. Deux ressorts, dans lesquels glissent deux minces coulisses pyramidales & obliques, appliqués sur

une légère plaque d'acier presque entièrement évuidée, en font toute la mécanique. Quoique très-simple, il est néanmoins très-solide. Il contient quatre hernies à la fois, & peut en contenir davantage, sans la moindre complication.

Ces trois bandages ont été présentés à l'Académie royale des sciences, qui les a trouvés dignes de son approbation, & en a accordé au sieur Juville, le huit Janvier de cette année, un suffrage qui en constate la nouveauté & les bonnes qualités.

Sa demeure est *rue des fossés S. Germain-l'Auxerrois, en face de la colonnade du Louvre, à Paris.*

Les personnes de province sont priées d'affranchir leurs lettres, & d'y insérer leur mesure prise avec une faveur sur la partie où doit être appliqué le bandage, ainsi que la description exacte de leur état actuel, dictée par un homme de l'art, si faire se peut : elles seront sûres de recevoir un bandage qui répondra à leur desir.

I I I.

Le magasin général des plantes des montagnes de la Suisse, des Vosges, des Pyrénées, de la Savoie, d'Auvergne & des isles, établi par arrêt du Conseil du 15 octobre 1770, rue S. Honoré, vis-à-vis celle de l'Arbresec, chez un biûleur d'or, à l'enseigne d'Apollon, transféré depuis rue des fossés S. Germain l'Auxerrois, est actuellement *rue Dauphine, près de la rue d'Anjou, à l'hôtel de Genlis, au premier sur le devant, & au-dessus de la boutique du marchand bijoutier-orfèvre, où est le tableau d'Apollon qui l'indique ; on y entre par la petite porte attenante à cette boutique.*

Parmi le nombre des plantes renouvelées dans

202 MERCURE DE FRANCE.

ce magasin, on y vend en gros & en détail du très-beau *creffon de roche*. Cette plante usuelle est souveraine pour les maladies de poitrine, les rhumes, pour faciliter la digestion, pour les indigestions, la rétention d'urine & la gravelle.

Des fleurs d'arnica, dont l'infusion théiforme & très-légère, produit une prompte guérison dans tous les cas de chute, contusion, crachement de sang, hémorragies, sang coagulé & les abcès.

Le véritable bois de Surinam, fébrifuge & stomachique infiniment préférable au quinquina, souverain sur-tout pour les fièvres intermittentes.

On y débite aussi de l'excellent *génipy-Sabaudorum* & des feuilles d'*uva ursi*.

Des fleurs de petite centaurée étrangère, excellent fébrifuge & stomachique.

Les vraies vulnéraires de Suisse.

Des plantes mélangées pour les fumigations dans les maladies de poitrine.

D'autres plantes admirables pour la rétention d'urine, la gravelle & la pierre.

En un mot, toutes les autres plantes à l'usage de la médecine,

On y trouve aussi une poudre céphalique simple & vulnéraire, souveraine pour la pituite, les maux de tête, la migraine, l'apoplexie & la paralysie, &c.

Et de l'excellente pâte de guimauve, de la blanche & de la brune; cette pâte de guimauve, seule de son espèce à Paris, est en grande réputation.

De plus, on y tient un magasin du nouveau *syrop pectoral de creffon de roche*. Ce syrop usuel, agréable au goût, se prend en forme de bavoise. Il est souverain pour les maladies de poi-

trine, les rhumes, pour précipiter la digestion après les repas, & pour les indigestions. Prix 5 liv. la pinte, 1 liv. 10 sous le rouleau, & 15 sous le demi-rouleau.

Un magasin de syrop de guimauve étrangère, supérieur à celui ordinaire de Paris.

Les véritables boules d'acier vulnéraires de Nancy.

On y tient encore un magasin de chocolat de Bayonne & de Turin & autre, fabriqué à la façon d'Espagne. Le tout à juste prix.

Le sieur Dubuiffon, connu par le beau rouge qu'il fabrique, qui ne gâte point la peau, vient de trouver, dans la même qualité, un rouge d'un éclat & d'une coloris si supérieurs, qu'il n'est pas possible d'en désirer de plus agréable; le grain en est si fin, que l'on ne peut l'apercevoir qu'à l'aide du microscope. Il s'allie, on ne peut mieux, avec la peau la plus sèche, & ne la quitte que lorsqu'on l'essuye.

Ce rouge se trouve chez l'auteur, toujours en la même demeure, *rue des ciseaux, pres l'abbaye S. Germain*, & se vend 6 liv. le pot; il est étiqueté en rouge avec le prix sur l'étiquette, pour le distinguer de son ancien, dont les pots sont étiquetés en noir, & qu'il vend toujours à l'ordinaire 3 liv. le pot.

Il continue de débiter l'eau blanche ou de beauté qu'il compose, qui blanchit la peau sur le champ, sans lui être nuisible.

Cette eau ainsi que son rouge ont été approuvés par la commission de médecine, au mois de mai dernier.

NOUVELLES POLITIQUES.*De Constantinople , le 4 Décembre 1773.*

ON vient de transporter dans cette capitale une partie des trophées que les troupes Ottomanes ont enlevés aux Russes dans le combat du 12 du mois dernier , donné près de Varna & dans leur retraite. Cette affaire a été beaucoup plus considérable qu'on ne l'avoit cru d'abord. Les ennemis ont perdu plus de six mille hommes , beaucoup d'Artillerie , des munitions de guerre & tous leurs équipages. Les dernières lettres du grand Visir sont datées du camp de Chiumla , où il passera l'hiver avec son armée.

Il y a huit jours que le nouveau Patriarche Grec fut déposé, sans autre motif apparent que son peu de talent pour cette place. Le Grand Seigneur a choisi pour lui succéder le Prêtre Samuel, qui avoit été élevé autrefois au Patriarchat.

De Pétersbourg , le 18 Décembre 1773.

Les Ukases (Ordonnances) sont souvent contrefaits dans les provinces de cet Empire , où des écrivains faussaires publient , sous le nom de l'Impératrice & du Sénat , des loix de leur invention , pour tromper les Peuples ou pour les porter à la révolte : c'est ainsi que s'exprime l'Impératrice Elle - même. Dès 1764 , le Gouvernement avoit pris , contre ce désordre , des précautions qui n'ont point eu le succès qu'on en attendoit. C'est ce qui a occasionné un nouvel Ukase , du 19 Octobre dernier , par lequel les Peuples sont avertis qu'ils ne seront soumis désormais qu'à des loix

imprimées & revêtues de certaines formalités que la plume des faussaires ne puisse imiter. L'Impératrice accorde, par un autre Ukase, une amnistie à tous les soldats désertheurs de ses troupes, ainsi qu'aux Cosaques du Don & du Jaïk, qui se présenteront jusqu'au 1^r Avril prochain, pour profiter de cette grâce.

De Dantzick, le 18 Décembre 1773.

Les lettres qu'on a reçues de Moscou confirment la nouvelle qu'on avoit répandue d'un soulèvement dans la Russie Asiatique. On prétend que les rebelles se sont emparés de plusieurs forteresses qui font partie de celles qui couvrent Casan; qu'ils ont battu les troupes que le Général de Brandt avoit fait marcher contr'eux, & que le Général Karr, envoyé au secours de ce dernier, a été repoussé avec perte. On fait défilér des troupes de la répartition de la Finlande & de Novogorod, pour former un corps d'armée capable d'arrêter les progrès des rebelles.

Des lettres arrivées de Moscou confirment la nouvelle du soulèvement des Cosaques du Jaïk, auxquels se sont réunies plusieurs autres Peuplades voisines du Volga. Ils ont choisi pour Chef un nommé Pugachew, & l'on assure qu'ils ont taillé en pièces le détachement que le Colonel Karra fait marcher contre eux; pillé & dévasté les mines de Dimidof; fait périr quelques Seigneurs de ces cantons qui refusoient d'embrasser leur parti, & qu'un grand nombre d'exilés & de prisonniers échappés des fers s'est rangé sous leurs drapeaux. Les troupes qu'on va leur opposer, & dont une partie a été tirée de la garnison de Pétersbourg, sont en pleine marche, & l'on espère qu'en attaquant d'un côté les rebelles, tandis que le cor-

206 MERCURE DE FRANCE.

don de Sibérie les enveloppera de l'autre, elles parviendront facilement à les soumettre.

De Warsovie, le 20 Décembre 1773.

Les Ministres des trois Cours ont été fort occupés pendant huit jours, du soin de faire approuver par le Roi le projet du Conseil permanent dont le pouvoir seroit aussi étendu que l'étoit celui du Sénat de Suède avant l'heureuse révolution qui a délivré ce royaume de l'anarchie. Le 10 & le 11, ils tinrent des conférences avec Sa Majesté, dans une desquelles ils lui remirent l'*Ultimatum* de leurs Cours.

Le troupes Prussiennes ont entièrement évacué la Pologne, & celles de la Maison d'Autriche se sont mises également en route pour rentrer dans les Etats Héréditaires.

De Stockholm, le 20 Décembre 1773.

Les papiers publics ont parlé d'une machine inventée par le Sr Olof Borjesson, de la paroisse de Lesbo au Fief de Nyköping, & qui sert à enlever toutes les pierres dont les champs sont couverts. L'inventeur de cette machine en a fait l'essai dans le pays en présence de beaucoup de personnes, & en moins de trois heures, il a nettoyé la campagne d'une quantité prodigieuse de pierres. Il a même, au grand étonnement des spectateurs, arraché de la terre & soulevé avec facilité une masse de roc qui pesoit au moins trois cent soixante-huit quintaux.

De Vienne, le 29 Décembre 1773.

La médaille frappée pour les acquisitions de la maison d'Autriche en Pologne, représente, d'un côté, les bustes de l'Empereur & de l'Impé-

ratrice-Reine, avec la légende : *Josephus II. & Maria-Theresia Augus.* Au revers on voit une femme représentant la maison d'Autriche : elle est assise sur un trône, appuyée sur l'écusson de ses armes, tenant une branche d'olivier à la main ; la Pologne, un genou en terre, restitue les provinces désignées sous les noms de Galicie & de Lodomerie : elle est caractérisée par deux écussons aux armes de ce royaume. La légende est : *Antiqua Jura vindicata*, & l'exergue : *Galiciâ & Lodomeriâ in fidem receptis. 1773.*

De Thorn, le 29 Décembre 1773.

Les dernières lettres de Russie ne laissent aucun doute sur les progrès des rebelles. On a tiré trois cens hommes de chaque régiment des Gardes, pour les envoyer à l'armée du général Bibikow avec quelques régimens de la Division de Finlande ; celui de Drewitz, hussards, levé en Pologne, a ordre de prendre la même route, & l'on a fait marcher trois régimens de la Division de Sibérie pour couvrir les mines de Catherinenbourg contre l'invasion des Kirgis.

De Londres, le 27 Décembre 1773.

On vient d'imprimer ici un recueil de poésies remarquables par la qualité de leur auteur. Une fille Nègre, transportée d'Afrique à Boston en 1761, âgée de sept à huit ans, fut achetée par le sieur Whetley. Aidée des seuls secours qu'elle put trouver dans la famille, elle parvint à entendre, à parler & écrire la langue angloise. Conduite par son goût & à son génie, & sans autre maître que les livres qu'on mit entre ses mains, elle a produit un grand nombre de poésies remplies des vérités les plus sublimes de la Morale & de la Reli-

gion. Ceux qui les ont lues assurent que la simplicité de l'expression égale la profondeur des pensées & la force du sentiment. Cette jeune personne, née dans un climat malheureux, sans maître, sans éducation, portant encore les fers de la servitude, & assujettie aux services humilians de cet état, déploie des talens qui feroient honneur dans les régions les plus éclairées de l'Europe. Elle a demandé & obtenu des livres pour apprendre la langue latine, à laquelle elle se livre dans le peu de loisir dont elle peut jouir. Elle s'appelle Phillis Whetley.

La Chambre Haute du Parlement d'Irlande a passé, à la satisfaction générale de la Nation, le Bill pour autoriser les Catholiques Romains à prêter de l'argent sur les biens fonds. Les Communes ont ordonné qu'il en seroit porté un autre tendant à assurer la liberté des Sujets. On a observé, à cette occasion, qu'en Angleterre l'acte de *Habeas Corpus* mettoit le citoyen à l'abri de l'oppression, & que le Ministère paroissant disposé à soulager le Peuple d'Irlande, il est à présumer qu'il approuvera le bill proposé. La souscription ouverte à Dublin pour 250, 000 liv. sterl. d'annuités, est actuellement remplie.

L'Escadre Russe qui mouille à Portsmouth mettra bientôt à la voile pour la Méditerranée. Elle est composée de quatre vaisseaux de ligne, & de deux frégates. La totalité de ses équipages, y compris six cens soldats, ne monte qu'à environ trois mille hommes, dont il y a quatre cens vingt malades à l'hôpital de Portsmouth.

De la Haye, le 18 Janvier 1774.

Une Société de Négocians Ecossois se propose de présenter au Parlement d'Angleterre, un Mé-

moire contre la liberté illimitée qu'on a laissée jusqu'à ce jour aux Nations étrangères, de pêcher aux Isles Orcades. C'est une alarme donnée à nos Négocians. Mais on ne croit pas ici que cette demande produise quelque effet. Cependant un de nos pêcheurs vient de faire un accord avec un négociant de Gothenbourg, pour faire la même pêche dans les mers voisines de la Suède, où l'on a apperçu beaucoup de poissons du genre des Cagelots (ou Cachalots) & des Nords-Capers : ces poissons, qui sont une espèce de baleine, paroissent très-sauvages, & l'on n'en approche que difficilement.

De Rome, le 5 Janvier 1774.

Des lettres écrites de Venise portent que l'Escadre Russe s'est emparée dans l'Archipel de plusieurs navires marchands Vénitiens, sous prétexte que leurs chargemens étoient pour la Turquie.

De Naples, le 25 Décembre 1773.

Le Comte de Matignon, gendre du Baron de Breteuil, Ambassadeur de France en cette Cour, a eu le malheur de périr à la chasse près de Capoue. Il se disposoit à franchir un fossé bordé d'épines que des pieux soutenoient de distance en distance ; mais ayant accroché son fusil à un de ces pieux par le tambour des gachettes, & voulant s'y appuyer, il fit, par cet effort, partir le coup qui l'étendit mort dans le fossé, le canon du fusil s'étant trouvé malheureusement dirigé vers sa poitrine. Les chasseurs, accourus au bruit, le trouvèrent baigné dans son sang & le firent transporter en cette ville, où il fut inhumé le lendemain au soir dans l'Eglise de Ste Marie la Neuve.

110 MERCURE DE FRANCE.

De Paris, le 17 Janvier 1774.

Le bail des fermes générales qui avoit été conclu, le 17 mai 1767, à 132,000,000 liv. de prix annuel & dont plusieurs droits ont été distraits ou supprimés pendant sa durée, vient d'être renouvelé à la même compagnie pour six années, à compter du premier octobre prochain; & par l'effet des opérations de finance qui ont été faites, le prix, y compris les objets en régie, en a été porté à 162,000,000, dont les fermiers généraux retiendront chaque année, comme ils ont fait dans le cours du bail actuel, 3,333,333 l. pour continuer de se remplir de l'avance qu'ils avoient faite au Roi de 92,000,000, & qui, par ce moyen, se trouvera à l'expiration du prochain bail, réduite à 52,000,000.

Le sieur Messier, Astronome de la Marine, qui avoit observé la disparition des anses de l'anneau de Saturne, le 12 octobre de l'année dernière, avec une lunette achromatique de trois pieds & demi, à triple objectif, vient d'observer, avec cet instrument, le même anneau qu'on avoit annoncé devoir reparoitre dans ce mois. Le 11, à quatre heures & demie du matin, le ciel étant serain, l'anneau reparoissoit; mais la lumière en étoit extrêmement foible & difficile à appercevoir.

N O M I N A T I O N S.

Le Chevalier de Laroche, Brigadier des Gardes-du-Corps dans la compagnie de Noailles, a été nommé Exempt - sous - aide - Major dans la même compagnie, à la place du Sieur de Guillemier.

F E V R I E R. 1774. 211

Le Roi a accordé l'Archevêché de Besançon à l'Evêque de Montpellier ; l'Evêché de Montpellier à l'Evêque d'Avranches, & celui d'Avranches, à l'Abbé de Belbeuf, Grand-Vicaire de Pontoise.

P R É S E N T A T I O N S.

La Marquise de Rochechouart a eu l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale par la Comtesse de Rochechouart.

Le 15 Janvier, les Députés du Bureau des Finances de Tours eurent l'honneur d'être présentés à Mgr le Comte de Provence, & de le remercier de ce qu'il a bien voulu leur attribuer la connoissance des matières féodales de son apanage. Le sieur Petiteau porta la parole.

L'Abbé Terray, Contrôleur - Général des Finances, a eu l'honneur de présenter au Roi les Députés de la Compagnie des Fermiers Généraux auxquels Sa Majesté vient de renouveler le bail de ses Fermes générales.

Le 25 Janvier, le Prince Baratinski, Ministre Plénipotentiaire de l'Impératrice de Russie, eut une audience particulière du Roi à qui il remit sa lettre de créance. Il fut conduit à cette audience & à celle de la Famille Royale, par le Sieur la Live de la Briche, Introduceur des Ambassadeurs.

M A R I A G E S.

Le 16 Janvier, le Roi signa le contrat de mariage du Marquis du Chillau avec Demoiselle de Montullé.

NAISSANCES.

La femme d'un charretier est accouchée, dans le village de Reutilli, près Lagny en Brie, de trois garçons qui se portent bien, ainſi que la mère.

Marie-Magdeleine Aubert, femme de Jacques Roſe, cabaretier à Bièvre près Versailles, eſt accouchée de trois garçons, dont un eſt mort après avoir reçu le baptême. Les deux autres ſont en bonne ſanté.

Jeanne Teſſier, femme de Louis - Claude l'E-cuyer, vigneron du village de Stains, près Saint-Denis, élection de Paris, eſt accouchée de trois garçons venus à terme.

M O R T S.

Nicolas Garnier, Grand-Maître des Eaux & Forêts de l'Evêché de Srasbourg, eſt mort à Beinsheim, dans la vallée de Schirmeck, âgé de cent-cinq ans.

Antoine Clairiadus de Choïſeul - Beaupré, Cardinal-Prêtre de la ſainte Eglise Romaine, Archevêque de Befançon, Prince du St Empire, Primat de Lorraine, Abbé commendataire de l'Abbaye royale de St Bertin, Ordre de St Benoît, diocèſe de St Omer, & Prieur de Morceaux, Ordre de St Benoît, diocèſe de Befançon, eſt mort le 7 Janvier, en ſon château de Gy, dans la ſoixante-huitième année de ſon âge.

Louis de Conſlans, Marquis d'Armentières, Maréchal de France, Chevalier des Ordres du

Roi, Lieutenant - Général de la Haute Guienne, Gouverneur du Neuf-Brisac, Commandant dans les trois Evêchés, est mort à Paris, le 18 Janv. âgé de soixante-trois ans.

Frère Alexandre - Louis d'Audibert de Luffan-Maffilian, Chevalier de l'Ordre de St Jean de Jérusalem, Commandeur de Durbans, au Prieuré de St Giles, est mort à Paris, dans la soixante-neuvième année de son âge.

Charles-François de Wignacourt, Marquis de Wignacourt, est mort à son château d'Humbercourt, en Picardie, dans la soixante-quatorzième de son âge.

Michel Vallon de Boisroger, ancien Fermier-général de feu Monseigneur, est mort à Chartres en Bauffe le 10 Janvier dans la quatre-vingt-dix-huitième année de son âge. Resté veuf à 50 ans, il avoit eu de son mariage avec Françoise Durand, fille du Receveur des Tailles d'Estampes, dix-sept enfans. Il en laisse onze vivans, avec une nombreuse postérité. Le Sieur de Boisroger chargé des ordres de Roi pour les fournitures des Colonies, quoique sexagénaire, est un des plus jeunes. Tous les sept ans il effuyoit régulièrement une maladie inflammatoire & violente. C'est aussi dans le 14^e. période septenaire de sa vie qu'il vient de mourir. Il avoit conservé d'ailleurs une santé robuste avec toute sa mémoire, & une entière connoissance jusqu'au dernier moment, & il est mort comme il avoit vécu dans les sentimens d'une piété exemplaire.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Le Fanatisme, <i>Ode</i> ,	<i>ibid.</i>
Les Alpes franchies par Annibal,	11
A M. Faure, mon peintre,	12
L'Enfant & le Feu de paille,	13
Nouvelle en proverbes italiens, où l'on fait voir que qui plus a, moins a,	14
Le faux Épagneul, <i>Conte</i> ,	17
Stances à M. de Buffon sur son passage dans sa patrie, par M. Baillot, &c.	21
Épître de Sapho à Phaon, traduction libre d'Ovide,	24
Ode à Lydie,	35
Les Yeux gâtent le cœur, <i>Conte</i> ,	37
Épître à Mde Drouin, &c.	38
Traduction libre des Fables Angloises, par M. R. d'Avignon, docteur en droit,	40
Le Paysan & le Mâtin,	<i>ibid.</i>
Le Berger Patriote,	43
Le Génie, la Vertu & la Réputation,	44
Explication des Énigmes & Logogryphes,	46
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGYPHES,	49
Chançon,	59
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	52
Orphanis, tragédie de M. Blin de St. More,	<i>ibid.</i>
Recueil de Romances,	84
Almanach des Muses,	92
Utrum vulgò Plebeiorum liberos humanio- ribus litteris excoli oporteat,	100
Recherches critiques, historiques & topogra	

phiques sur la Ville de Paris,	101
Disertation critique sur la vision de Constantin, par M. l'Abbé du Voisin,	103
Vie de St Gaëtan de Thienne, &c.	104
Oraison funèbre de la Princesse Henriette-Louise-Marie-Gabrielle-Françoise de Bourbon-Condé, Madame de Vermandois, &c.	107
Histoire générale d'Italie,	110
Almanach perpétuel, pronosticatif, proverbial & gaulois,	118
Le Spectateur François,	121
Anecdotes orientales,	123
Dictionnaire de pensées ingénieuses,	133
Les Amusemens innocens,	135
Les Héros François, ou le Siège de Saint-Jean de Lône,	<i>ibid.</i>
Eloge du Comte Charles-Gustave Terfin,	136
Etat actuel de la Musique du Roi & des trois Spectacles de Paris,	137
Tableau de l'Histoire de l'Eglise,	138
Recueil de lettres de S. M. le Roi de Prusse,	139
Suite du Discours du Traité élémentaire d'Algèbre, par M. l'Abbé Bossat,	140
Journal de la Nature considérée sous ses différens aspects,	160
Avis de M. d'Alembert sur l'histoire de l'Académie Française,	161
ACADÉMIES, Dijon,	163
— Marseille,	170
SPECTACLES, Opéra,	172
Comédie Française,	174
Comédie Italienne,	180
ARTS, Gravures,	181
Musique,	182
Ecriture,	184

216 MERCURE DE FRANCE.

Discours lu à l'ouverture de l'Académie d'Écriture,	186
Réponse de M. de Voltaire à M. le Baron d'Espagnac,	189
Trait d'Amitié,	190
Trait d'Intégrité,	191
Anecdotes,	<i>ibid.</i>
Arrêts, Edits, Déclarations, &c.	194
Avis,	197
Nouvelles politiques,	204
Nominations,	210
Présentations,	211
Mariages,	<i>ibid.</i>
Naissances,	212
Morts,	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le volume du Mercure du mois de Février 1774, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 31 Janvier 1774.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

